

Grégoire Dumitresco

L'Holocauste des âmes

Relation inopportune d'un crime contre l'humanité

AAARGH

L'Holocauste des âmes, de Grégoire Dumitresco est paru en français, traduit du roumain par Daniel Dimitriu, et publié avec le concours de Y. Cauchois, à la Librairie roumaine antitotalitaire, à Paris, en 1997, dans "L'Holocauste démasqué", collection dirigée par Raoul Marin.

©1978, Grégoire Dumitresco, Munich, pour la première édition.

© 1997, Librairie Roumaine Antitotalitaire, pour l'édition française. ISBN 2-908029-10-3.

Il est affiché sur Internet par la LRA et sous sa responsabilité, sur un emplacement aimablement prêté par l'AAARGH en 1998.

L'adresse de la Librairie est 5 rue Malebranche, 75005 Paris, Tél.: 01 43 54 22 46 ; Fax 01 43 26 07 19.

Les lecteurs intéressés sont priés de bien vouloir acheter le livre. Pour que les textes existent, il faut d'abord que les éditeurs publient et vendent les livres.

AAARGH

Ce texte a été affiché sur Internet à des fins purement éducatives, pour encourager la recherche, sur une base non-commerciale et pour une utilisation mesurée par le Secrétariat international de l'Association des Anciens Amateurs de Récits de Guerre et d'Holocauste (Aaargh). L'adresse électronique du Secrétariat est: aaarghinternational@hotmail.com. L'adresse postale est: PO Box 81475, Chicago, IL 60681-0475, USA.

Afficher un texte sur le Web équivaut à mettre un document sur le rayonnage d'une bibliothèque publique. Cela nous coûte un peu d'argent et de travail. Nous pensons que c'est le lecteur volontaire qui en profite et nous le supposons capable de penser par lui-même. Un lecteur qui va chercher un document sur le Web le fait toujours à ses risques et périls. Quant à l'auteur, il n'y a pas lieu de supposer qu'il partage la responsabilité des autres textes consultables sur ce site. En raison des lois qui instituent une censure spécifique dans certains pays (Allemagne, France, Israël, Suisse, Canada, et d'autres), nous ne demandons pas l'agrément des auteurs qui y vivent car ils ne sont pas libres de consentir.

Nous nous plaçons sous la protection de l'article 19 de la Déclaration des Droits de l'homme adoptée par l'Assemblée générale de l'Onu à Paris, le 10 décembre 1948, qui stipule: "Tout individu a droit à la liberté d'opinion et d'expression, ce qui implique le droit de ne pas être inquiété pour ses opinions et celui de chercher, de recevoir et de répandre, sans considération de frontière, les informations et les idées par quelque moyen d'expression que ce soit."

A la mémoire de Dumitru Bacou qui le premier fit la lumière
sur l'horreur ici décrite.

Préface de l'éditeur

Il ne s'agit pas de fiction. Encore moins de science. De technique, assurément.

La ville de Pitesti, en Roumanie, a abrité, entre 1949 et 1953, un de ces laboratoires de cauchemar, mais, hélas, trop réels, où des spécialistes expérimentèrent un procédé de destruction intégrale de l'homme. Les résultats obtenus prouvent que la transformation de l'homme en robot, plus décisive que la désormais banale domination de l'homme par le robot, peut s'obtenir assez vite si l'on exploite toutes les ressources de la souffrance simultanément infligée et subie.

Le témoignage dont nous présentons la traduction française n'a pas pour seul mérite la tenue littéraire qui en souligne la véracité. A coup sûr, l'auteur construit et conduit son récit de manière intensément dramatique, par son art d'intégrer le dialogue à la narration, de mettre en perspective le vécu personnel avec l'histoire ou de traiter le rapport entre spéculation et sensation. Mais l'opportunité de le faire connaître au public français, après l'original roumain paru à compte d'auteur en Allemagne, et après d'autres publications touchant le même sujet, vient de ce qu'il dénonce par anticipation posthume, pourrait-on dire, une entreprise très actuelle d'étouffement de la mémoire.

Il est, en effet, nécessaire, il est urgent, de combattre l'étrange séduction que le pire des extrémismes exerce présentement sur nos compatriotes. Et, pour cela, de faire entendre la voix de l'étranger, un étranger en l'espèce trop souvent négligé, sinon méprisé. A en croire certain sondage, un Français sur trois – proportion jugée révélatrice par un ci-devant Président de la République – voit d'un bon œil la réinstallation du Parti Communiste dans la vie politique, tandis que l'actuel Premier Ministre renforce sa cote de popularité en se disant fier de compter des communistes dans son gouvernement. Par ailleurs, le Secrétaire Général du même Parti Communiste choisit le moment pour reconnaître qu'il aurait fallu prendre ses distances avec Moscou "à partir de 1956"; ce qui comporte l'idée que l'asservissement à l'URSS du communisme français se justifiait avant cette date; ce qui inclut l'approbation d'un extrémisme consistant à pousser à l'extrême limite le crime et le mensonge.

Les entreprises criminelles n'ont pas manqué, sous divers étendards, tantôt associés, tantôt en lutte, avant 1956, date de l'écrasement de la révolte hongroise, avant même 1945, année qui marque la fin du nazisme en Allemagne et l'extension du communisme hors de l'URSS, en Roumanie notamment. On a tué des millions d'êtres humains dans les camps ou chez eux. Mais seul le communisme a cherché, et partiellement réussi, à détruire l'humanité de l'homme. A consumer totalement,

quoique souvent à petit feu, ce qui constitue l'être humain en tant que tel. A fabriquer, moyennant terreur et désespoir, le robot humain, golem d'un genre inédit.

* * * * *

L'originalité du texte de Grégoire Dumitresco, en fin de compte son intérêt majeur, si on le compare avec d'autres évocations du phénomène Pitesti, lequel ne fut pas une horreur unique, plutôt une horreur spécifique sous l'angle de la mise au point et du perfectionnement, réside dans l'explication qu'en donne l'auteur, peu enclin à se satisfaire de la simple description ou à cultiver avec complaisance le détail sadique. Le fonctionnement du laboratoire, c'est-à-dire de la fameuse "chambre-hopital No 4", est mis en rapport avec ce qui, implacablement, le produit après l'avoir décidé et programmé dans le cadre, bien défini, de la transformation de l'humanité, et par cet exercice totalitaire du pouvoir qui reste inhérent à l'utopie révolutionnaire en général, à sa variante communiste-léniniste en particulier. Car il est dans la nature de l'appareil communiste de faire souffrir en vue de produire un nouvel homme. C'est là, à n'en pas douter, un caractère sacrificiel, donc religieux, mais d'une religion radicalement pervertie, et concernant un sacrifice total.

Ainsi le lecteur verra-t-il, avec une éclairante précision, se mettre en place les dispositifs, s'engager les manœuvres, intervenir à tel moment tel personnage. Au long de ce texte, où il est si fréquemment question de masques arrachés, se découvre le secret d'une mécanique funeste, qui ne fonctionne qu'à l'instigation de ceux qu'elle est destinée à broyer, la finalité ultime consistant à faire en sorte que bourreau et victime ne fassent qu'un. Le cercle, à l'évidence infernal, de la Révolution se parachève en devenant son propre court-circuit.

Grégoire Dumitresco est de confession orthodoxe et, par surcroît, d'une exemplaire piété. Néanmoins, nous ne jugerons pas outre-cuidant, au nom d'une aspiration commune au sauvetage des valeurs, plutôt que d'un œcuménisme convenu, de citer des propos récents de Jean-Paul II: "Il ne faut pas oublier qu'il y a eu dans ce monde plusieurs holocaustes". Pour notre part, chrétiens que nous sommes et attachés au plus éminent des droits de l'homme qui est le droit à la vérité de son destin, nous ne l'oublions pas. Soixante ans après le jugement d'un autre Pape sur l'intrinsèque perversité du communisme, nous croyons, nous aussi, au devoir de mémoire. Nous y croyons avec plus de conviction, sans doute, que ceux pour lesquels il ne saurait y avoir de mémoire que sélective et orientée. Non, nous n'oublions pas qu'à Pitesti a fonctionné, avant 1956, un institut de déshumanisation par la souffrance, la terreur et le désespoir, dont les techniciens parlaient d'arrachage de masques, sans peut-être se souvenir qu'en latin masque se dit persona. Imaginerait-on un crime contre l'humanité plus avéré que celui qui consiste à faire méthodiquement disparaître toute trace d'humanité en l'homme? A vouloir détruire la personne jusqu'à l'âme?

* * * * *

La vie entière de Grégoire Dumitresco s'accomplit sous les signes conjugués de la rectitude et du sacrifice. Aucun élément, pour infime qu'il paraisse, n'est, dès lors, à négliger. Le fait qu'il s'oriente vers des études de Droit, par exemple, reste, avec la sincérité de sa foi chrétienne, le moteur autant que la pierre de touche de son action. C'est au cours de sa deuxième année universitaire que la Securitate l'arrête. Il n'a

strictement rien à se reprocher, même du simple point de vue de la légalité définie par les communistes, qui venaient de prendre le pouvoir. A croire qu'il représente à leurs yeux la proie idéale. Libéré sous conditions, après les effroyables épreuves dont ce livre se fait l'écho, il montre le même souci d'obéir, quoi qu'il en coûte, aux exigences d'une justice supérieure. Il lui en coûtera, malgré l'apaisement tout relatif d'un exil laborieux, la santé et, en fin de compte, la vie. A cet égard, une remarque s'impose tout de suite concernant une particularité du texte et sa résonance, rendue ainsi plus douloureuse. Le lecteur ne manquera pas d'être frappé par les multiples allusions que fait Grégoire Dumitresco à l'état de son cœur: palpitations, battements accélérés, défaillance. Nous sommes aux antipodes du cliché. Ce cœur, déjà fragile, et soumis à un traitement ravageur, le harcèlera constamment, jusqu'à se rompre, alors que réfugié depuis vingt-cinq ans en Allemagne, le rescapé de Pitesti venait d'exorciser le souvenir de son calvaire. Discret par nature, maintenant silencieux, il nous laisse peu d'informations sur lui-même. Celles qui suivent nous viennent de sa veuve à qui nous exprimons notre vive gratitude.

Fils d'officier, Grégoire Dumitresco est né le 24 mai 1923 à Cepale, dans le département de Curtea de Arges. Mais Pitesti ne tarde pas à le happer, d'abord sous un jour paisible, puisqu'il y suit les cours du lycée I. C. Bratiano. En 1946, il s'inscrit à l'Université de Bucarest, comme étudiant en droit. Le 7 février 1948, moins de deux mois après l'abolition de la monarchie, il est arrêté pour activité anticomuniste et nationale-royaliste. On sait ce que représente ce genre d'imputation. Il connaît alors l'horreur des geôles de Pitesti, de Jilava, de Pitesti à nouveau, pour y subir le tristement célèbre arrachage des masques, enfin du mortifère Canal Danube-Mer Noire. Libéré en août 1951, il va résider à Curtea de Arges, en relégation à domicile. C'est là qu'un membre de l'organisation locale du P.C.R., cherchant à l'enfermer par quelque compromission, le contacte en ces termes: "Cher camarade, comme tu es un peu plus propre que d'autres, je te propose d'être nommé Président de l'A.R.L.U.S. (Association roumaine pour le rapprochement avec l'Union Soviétique, antenne de Curtea de Arges)". La réponse mérite, elle aussi, de s'inscrire dans notre mémoire: "D'abord, ne m'appellez pas camarade, mais Monsieur Grégoire, ou, simplement Grégoire. Je ne suis pas votre camarade. Ensuite, je ne peux pas être nommé président de votre association: j'ai été prisonnier politique, et, à ce titre, on ne peut pas me faire confiance. Enfin, je ne tiens pas du tout à votre sinécure".

Mais le système concentrationnaire porte bien son nom: les degrés de liberté de plus en plus restreinte dont jouit l'individu constituent autant de prisons concentriques, depuis le pays lui-même, devenu un immense pénitencier, jusqu'à la plus petite cellule de souffrance. Le couple Dumitresco veut en finir avec ce régime carcéral. Laisant tout derrière eux, Grégoire et son épouse s'évadent dans des conditions aussi dures que risquées. Grégoire travaillait dans une scierie. Le premier mars 1957, les deux époux se glissent dans une niche pratiquée au milieu d'un tas de planches, sur un wagon-tombereau à destination de la R.F.A. Le voyage durera neuf jours. Neuf jours d'angoisse, de froid, de faim, et, surtout de soif. "Nous prenions l'air, raconte Madame Dumitresco, par une petite ouverture, tentant d'attraper quelques flocons de neige. Nous avons emporté des pommes et des oranges, mais la soif nous empêchait d'avalier quoi que ce soit. A plusieurs reprises nous sommes restés sur une voie de garage en Hongrie. Le moindre mouvement aurait pu alors signaler notre présence. Mais Dieu nous a protégés. En Tchécoslovaquie, un soldat est monté sur le tas de planches. S'il

avait fait un pas de plus, il serait tombé dans notre refuge. Mais ce pas, il ne l'a pas fait. Notre ange gardien nous a sauvés".

De 1959 à 1968, Grégoire Dumitresco travaille à la Station de Radio Europe Libre, à Munich, d'où Noël Bernard le chasse pour cause d'excès d'intégrité morale. S'en suit un procès de deux ans. De 1970 à 1983, on le retrouve à la compagnie d'assurance Deutsche Lloyd. Il meurt subitement le 20 juin 1983, à peine âgé de 60 ans. Le 10 mai précédent, jour anniversaire de la Déclaration d'Indépendance et de l'avènement de la Royauté, il récitait le célèbre poème de Radu Gyr, Lève-toi, Jean! Lève-toi, Georges! devant une assistance prise par les larmes. Dans son oraison funèbre, Mgr. Bârlea devait rappeler ce moment. Il dit, s'adressant au défunt: "Voici peu de temps, tu as récité un poème que nous avons tous écouté avec ferveur. Personne au monde n'aurait pu l'interpréter comme tu le fis alors. Aujourd'hui, sur le chemin de ta dernière demeure, nous avons le devoir de te le rappeler à toi-même: Lève-toi, Grégoire, au ciel, et prie pour ton pays auquel tu as sacrifié ta vie".

Quant à nous, Français, nous ne croyons pas qu'il y ait rien à ajouter après cette évocation, sinon de la crier à la face des repus qui par leur souci de défendre le communisme et de ne défendre que lui, avec tant d'acharnement et de méticulosité, nous rappellent la campagne haineuse lancée voici 50 ans – encore un anniversaire, les communistes y tiennent beaucoup – contre Kravchenko. Ce sont les mêmes méthodes, les mêmes calomnies, et presque les mêmes mots. Prétendre changer le monde, tout en se montrant incapable de changer les vieilles formules, telle est sans doute la fonction assignée au nouvel homme. Assurément, l'obligation constante de tourmenter soi-même un être cher, parent, ami, compagnon de lutte ou d'infortune, constitue-t-elle une nouveauté, voire un progrès dans l'évolution de l'espèce humaine. Mais la rigueur des temps nous incline à croire que l'Occident n'aura plus besoin des tortionnaires de Pitesti pour se muer en monde de robots.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR

Les pages qui suivent dévoilent (1) la terreur déclenchée par le régime communiste en Roumanie, dans les années 1949-1951, notamment à la prison de Pitesti, ainsi que mes pensées et mes sentiments durant la période où j'y fus détenu.

A Pitesti il était question de se démasquer car, selon les dirigeants du parti, tous les prisonniers politiques portaient un masque, qu'ils devaient, coûte que coûte, arracher.

Le lecteur jugera peut-être certains faits incroyables. Mais, si jamais lumière est faite sur le crime contre l'humanité perpétré à Pitesti, on devra convenir que mes paroles sont loin d'exprimer toute la torture physique et morale à laquelle furent soumis les quelque mille détenus politiques de ce pénitencier.

Il a bien fallu que la terreur décrite au long de ces pages, et sa méthode diabolique, eussent un commencement; les mystérieuses prisons communistes de la première vague de terreur n'y sont évidemment pas étrangères. La rééducation pratiquée au Pénitencier de Pitesti constitue sans nul doute une nouvelle édition, trente ans après, de la première rééducation soviétique par le fer et par le feu, une nouvelle version encore plus élaborée de crime contre l'humanité: un crime dont le mobile était l'anéantissement de la personnalité humaine.

Ce qui s'est passé à Pitesti devait être étendu à l'ensemble du vaste système carcéral roumain. Dieu nous a cependant épargnés. Alors que la terreur touchait à son apogée, et que Pitesti était devenu un enfer, l'ordre arriva de tout faire cesser. Comment cela s'explique-t-il? Quelles forces secrètes sont intervenues? La réponse est beaucoup plus complexe qu'il n'y paraît.

J'ai tâché de rendre le plus fidèlement possible l'inhumanité criminelle manifestée sous des formes bestiales à Pitesti. J'ai dû certes la revivre, tout revivre, mais je me suis efforcé d'oublier les sentiments épouvantables que j'avais éprouvés, pour ne rien exagérer, pas même le moindre détail. Peine inutile, dira-t-on. Quelle folie malade, en effet, pourrait imaginer une chose plus épouvantable encore?

Bien entendu, les noms des prisonniers encore vivants ou que je tenais pour tels, ont été changés.

Munich, février 1978

Chapitre I

Nous sortons de la Prison de Jilava. Le portail franchi, nous montons la pente qui mène à l'extérieur. Nous sommes un groupe de vingt-deux prisonniers politiques. Devant nos yeux s'étend l'infini de la plaine valaque, tellement triste aujourd'hui! Comment pourrais-je la trouver autrement avec son aspect désertique en ce 21 décembre 1949, début de l'hiver?

Mille sentiments se pressent dans ma tête; l'infini de la plaine me rappelle de façon obsédante que l'on peut être libre. Il y a six mois, par une merveilleuse fin de juin, j'avais laissé derrière moi la même plaine, verdoyante, pour entrer à Jilava, par le même portail sous la haute voûte.

Un camion nous attend. La perspective d'une nouvelle vie carcérale inconnue, dans une autre prison, me tourmente, mais je voudrais être le plus vite possible loin de cette ancienne forteresse aux prisons souterraines, où, dans les ténèbres, j'ai vécu un calvaire. Jilava a marqué ma mémoire tel un fer rouge.

On nous met des chaînes aux pieds. La mesure a dû être prise pour nous impressionner. A quoi sert de nous enchaîner pour aller de ce lieu au comble du désespoir vers un avenir accablant d'incertitude? Je sais seulement que notre groupe est transféré à la "prison universitaire" de Pitesti, où j'ai déjà fait un séjour entre octobre 1948 et juin 1949.

On nous entasse sans ménagement dans un camion découvert. Un gardien aboie un ordre:

– Recroquevillez-vous!

Il ne faut pas qu'on nous aperçoive au cours du trajet; très probablement jusqu'à un certain point aux alentours du triage de Bucarest-Nord, où un wagon cellulaire devrait nous attendre. Je constate que les chaînes me font oublier la faim qui m'a tourmenté six mois de suite, jour après jour, heure après heure, seconde après seconde. Deux cent cinquante grammes de pain, une sorte de tisane le matin, une louche de lavasse à midi et une autre le soir. La soupe de gruau ou de pommes de terre doit contenir sept grammes d'huile, ration officielle de graisse pour un détenu politique en Roumanie communiste.

Je ne sais pas ce qui pourrait, à l'échelle mondiale, être plus hypocrite que le communisme. Dans la Roumanie de l'an de grâce 1949 il y a plus de cent mille prisonniers politiques, ce qui n'empêche guère la presse communiste (il n'en existe plus d'autres depuis deux ans) de hurler sans cesse contre l'injustice et la terreur qui frappent les communistes des pays capitalistes: quelques centaines en Espagne, à peu près le même nombre au Portugal, quatre ou cinq en Allemagne de l'Ouest, quelques

dizaines ailleurs... On écrit tant sur ces communistes-là, on proteste, on organise des meetings!

Pour nous autres, aucun mot, cela va de soi. Il en est de même pour les prisonniers politiques d'autres pays de l'Est européen, lesquels sont tous devenus entre-temps des "démocraties populaires".

Un rideau de fer a été abaissé sur nous. Je me sens un paria parmi des millions d'autres, tous oubliés ici à la suite du partage irréfléchi du monde en zones d'influence. Tout s'est passé comme si Dieu avait partagé les gens en deux grands groupes: les bons à l'Ouest, face au Rideau de Fer, les méchants à l'Est, derrière ce rideau. Un point, c'est tout.

Nous, les Roumains, nous avons été classés parmi les méchants, auprès des Bulgares, des Albanais, des Serbes, des Croates, des Hongrois, des Tchèques et des Slovaques, des Polonais et d'une partie des Autrichiens, (2) d'un tiers des Allemands, pour ne rien dire de nombreux peuples de l'Union Soviétique proprement dite.

Nous sommes tous dans le camion, entassés sur le plancher comme on nous l'a ordonné. Six gardiens nous escortent: un à chaque coin du camion et deux dans la cabine du chauffeur, tous armés de pistolets mitrailleurs. Baleanou, étudiant en médecine, donne son avis d'une voix étouffée. La dictature, selon lui, change d'uniforme; avec l'ancien, elle risquait de passer inaperçue; maintenant, ceux qui nous escortent ne semblent plus de simples gardiens, mais plutôt des KGB-istes.

L'un des gardiens nous regarde fixement. Aurait-il deviné nos pensées? Nous affichons un air indifférent. Sur un ordre bref, le camion se met en route. Nous roulons un bon moment. Le ciel est maussade; il fait froid. Enfin, le camion change de cap, s'engage sur un chemin plus étroit et franchit un portail gardé par des sentinelles.

Nous arrivons dans la cour de la Prison de Văcărești. Les murailles se dressent devant nous. On voit partout des fenêtres munies de barreaux. De l'endroit où je suis, mes yeux fixent les clochers de l'ancienne église. Autrefois, c'étaient les moines du Monastère de Văcărești qui se trouvaient là pour occuper leur temps (3).

Nous attendons. Pourquoi? Au fond, cela m'est égal. Privé de liberté, on devient inerte puisque l'on sait que, désormais, il ne sera plus possible de passer de la volonté à l'acte. Seul le droit de penser reste souverain. C'est pourquoi ils tentent d'atteindre ce dernier refuge de la liberté.

L'hiver est bien là; il tombe quelques flocons. Nous serrons instinctivement contre nous nos vêtements en loques.

Les gardiens amènent un nouveau prisonnier. On lui met des chaînes aux pieds et on le jette parmi nous, ce qui porte notre nombre à vingt-trois. Après l'avoir regardé quelque peu, je me dis qu'il doit être Juif. Blond, de haute stature, vingt-quatre ou vingt-cinq ans. A en juger d'après sa bonne mine et sa silhouette, il s'agit d'une capture récente de la Securitate. L'un des gardiens assis à côté du chauffeur émerge à moitié de la cabine. Il vocifère par dessus la ridelle: "Nous allons entrer dans la capitale de la

République Populaire; interdiction de laisser dépasser la tête". Puis, il donne l'ordre du départ. Le froid est de plus en plus vif.

Je me demande pourquoi nous devons rester recroquevillés. Seule la Securitate connaît la raison pour laquelle il ne faut pas être vu. Le fait que les passants puissent apercevoir des prisonniers n'est certainement pas le motif. Tout le monde sait maintenant que les arrestations se font en masse, sans distinction d'âge ni d'appartenance sociale.

Cent mille personnes croupissent dans les prisons du pays. Bien évidemment, le Ministère de l'Intérieur n'a donné aucun communiqué sur ce point. Un tel communiqué ne saurait être signé par aucun ministre de l'Intérieur à travers le monde. Cependant, nous connaissons le chiffre. A Jilava, avec la venue de nouveaux prisonniers ou des prisonniers transférés des diverses prisons du pays nous avons donc fait le calcul: cent mille prisonniers politiques – voilà le bilan glorieux de la démocratie populaire à la fin de l'année 1949. Comment en est-on arrivé là?

* * * * *

Cinq années ont passé depuis 1944 (4). Entre-temps, de nombreux changements sont intervenus: l'ordre ancien a été renversé, toutes sortes d'institutions ont été créées, de nouveaux partis ont pris la place de ceux que l'on a interdits; il y a eu des purges; de nouvelles têtes sont apparues.

Le 23 août 1944, le Parti Communiste de Roumanie comptait 802 membres (5). Un an après, à l'exception de quelques figures plus ou moins importantes, il n'avait réussi qu'à puiser dans la lie de la société. Son impopularité ne l'a pas découragé, bien au contraire. Furieux et poussé par l'armée d'occupation soviétique, ce parti a essayé de prendre le contrôle du pays. Finalement, son impopularité ne faisant que croître, il s'est dissimulé derrière d'autres partis: les nouveaux partis politiques "progressistes" ont poussé comme des champignons.

Le Général Radesco a formé un nouveau gouvernement. Les deux anciens cabinets du Général Sanatesco n'ont pas été, semble-t-il, assez "démocrates" pour les communistes, qui ne voulaient rien de moins que la totalité du pouvoir. Les pressions et les immixtions de l'Union Soviétique dans les affaires de Roumanie n'étaient plus un secret pour personne.

Le Général Radesco avait mis le pays en garde, lors d'un discours tenu dans la salle du cinéma Aro. Il déclara abruptement: "Des étrangers sans foi ni loi veulent s'emparer de notre pays!"

La terreur instaurée par les communistes prit alors une telle ampleur que le Général Radesco, chef du gouvernement, dut se réfugier à l'étranger. Il en réchappa d'extrême justesse, en passant par le chas d'une aiguille, pourrait-on dire.

Le BPD (Bloc des partis prétendus démocratiques), désormais au pouvoir, était une espèce de Front populaire. En fait, les communistes dirigeaient tout. Le devant de la scène politique était à la merci de leurs antennes, le Parti National populaire et le Front des laboureurs. En seconde ligne se situaient péniblement les dissidences des

anciens partis de la Roumanie libre. Refusant tout concours aux communistes, le Parti social-démocrate choisit la vocation nationale: pas d'alliance ni de compromis avec les communistes. Il s'est trouvé toutefois dans ses rangs, comme on devait s'y attendre, un dissident: Stéphane Voitec.

Avec le Front Populaire, les communistes se sont présentés aux élections législatives le 19 novembre 1946. Ces élections ont consacré la victoire écrasante de l'opposition formée par le Parti national paysan, le Parti national libéral et le Parti social-démocrate indépendant.

Mais le gouvernement communiste inversa le résultat des urnes, annonçant avec cynisme la grande victoire du Bloc des partis démocratiques. On cria sur tous les toits que le Peuple Roumain avait choisi la lumière, que les ténèbres étaient chassées pour toujours du pays (6).

Si le renversement du résultat électoral a indigné la majeure partie de la population, il l'a surtout démoralisée et désorientée. Timidement, en cachette, certains épousèrent la cause communiste. La terreur portait ses premiers fruits parmi les timorés.

Quelques-uns se bercèrent encore d'illusions quant à la dissidence libérale de Gheorghe Tataresco; ils devaient s'apercevoir bien vite et à leurs frais que c'était de la simple naïveté. L'heure était à l'éradication de la pluralité d'opinion. Les partis national-paysan, national-libéral et social-démocrate furent mis hors la loi, leurs dirigeants emprisonnés.

Improvisant des meetings avec les opportunistes de tout poil, les communistes exigèrent la mort de Iuliu Maniu et de Ion Mihalache, le traître qui s'était porté volontaire contre l'Union Soviétique (7).

En mai-juin 1947, eut lieu une arrestation en masse des nationaux-paysans, des libéraux et de beaucoup d'autres. Quand les communistes voulaient trouver un prétexte, ils jetaient un revolver rouillé dans le jardin de la future victime. Le lendemain, la perquisition à domicile fournissait sans problème la pièce à conviction.

Le 30 décembre 1947, la monarchie constitutionnelle fut abolie. Petre Groza, Président du Conseil et du Front des Laboureurs, grand propriétaire terrien et marionnette des communistes, auteur du livre Dans l'ombre de la cellule (il avait été emprisonné trois jours pendant le régime du Maréchal Antonesco), déclara au Roi: Sire, le temps du divorce est bel et bien arrivé.

C'est ainsi que nous sommes tous devenus citoyens de la République Populaire Roumaine. Pendant quelques jours, les journaux ne parlèrent que de la classe ouvrière et de ses représentants. Aux meetings, on demanda la purge des dissidents Antoine Alexandresco et Gheorghe Tataresco. Ce dernier était encore ministre des affaires étrangères, mais son pouvoir s'affaiblissait de jour en jour.

A la page des événements étrangers, toute la presse publiait des faits divers hautement significatifs. "Bruxelles: le secrétaire de la légation roumaine a demandé l'asile politique" (il était dans le sillage de Tataresco). Ce genre d'information paraissait tous les deux ou trois jours.

Politiquement, Gheorghe Tataresco était mort. Les communistes envoyaient leur ancien compagnon de route en relégation à domicile. On lui accorda cependant une faveur particulière: il avait le droit de se promener dans son propre jardin. Le ministère des affaires étrangères échut à Ana Pauker (8), alors numéro un du Parti Communiste.

Les Etats-Unis et l'Occident restaient l'unique espoir du pays, espoir que le plan Marshall paraissait justifier. Mais les communistes et la très pacifique Union Soviétique étaient en alerte: l'impérialisme américain voulait attaquer, semble-t-il, le camp de la paix. En effet, l'armée américaine, tous muscles bandés, ruminait la chiquette face au Rideau de Fer. A en croire la presse, les diverses réunions des ministres des affaires étrangères occidentaux cachaient des préparatifs de guerre. Seigneur Dieu, s'il avait pu en être ainsi!

En mai 1948 un grand espoir se leva pour nous tous: l'Amérique ne tolérera pas la dictature communiste dans l'Est de l'Europe. C'est du moins ce que racontaient les radios occidentales. Les communistes, toutefois, poursuivaient leur plan sans être inquiétés.

Dès février 1948 une nouvelle constitution ultra-progressiste et démocratique fut votée par ce vaste ramas auquel on a donné le nom de Grande Assemblée Nationale. Tous les Roumains savaient ce que voulait dire cette constitution progressiste...

Le programme du Bloc des partis démocratiques avait été, lui aussi "progressiste et démocratique", mais en moins de deux ans, tout était tombé en poussière, y compris les libertés civiles.

La bande manisto-légionnaire (9) devint la nouvelle trouvaille. Mais que pouvait-on encore reprocher aux manistes? Ils étaient tous en prison, à commencer par leur chef de file Iuliu Maniu! Il ne pouvait donc s'agir que des légionnaires. Le 15 mai 1948, en une seule nuit, l'arrestation scélérate frappa cinq mille d'entre eux (10). Les communistes bouleversaient tout le pays. L'ancienne Sûreté de l'Etat fut remplacée par la "Sécurité du peuple" (Securitate, N. d.T.), la Police devint la Milice, du Peuple toujours, les mairies s'appelaient déjà soviets, l'armée revêtit de nouveaux uniformes, à l'image de ceux de l'armée russe d'occupation. L'armée, il fallait s'y attendre, appartient, elle aussi, au peuple...

Ceux qui avaient hurlé à tue-tête dans les meetings communistes ne l'avaient pas fait pour rien. D'un seul coup, ils se retrouvaient tous présidents de soviets ou de coopératives (coopératives bidon, puisque totalement vides); les plus exigeants entraient dans la diplomatie, d'autres devenaient P.D.G. d'entreprises, présidents d'organisations syndicales, officiers de la vaillante "Armée du Peuple". Plus besoin d'études ou de quelque formation que ce soit; la seule chose qui comptait était de clamer très fort son attachement au peuple.

Une fois les comptes réglés avec les "manisto-légionnaires", la presse et la radio désignèrent le nouvel épouvantail: la social-démocratie des pays capitalistes. Tous les sociaux-démocrates étaient étiquetés porteurs de valises des capitalistes. Les chefs syndicalistes, tous en bloc, passèrent pour les instruments des patrons. Ceux des

sociaux-démocrates roumains qui avaient joué les compagnons de route, comprirent enfin que leur tour était venu de passer au poteau.

Et voici que, tout à coup, le Parti communiste engloba la dissidence social-démocrate pour former ensemble le Parti ouvrier roumain! On répéta à tous les échos que la classe ouvrière ne saurait être représentée que par un seul parti marxiste. L'appellation d'origine, Parti communiste, devait être reprise plus tard (11). Ainsi donc, d'un trait de plume, la social-démocratie roumaine en tant que telle partageait le sort des "manisto-légionnaires" et de tous les autres.

Le nouveau parti unique régnait en maître absolu. La moindre opposition était écrasée. Très vite, ce nouveau parti verrouilla ses portes, acte à signification politique sans équivoque: désormais, nous n'avons plus besoin d'aucun allié; nous pouvons parfaitement nous passer de tout compagnon de route.

En effet, le pays entier était réduit à deux classes sociales: en haut les membres du parti, en bas le peuple. Les dissidents sociaux-démocrates devenus nolens volens communistes avaient pour seule consolation d'appartenir, malgré tout, au parti; leur malheur n'en était pas pour autant négligeable: à terme, leur "origine malsaine" social-démocrate s'avérera fatale.

Sitôt les partis liquidés, le communisme s'attaqua au peuple lui-même, grâce à un nouveau slogan: "le peuple doit être défendu contre ses ennemis".

Les ennemis en question n'existaient que dans l'imagination malade des communistes, mais cela permettait la militarisation de la Securitate. L'anéantissement final commençait. Ceux qui devaient l'accomplir étaient déjà en place. La police secrète recruta ses cadres parmi la pègre, les fainéants de tout poil, les anciens déserteurs, les crapules de Bucarest, les piliers de bistrots (maintenant privés de leur licence commerciale).

Pourtant, le peuple ne se laissait pas faire. La résistance active et passive entra alors en action. Certains prirent le maquis, se réfugiant, comme les haidoucs aux pires moments de notre histoire, dans les montagnes et les forêts.

Mais les communistes se moquaient de la volonté du peuple. Sans trêve ni répit, les arrestations massives se succédaient. De nuit comme de jour, dans la rue ou dans les entreprises. Partout ils procédaient à des enlèvements. La colère du peuple était générale.

* * * * *

Le roulement du camion me dégourdit les jambes et me réchauffe.

Nous arrivons au triage de Bucarest-Nord. Je reconnais certains édifices. Il y a bien des années, je suis passé par là...

Sitôt le camion arrêté, les gardiens descendent et se dirigent vers un groupe qui paraît les attendre. Quel n'est pas notre étonnement de reconnaître six autres gardiens de

Jilava. J'aperçois Ivanica (12) le gardien en chef de la prison. Ils parlent et gesticulent en nous regardant. Se préparerait-il quelque chose?

Non loin de nous, une horloge indique 13h 30. Ivanica est visiblement en proie à une préoccupation dévorante, dont la cause nous échappe. Pourquoi diable notre embarquement dans un wagon cellulaire exige-t-il douze gardiens armés jusqu'aux dents?

Nous restons immobiles jusqu'à quatorze heures puis Ivanica nous ordonne de descendre. Nous nous mettons en rang en traînant nos chaînes. J'aperçois, à une cinquantaine de mètres à gauche, le wagon cellulaire.

Les gardiens nous entourent, cinq de chaque côté et un derrière; Ivanica prend la tête de la colonne. Comprenne qui pourra. Pourquoi traverser cinquante mètres sous une telle escorte? Ivanica ordonne le départ, mais, à notre grande surprise, il se dirige à droite, de l'autre côté du wagon cellulaire.

Traversant les voies ferrées, nous marchons environ deux cents mètres, jusqu'à nous trouver en face d'un groupe de bâtiments de la C.F.R. (13). Les gardiens s'écartent de quelques pas et épaulent leurs pistolets mitrailleurs.

Un frisson terrible me parcourt le dos. Les visages de mes compagnons de malheur expriment la même angoisse; certains d'entre nous semblent au bord du désespoir. Soudain, comme sur un ordre invisible, les douze gardiens commencent à hurler de toutes leurs forces:

– Salopards! Où est-ce que vous regardez? Tous couchés! Que personne ne bouge!

Nous nous empressons d'obéir. Que pouvons-nous faire d'autre? Les gardiens agitent leurs mitraillettes et lancent plusieurs fois de suite le même ordre:

– Debout! Couchés!

Cela dure depuis quatre ou cinq minutes. Je reprends haleine.

Une fois n'est pas coutume, la panique que j'avais éprouvée au début a disparu en un clin d'œil. Ce coup-ci, les gardiens ne paraissent pas se moquer de nous. C'est de tout autre chose qu'il s'agit.

A notre gauche, sur une longueur de deux cents mètres, s'alignent les bureaux centraux de la CFR, où des gens regardent, agglutinés derrière les fenêtres. J'observe la façon dont ils se bousculent pour ne rien manquer.

Les gardiens crient toujours. Ivanica vise lui aussi les fenêtres, le regard en coin. Nous nous sentons tous soulagés. Il ne s'agit que d'une représentation. Nous sommes les acteurs d'un spectacle qui se veut exemplaire.

Quant aux spectateurs, les fonctionnaires des Chemins de fer roumains, ils sont épouvantés. Leurs visages portent l'empreinte grotesque et cadavérique de la peur.

– Debout!... Couchés!... Debout!... Couchés! Le regard à terre, salopards, on va vous apprendre à vivre sans taper sur la classe ouvrière!

Aux fenêtres, la classe ouvrière regarde avec terreur...

Quelque cinquante mètres à notre droite, derrière un wagon, cinq ou six personnes observent attentivement le spectacle. Gardien ou prisonnier, chacun exécute son rôle dans ce cinéma sui generis de la fraîche démocratie populaire.

Cent mètres plus loin, en face des bureaux de la CFR, une multitude de cheminots nous observent aussi, tous pareillement épouvantés, cela va sans dire. Ils n'osent plus en croire leurs yeux. Ivanica, satisfait de l'effet produit, nous ordonne de nous mettre en rang pour former la colonne. Enfin, nous nous dirigeons vers le wagon cellulaire; les ouvriers du rail s'écartent devant nous.

Tout près du wagon, nous voilà entassés par terre comme des animaux.

Les pieds sont enfin soulagés des chaînes. Les deux gardiens du wagon cellulaire nous prennent en charge. L'un après l'autre, passant par la porte largement ouverte, nous pénétrons dans l'obscurité du wagon. Destination Pitesti.

Nous traversons la plaine valaque. Entre temps, le soir est tombé; à peine aperçoit-on encore, par les fentes du wagon, les derniers faisceaux de lumière.

Nous sommes tous fourbus et affamés. Le matin, à Jilava, nous avons reçu la tisane et les 250 grammes quotidiens de pain. On nous a fait sauter la lavasse de midi.

Nous attendons tous avec impatience l'arrivée à Pitesti. Une place sur le *prici* (14) dans la prison, tel est, pour l'heure, notre unique désir. Une promiscuité ignoble suffit pour nous consoler de ce jour affreux. Jusque-là, nous resterons entassés dans le wagon cellulaire. Je suis d'autant plus malheureux que ma saleté et ma puanteur me dégoûtent.

A côté de moi, Dinu Georgesco, un collègue de la Faculté de Droit de Bucarest, les yeux fixés sur le fragment de plancher visible entre ses jambes, rompt soudainement le silence.

Selon lui, les communistes ont vraiment rempli d'effroi les ouvriers de la CFR.

Le nouveau parti qui se dit ouvrier compte trop de membres d'origine social-démocrate qui n'ont pas encore digéré leur métamorphose forcée en communistes. Ils ont voulu à tout prix leur montrer que, dorénavant, aucune déviation ne serait tolérée.

J'abonde dans son sens.

S'ils n'ont même plus, dis-je, les ouvriers de la CFR avec eux, il ne leur reste qu'à instaurer la terreur. La vérité n'a jamais triomphé par la force.

Il ne s'agit pas uniquement des sociaux-démocrates. De nombreux membres du Parti Communiste n'ont rien à voir ni avec le communisme ni avec la social-démocratie. J'en connais pas mal qui ont d'autres opinions!

Entre-temps, le nouveau prisonnier, celui qu'on a récupéré à la prison de Văcărești, s'est présenté. Il s'appelle Fuchs. Arrêté il y a quatre mois, alors qu'il essayait de passer clandestinement la frontière hongroise, il en a pris pour quatre ans. Cet étudiant en chimie industrielle est face à moi, entre Miulesco et Baleanou qui s'est lié d'amitié avec lui, au point de l'appeler Fuchsi.

Le train court toujours vers l'Ouest. Une heure s'écoule encore. Le bruit régulier des roues change soudain. On entend crépiter des aiguillages. Le train s'arrête. Nous sommes probablement arrivés à Pitesti. Le wagon cellulaire finit par s'immobiliser.

La porte s'ouvre et Ciobanu, le Gardien en chef de la nouvelle prison, apparaît. Je le reconnais sans peine: il est de petite taille, costaud, l'air fat, le képi rabaissé sur le front. Sans nous laisser le temps de respirer, il jette un ordre:

– Prenez vos affaires et en bas! Exécution!

Nous nous exécutons. On dirait que nous sortons des profondeurs d'un terrier, tellement nous nous ruons vers l'issue pour happer au plus vite une bouffée d'air. Toutes mes articulations sont engourdis et je meurs de faim. Nous nous trouvons dans le triage de la gare de Pitesti, à une centaine de mètres du quai. Je ne comprends pas pourquoi ils ne nous ont pas amenés jusqu'à la halte située à cinq kilomètres d'ici, juste derrière la prison. Tourmenté comme je le suis par la faim, la perspective de faire cinq kilomètres à pied est encore plus désolante. Mais, pour le Ministère de l'Intérieur, nous ne sommes guère que des objets utilisables en fonction des besoins. Je finis par admettre que dans des situations de ce genre mieux vaut ne pas réfléchir.

A la lueur d'une lampe fixée au bout d'un poteau télégraphique, j'examine mes vêtements. La pelisse déchirée me semble encore plus large et l'unique bouton qu'il lui reste ne tient plus qu'à un fil. La crasse lui donne un lustre répugnant. Il en est de même pour mon pantalon et mon veston. Cela fait six mois que je ne me suis plus changé; jour après jour, j'ai gardé les mêmes vêtements, les employant aussi comme oreiller. Les chaussures ont une drôle de couleur qui provient de la poussière et des gouttes d'urine des tinettes que je devais sortir en courant, le soir, à Jilava. Les autres ont, eux aussi, le même aspect pitoyable.

Les gardiens nous regardent avec un dégoût nuancé de compassion. Après avoir consulté ses dix subalternes, Ciobanu, le gardien chef, ordonne de se mettre en rang pour le départ.

Quatre gardiens de chaque côté, deux derrière et Ciobanu en tête. Avant de partir, ce dernier nous donne quelques détails.

– Nous allons marcher jusqu'à la prison... Personne n'a le droit de regarder ni à gauche ni à droite. Chacun regardera uniquement le dos de celui qui le précède et rien d'autre.

Les gardiens épaulent leurs mitraillettes. Nous traversons les voies du triage et, contournant la gare, nous empruntons le boulevard qui mène vers le centre de la ville.

Mon voisin, Dinu Georgesco, devine mes pensées:

– Ce sera la seconde représentation.

L'horloge de la gare indique six heures et demie. Nous marchons comme on nous l'a ordonné. Du coin de l'œil, je lance des regards furtifs vers le trottoir de droite. Les piétons, peu nombreux à cette heure, s'arrêtent; à nous voir ainsi défilier, ils éprouvent un certain désarroi.

Nous nous approchons du centre. Les piétons sont de plus en plus nombreux. Ciobanu se dirige vers l'artère principale où, comme dans toutes les villes roumaines de province, la soirée incite à une courte promenade.

Toujours en tête, Ciobanu dicte la cadence: une, deux, une, deux...

Je risque encore un coup d'œil rapide sur le trottoir. A la vue du spectacle, les gens s'arrêtent brusquement et nous fixent, ébahis. Certains cherchent à découvrir, parmi nous, l'un des leurs. Tous ces visages expriment l'inquiétude et l'horreur.

Ciobanu commande toujours: une, deux, une, deux...

Sur les deux trottoirs, les gens nous regardent; certains, non sans hésitations, nous suivent. C'est ainsi que le groupe traverse le centre de la ville et s'approche de la prison, dont j'aperçois déjà les contours. Deux sentinelles veillent au portail central.

Gardiens et prisonniers, nous sommes tous pressés. Ciobanu, toujours en tête de file, monte les quelques marches menant à la prison proprement dite. Devant nous, s'ouvre un dégagement à peine éclairé.

– Suivez-moi, crie Ciobanu.

Nous descendons au sous-sol, puis nous traversons un corridor étroit où des sentinelles montent la garde. Au fond du corridor, s'ouvre une porte par laquelle nous pénétrons dans une chambre. La porte se renferme sur nous. Terminus! Le voyage de Jilava à Pitesti prend fin dans cette chambre au sous-sol. Le mercredi 21 décembre 1949 touche à sa fin.

Les lits en fer sont renversés et amoncelés en désordre; les paillasses gisent de tous côtés. Derrière le coin de la porte s'étale un monceau de couvertures d'un gris noirâtre.

L'unique fenêtre est munie de gros barreaux de fer; elle donne sur un mur intérieur. Au centre du plafond, une lampe minable jette une pâle lueur.

Nous sommes tous à bout de forces et tourmentés par la faim. Une faiblesse terrible m'envahit, je vacille sur mes jambes, mes mains tremblent.

Je constate qu'il n'y a que quinze lits, et nous sommes vingt-trois. Peu importe, du moment qu'il y a possibilité de s'allonger quelque part et que l'on nous laisse tranquilles. Nous disposons tout, de manière qu'au milieu de la chambre reste un espace libre. Les couvertures sont tachées de gouttes de soupe de haricots blancs ou de pommes de terre. Je partage mon lit avec Dinu Georgesco.

La clé tourne dans la serrure. Des pas, dont l'intensité va diminuant dans le couloir, indiquent que le gardien a fini sa journée. Il est trop tard pour pouvoir compter sur un repas. Le sommeil me gagne.

Chapitre II

Incontestablement, je me réveille beaucoup trop tôt; par la fenêtre qui donne sur le mur intérieur de la prison il fait noir. Après avoir gardé un certain temps les yeux fixés sur le dessous du lit supérieur, je jette un coup d'œil sur Dinu Georgesco qui dort toujours. Il est horrible à voir avec une barbe de plusieurs semaines sur sa peau cadavérique, les yeux enfoncés dans les orbites, la tête tondue, sauf quelques cheveux qui, ici et là, ont échappé au rasoir. Ses vêtements sont chiffonnés et cirés par la crasse.

La faim me torture à nouveau. Je regrette de m'être réveillé si tôt. La bouillie du matin est sans doute encore loin.

J'attends.

La chambrée se réveille petit à petit.

Le couloir connaît un certain mouvement. On entend des ordres brefs donnés par les gardiens; peut-être aux prisonniers de droit commun. Ils sont les seuls à faire du nettoyage ou de la cuisine. La porte s'ouvre brusquement et un gardien pousse dans la chambre un panier avec des cuillères, des gamelles et des quarts.

– Que chacun prenne un nécessaire et attende en silence la bouillie. Vous recevrez une portion double parce que ce soir vous n'aurez rien.

– On veut se raser, dit Miulesco.

– Et... s'il était possible de se laver aussi... nous sommes tellement sales, rajoute un autre.

Le gardien donne l'impression qu'il n'a pas beaucoup de temps à perdre avec nous et, tournant le dos:

– Tu vas avoir de l'eau pour te raser, répond-il. Et que deux d'entre vous soient prêts à sortir la tinette!

Au bout d'un quart d'heure le gardien revient à la porte.

– Allez! Que les deux prennent la tinette et viennent avec moi.

Miulesco et Paraschivesco attendaient à la porte depuis un certain temps pour y aller.

Quelques minutes après, à leur retour, tous deux, parlant à la fois, nous disent:

– Il n'y a plus personne, c'est comme si tout le monde était sous terre. On dirait que nous sommes les seuls occupants de la prison.

Étrange! L'an passé Pitesti était plein de vie; des prisonniers de droit commun s'occupaient dans la cour où on les entendait crier. D'une fenêtre sortaient parfois les bribes d'une chanson...

Nous attendons avec impatience la bouillie. Entre-temps nous avons nettoyé soigneusement les gamelles qui avaient des taches noires sur l'émail ébréché et nous avons enlevé le noir des cuillères. Finalement, la bouillie arrive.

Sur un signe du gardien, Miulesco attrape la louche, la plonge dans le liquide épais et jaunâtre et verse attentivement dans la gamelle de celui qui est en tête de rang; il verse ensuite la deuxième louche.

Le partage fini, nous nous asseyons à nos places, les gamelles sur les genoux. Je m'impose d'attendre un long quart d'heure. Le maïs bouilli devient ainsi plus consistant. Nous avons stoppé provisoirement notre faim.

Nous frappons à la porte et demandons une cuvette et de l'eau. Au bout d'une heure il est possible de se laver. On se rafraîchit dans une certaine mesure, puis on nettoie ses vêtements à la fenêtre qui donne sur le mur intérieur de la prison. Le temps passe lentement.

Je ne comprends pas pourquoi nous sommes gardés à l'écart dans cette cellule en demi-sous-sol.

A part le bruit du transport des baquets le matin, à midi et le soir, on n'entend rien. C'est un silence total. Le sentiment m'étreint que nous nous trouvons dans un caveau. J'ai connu dans ma vie pas mal de périodes pénibles, mais le silence ici me fait perdre espoir. Nous sommes tous dans une lourde attente, que le manque de contact avec la vie extérieure charge d'inquiétude. On en vient à désirer que quelque chose se passe, qu'un ordre fuse, qu'on soit mis en mouvement comme les pièces d'un jeu d'échecs. Rien!

Trois jours s'étant ainsi écoulés, le premier gardien, Ciobanu, ouvre la porte et nous dit que nous devons rester ici quelques semaines; sans autre explication. Nous savons au moins combien de temps nous aurons à supporter l'isolement.

Je regarde la misère de cette chambre autour de moi et je pense que l'homme a été fait pour porter seul ses malheurs. C'est pour cela qu'il a une si grande résistance morale. Je pense qu'il peut supporter beaucoup à condition qu'il puisse se supporter lui-même et rester capable de raisonner.

Dinu Georgesco rompt le silence:

– Dès le début de mon incarcération j'ai vu tant de choses dans les prisons de Rahova et Jilava! J'ai subi de telles humiliations et de telles tortures que je me demande comment on va pouvoir résister à ces vagues de souffrance. J'espère ne pas être jeté dans un océan de désespoir.

Bien qu'il ait parlé à voix basse tout le monde l'a entendu.

– Avec la volonté de Dieu, dit un autre, on supportera tout. Ayons confiance en Lui!

Nous nous taisons tous. C'est un silence pesant. Je tends l'oreille avec l'espoir d'attraper un bruit de la prison, une bribe de parole. Rien, toujours rien.

Je m'allonge sur le lit et ferme les yeux. J'ai l'impression que le silence est encore plus profond. Jilava passe devant mes paupières closes...

* * * * *

Un fourgon cellulaire nous avait transportés de Rahova à Jilava.

Nous étions un groupe de trente personnes. A la descente du fourgon j'avais devant moi l'étendue de la plaine verdoyante qui appelle à la liberté. C'était une merveilleuse journée de juin.

Les militaires qui nous accompagnaient n'avaient pas l'air pressés, comme s'ils voulaient prolonger notre contact avec la nature. Après quelques centaines de mètres, la route descend brusquement. Je me retournai pour regarder la plaine une dernière fois. Je ne la voyais plus. Nous descendîmes vers la porte encastrée dans le mur de la prison. Au-dessus, sur un écriteau était inscrit l'effectif de la journée: 5300 prisonniers.

La porte se ferma avec de lourds grincements. C'est seulement après sept à huit pas que nous sortîmes de la voûte pour tomber sur d'énormes murs, vétustes et moisis. Je regardai autour de moi et me demandai comment des gens avaient pu vivre ici année après année et comment de telles murailles avaient pu être bâties sous le soleil brûlant du Baragan, terre de liberté.

Nous nous retrouvâmes dans une cour où les rayons de soleil ne parvenaient que durant quelques heures, aux environs de midi. Le soleil à cette heure était de l'autre côté des murs. A notre gauche fumaient sur un feu doux d'énormes marmites. Quelques prisonniers de droit commun aux vêtements rayés s'affairaient autour d'elles. A côté s'alignaient des baquets en attente de remplissage.

Par une voûte, qui paraissait être plus longue que celle de l'entrée, nous pénétrâmes dans un couloir sombre. Deux galeries humides et moisies s'ouvraient de chaque côté. Elles étaient si longues que je n'en voyais pas l'extrémité. Des lampes fixées de loin en loin dans la voûte y dispersaient une lueur blafarde. Les portes de cellules se succédaient aussi loin qu'on pouvait voir. Partout s'élevaient d'énormes murailles et je me sentais écrasé. Vivre dans un tel endroit me remplissait d'inquiétude. Le cœur serré, je ne me sentais même plus capable de raisonner.

Une dizaine de gardiens nous attendaient. Sur l'ordre de l'un d'entre eux, au type tzigane, les gardiens nous entourèrent comme s'ils avaient peur que l'un de nous s'échappât.

– Posez vos affaires à vos pieds et déshabillez-vous entièrement, cria le gardien chef.

J'avais posé mon baluchon qui contenait deux chemises, deux paires de caleçons et des souliers.

Je me déshabillai sous les regards d'un gardien planté devant moi. Il prenait mes vêtements au fur et à mesure et les vérifiait centimètre par centimètre. Dans la pochette de mon veston il repéra deux lames de rasoir, aussitôt confisquées. Il prit ma tête entre ses mains et la palpa. Il regarda les oreilles et le nez. Il regarda sous les aisselles et entre les doigts de pieds. Puis, m'ayant ordonné de me retourner et de me pencher en avant, il s'agenouilla pour regarder mon orifice anal. Il faisait son devoir.

On nous laissa nous rhabiller. Les gardiens rassemblèrent dans une boîte les objets interdits: crayons, petits carnets, lames de rasoir, montres-bracelets, peignes...

Nous attendîmes.

Un nouvel ordre vint:

– Suivez-moi.

Les gardiens nous poussent dans un couloir étroit. Nous traversons un espace large d'une vingtaine de mètres entre des murs courbes dont on ne voit pas la fin. Passant sous une nouvelle voûte, nous enfilons un autre couloir obscur. Au bout de quinze mètres nous nous arrêtons devant une vieille porte, massive et renforcée par des fers plats. Quelques gardiens nous comptent. Le gardien chef ouvre la porte et nous ordonne de foncer à l'intérieur.

C'était une vraie catacombe. Des hommes vêtus seulement d'un slip se tenaient assis, avec précaution apparemment, sur quatre *pricis* longs d'environ vingt mètres; deux de chaque côté.

Une vague de chaleur nous envahit et une odeur lourde nous coupa la respiration. Au fond, une petite fenêtre teintée de gris laissait entrer une faible lumière dans la cellule. Deux cents hommes se tenaient là-dedans. C'est ainsi qu'était Jilava, dont j'avais tellement entendu parler!

Je regardai attentivement autour de moi. De chaque côté de la porte se trouvait une grande tinette faisant office de W-C. Il y avait aussi un baquet d'eau à couvercle. Le plafond était voûté et la muraille dans laquelle la fenêtre s'encastrait faisait un mètre et demi de large. Des couvertures usagées couvraient les *pricis*. Vivre dans un tel endroit! Que pouvait-on devenir ici? Il semblait que l'on dût renoncer à faire quoi que ce soit; mais, en même temps, l'espoir que nous portions en nous-mêmes nous faisait penser au jour où cette triste épreuve finirait.

* * * * *

Nous sommes depuis quatre jours dans cette chambre de la prison de Pitesti. Ces quatre jours me paraîtront beaucoup plus longs que ceux que j'ai passés à Jilava, ou ici à Pitesti, il y a huit mois, dans les étages supérieurs.

Notre situation isolée et le silence sépulcral qui nous imprègne à travers les murs étirent les secondes. Cela donne le frisson et un sixième sens m'avertit que des choses étranges se passent ici. Je m'interroge. Tous les autres détenus ont été emmenés quelque part, on ne sait où, et nous qui nous trouvons dans ce demi sous-sol, allons peut-être avoir le même sort.

* * * * *

C'est le réveillon de Noël. Je pense au sapin, aux *sarmale* (15), au cochon rôti, à la brioche, à la neige et au givre... C'est le deuxième Noël que je passe en prison, complètement coupé de l'extérieur. Je n'ai aucun contact, aucune lettre, pas de journaux, pas de radio. A Jilava, au moins, j'arrivais à savoir ce qui se passait à l'extérieur par les récits des nouveaux incarcérés.

Ici, par contre, notre présence même et le régime qui nous est réservé constituent un secret absolu, sauf pour ceux qui nous gardent et pour leurs chefs.

Voilà deux heures que nous avons mangé la soupe du soir. Nous restons allongés en silence à nos places, avec au-dessus de nous toujours le même silence mortuaire. C'est une soirée triste et douloureuse pour ceux qui ne peuvent rien faire d'autre qu'attendre. Personne n'ose dévoiler ses sentiments, comme si sa propre tristesse devait alourdir celle des autres. J'essaie de m'endormir pour en finir avec ce triste réveillon, mais le sommeil ne vient pas et les autres ne dorment pas non plus.

Tout d'un coup l'épaisseur du silence est traversée par un hurlement qui s'arrête net, comme étranglé. En un instant nous sommes tous debout. La peur fait battre mon cœur. Le sang coule fébrilement dans mes veines. J'ai l'impression qu'avec le brusque arrêt de ce hurlement la vie aussi s'est arrêtée autour de moi; j'ai la tête qui tourne. Non, dans la prison de Pitesti il n'y a pas de silence. C'est la terreur qui a tout étouffé. Comment se fait-il qu'en quatre jours la supposition ne me soit pas venue que le silence dans lequel baigne la prison amène la mort avec lui? Ici on tue des hommes!

Qui peut être l'assassin du détenu qui a poussé cette clameur, ultime révolte de l'homme en train de mourir? Peut-être a-t-il voulu crier: "Aidez-moi à échapper à la mort!" Dinu Georgesco me fait un signe qui signifie que c'est ici que tout va finir. Nous nous rassemblons au milieu de la chambre. Ainsi, ensemble, on a l'impression d'être plus en sécurité. Matasaru, étudiant à l'école polytechnique, dit d'une voix faible:

– Devant quel danger peut-on émettre un tel hurlement?

Personne ne répond et nous restons pensifs. Je tends l'oreille. Peut-être pourrais-je entendre encore un bruit, si faible soit-il. Silence total. C'est comme si rien ne s'était passé. Je réfléchis un peu, avant de dire:

– Le hurlement est venu de la chambre-hôpital No 4, au deuxième étage. C'est une grande chambre d'environ vingt-cinq mètres de long et douze mètres de large. L'année dernière nous étions là-bas environ soixante-dix personnes.

– Ne prenons pas les choses si mal, dit Burcea, un étudiant en médecine. Il n'est pas exclu qu'un détenu de droit commun soit battu par un gardien. Et vous savez comment est le Tzigane: il en rajoute quand il a peur. On conçoit mal qu'un détenu politique soit maltraité de la sorte.

Nous approuvons à l'unanimité, mais personne n'est convaincu. Il doit être tard, peut-être un peu plus de onze heures. Nous nous allongeons, chacun à sa place, comme pressés d'en finir avec ce terrible réveillon.

La pensée du hurlement, dont je n'imaginai pas qu'il en pût exister de semblable, me tient éveillé tard dans la nuit. J'ai peur de m'endormir. Je veux être ma propre garde.

* * * * *

Nous avons passé les jours de Noël tristement, la faim aux entrailles, sans reparler du cri épouvantable. Dans la geôle le présent s'écoule lentement, péniblement et l'avenir est dans le brouillard. C'est à ces moments-là qu'on se sent le plus lié aux souvenirs, désagréables ou non. On est plus ou moins triste, comme les souvenirs... Je me rappelle ainsi la chambre No 8 de Jilava...

Chapitre III

A Jilava régnait un perpétuel va-et-vient. Certains étaient emmenés pour des enquêtes, d'autres étaient transférés. De nouveaux prisonniers prenaient leurs places sur les pricis. Quand on apprenait les dernières nouvelles, on avait l'impression de participer à la vie extérieure.

Jilava avait une population hétérogène. On y trouvait toutes les couleurs politiques, depuis les communistes usés et devenus inutiles jusqu'à l'extrême-droite. Jilava était le dépôt de la Securitate de Bucarest, un dépôt où étaient jetés pêle-mêle, coupables et non-coupables, combattants anticommunistes, politiciens peu ou prou démocrates et collabos de tous calibres.

Juillet 1949... Dans la pièce numéro 8 de Jilava, nous étions presque deux cents hommes. Lorsque deux ou trois sortaient, il en entrait trois ou quatre à leur place. Ainsi étions-nous toujours plus nombreux...

Le soir, la vidange des latrines donnait la seule occasion de sortir des catacombes. Ce travail était fait par quatre personnes seulement, deux par tinette, en petite foulée dans la cour du Réduit (16) jusqu'à l'endroit où se trouvent de grands tonneaux. Il était rigoureusement interdit de laisser tomber des gouttes dans le couloir. Tout s'est bien passé jusqu'au jour où le transport a été fait par deux généraux de la chambre voisine.

Dans le couloir, se trouvait alors Moromete, le directeur de Jilava, qui voulait voir, de ses propres yeux, comment se faisait le transport de l'urine. En petite foulée! Les généraux laissèrent tomber quelques gouttes. Moromete se mit à hurler:

– Allez-y, salopards, dégueulassez la prison que la classe ouvrière m'a confiée! Vous bouffez le pain des travailleurs et vous n'êtes même pas foutus de transporter votre propre pisse. Nettoyez ça tout de suite avec la langue. Exécution!

Je suivais la scène.

Le directeur de Jilava, aidé par quelques gardiens, sauta sur le dos des deux hommes dont les visages s'écrasèrent sur le ciment sali. Tout était si simple!

Le gardien en chef Szabo, le Hongrois, était là. Une occasion excellente pour montrer qu'il était homme d'initiative. Il avait dans les mains exactement ce qu'il lui fallait: un solide gourdin.

Les généraux fixaient tristement le vide, les lèvres crispées par la révolte, mais les mains croisées sur la poitrine en signe de résignation.

Szabo n'hésita pas un instant. Il frappa. Les généraux gémissaient de douleur. Il n'y a rien de plus triste que de voir humilier deux généraux qui ont lutté pour la libération

de nos frères de Bessarabie. Des hommes qui ont combattu pour l'honneur, salis par des envahisseurs sans Dieu. Je n'avais même pas la possibilité de leur faire le moindre signe de compassion. Dieu a donné aux hommes une patience illimitée!

Szabo frappait toujours. La scène se déroulait devant mes yeux horrifiés. L'état épouvantable des généraux roumains était désolant. Mon cœur battait fort. Je fermais les yeux. Satan était là!

Moromete regardait, les mains derrière le dos, appuyé contre le mur du Réduit, un sourire moqueur aux lèvres, dans une rigidité de pierre. Il regardait comment Szabo frappait deux généraux de l'armée roumaine. Ses yeux exprimaient la haine dans un visage creux, sa langue pendait. On avait l'impression que toutes ces humiliations ne lui suffiraient jamais.

Moromete! Rien que son nom remplit de dégoût. Il fait partie de ceux qui nous haïssent. Il est un de ces nombreux produits de la racaille toujours utilisée par les régimes totalitaires et particulièrement le communisme. Il a apporté le feu infernal dans les catacombes de Jilava pour humilier ceux qui n'ont pas voulu se vendre ni lutter sous un drapeau qui n'était pas le leur. Tout tournait autour de moi. Ici, ils outragent la mémoire des martyrs et des héros tombés dans la lutte contre l'envahisseur de l'Est.

Dans la chambre numéro 8 de Jilava, je n'ai pu changer de place pour m'éloigner des latrines qu'au bout de trois semaines. Je m'étais déplacé le plus possible pour être au milieu de la pièce. Les nouveaux venus faisaient leur purgatoire à côté des latrines improvisées à côté de la porte. Autour de moi se trouvaient toutes sortes de gens.

A ma gauche il y avait Dima, le communiste ("cette pute d'Ana Pauker m'a jeté ici", avait-il coutume de dire), à ma droite, D.V. Toni, ministre de l'Enseignement avant la guerre. A côté de lui, il y avait Zamfiresco, journaliste et libre penseur ("j'écrivais de temps en temps un article pour le Front des Laboureurs; je pense que c'est le bifteck que j'ai ainsi gagné qui m'a conduit derrière les barreaux"). A côté de Dima se tenait Gogulesco, le chef national-paysan d'une circonscription de Bucarest, avocat; il disait toujours que sa fille lui manquait. En dessous de moi il y en avait deux qui s'enseignaient réciproquement l'Anglais. L'un d'entre eux avait été en classe avec Michel Ier, l'ex Roi de Roumanie. Face à moi se trouvait Carolica, de la Légion Bleue, qui en aucun cas n'aurait pu faire partie de la Légion de l'Archange Saint Michel; au-dessous de lui, Plesa, qui était de force à assommer un bœuf.

A côté de Plesa il y avait Matei le malchanceux ("Je suis passé par mégarde de la zone occidentale de Vienne dans la zone nouvellement envahie par les soviétiques", disait-il). A côté de Carolica, Nicolas Popesco, membre du tout nouveau Parti ouvrier roumain ("vous savez, moi je, viens des sociaux-démocrates", disait-il), directeur au Ministère de l'Économie (et il racontait: "j'étais sur la plage à Mamaia quand ils m'ont arrêté..."), puis l'avocat Nicolaesco, secrétaire de Iuliu Maniu (17).

Plus loin, se trouvait le journaliste Grigore Malciu accompagné de son frère cadet qui expliquait à qui voulait l'entendre comment s'obtiennent les informations pour la gazette. Ensuite venait Gheorghe Brâna, légionnaire, commerçant. Il tenait de véritables conférences sur le secret de la réussite commerciale et qui finissaient toutes

par: "c'est ainsi, Messieurs, le commerce roumain doit être fait par nous, les Roumains, il ne faut pas le laisser aux mains des étrangers".

Le matin à huit heures, nous avions de la bouillie de farine de maïs ou de la tisane. Nous discutons jusqu'à dix heures. Entre dix et douze on se taisait car le calvaire de la faim reprenait. Vers onze heures, les mains et les pieds commençaient à trembler; nous étions épuisés par la faim. A midi, on nous apportait un pain humide coupé en huit tranches inégales.

A deux mètres de moi quelqu'un avait une balance. Tous ceux qui l'entouraient l'utilisaient. C'était un bâton tenu verticalement; la pointe s'emboîtait exactement au milieu d'un autre bâton, horizontal, aux bouts duquel étaient accrochées deux boucles réalisées avec deux fils à coudre égaux.

A midi et demie le baquet de soupe chaude de gruau ou de pommes de terre était apporté au milieu de la pièce. La soupe contenait des tiges de courge (ou peut-être de vieille livèche) de soixante-dix à quatre-vingts centimètres. Souvent il restait deux ou trois portions supplémentaires qui étaient partagées à tour de rôle (une fois tous les 80 jours environ). Après la soupe, l'épuisement disparaissait et le tremblement des mains et des pieds cessait. En revanche, commençait une faim qui donnait l'envie de ronger du bois. Vers six heures et demie du soir, les gardiens comptaient les prisonniers. Le soir, nous discutons pour tuer le temps. D.V. Toni me racontait combien Nicolas Iorga (18) était gourmand.

– Dès notre arrivée à Paris il s'occupait de la réservation des places à son restaurant. Il adorait les homards. Il était capable de ne manger que cela.

Sans faire le moindre mouvement de la tête, il continue:

– Moi je prenais des moules marinières et puis du canard aux oranges (19). A la Tour d'Argent, on a goûté à tous les fromages..."

Moi, défaillant de faim, j'avalais en esprit, dans le plus grand désordre, homards, canards, fromages, moules...

D.V. Toni, comme par instinct, haussait tristement les épaules, serrait les dents et suçait ses lèvres. Il se levait et faisait quelques pas, les mains derrière le dos. Chaque fois qu'un souvenir le bouleversait il faisait quelques pas. Puis, il reposait sa tête sur ses bras trop maigres.

– C'est très difficile! Que ferai-je avec mon costume d'été et ma seule chemise quand le froid viendra? Pourquoi y a-t-il autant de méchanceté dans ce monde? Ils m'ont dit d'aller jusqu'à la Securitate pour faire seulement une déclaration. On ne m'a demandé aucune déclaration et j'ai été jeté ici sans autre forme de procès.

Je partageais les inquiétudes qui se lisaient sur sa figure. J'avais peur que le corps maigre de D.V. Toni, qui approchait les 70 ans, ne résistât pas au régime sévère de Jilava.

– C'est tragique, disait-il, et il prenait ma main dans la sienne en la serrant faiblement. Il passait par des moments de désespoir.

– Ce n'est pas du tout tragique, lui répondais-je. Vous allez être libéré bientôt, sinon ils vous auraient laissé prendre d'autres vêtements.

Je mentais... Ma conviction était que le Ministère de l'Intérieur voulait que les arrestations créent une psychose dans la population. La peur peut disparaître si les arrestations sont de courte durée.

Il faut comprendre que la "démocratie populaire", plus elle est impopulaire, plus elle est décidée à ne pas céder devant la volonté générale. Volonté générale du peuple roumain qui veut éloigner de lui cette "démocratie populaire".

D.V. Toni s'asseyait sur le *prici* la tête entre les mains. J'allais à côté de lui, en signe de solidarité, et quand il me regardait, je faisais un mouvement de tête qui signifiait qu'il faut avoir confiance dans l'avenir. Je ne sais pas si mon encouragement pouvait réchauffer l'âme d'un homme jeté dans cette grotte de Jilava. La "démocratie populaire" ne fait pas les choses à moitié!

Pour changer d'ambiance je passais à côté de Zamfiresco. Très maigre, un cou de dindon, le ventre gommé, les jambes comme deux cure-dents, il portait seulement ses caleçons. Il mettait tellement d'âme en tout que la sueur se répartissait dans les ridules trop accentuées de ses yeux. D'une voix pleine et l'air satisfait, il se rappelait des repas du Bistrot Mircea:

– Le dimanche, avant midi, c'était connu, on se rencontrait dans la rue Elisabeth, au coin de la rue Victoria, avec Tudor Musatesco et Calimachi, on allait chez Mircea pour l'apéritif. On ne pouvait pas s'empêcher de tout essayer: carpe à l'oignon, esturgeon, sterlet rissolé, caviar frais...

J'avalais dans le vide.

Zamfiresco était tellement pris par les souvenirs d'autrefois qu'il oubliait que, seulement une heure avant, il avait avalé la soupe de gruau aux feuilles de vieille livèche, que maintenant la vie se déroulait dans cette grotte et que nous dormions sur des *pricis*. J'étais fatigué, épuisé par l'insomnie et par les discussions culinaires.

Cette grotte longue, sombre, avec ses deux cents hommes affamés, sales, à la peau collante et à la figure pâle, me donnait l'impression d'être sur un vaisseau de naufragés. Je voyais comme dans un brouillard. J'avais l'impression de suffoquer. Quand je portais ma main à mon front, elle était inondée de sueur...

Les souvenirs de Zamfiresco évoquent un autre ciel. Il était en Angleterre en 1935. Il raconte comment se présente un beefsteak et ce qu'on peut manger au breakfast. J'avais une idée... Changer de sujet:

– Monsieur Zamfiresco, comment caractérisez-vous l'Anglais? Mais en un mot. Disons, comme l'Italien se prend pour Casanova et l'Italienne pour une femme fatale.

Il réfléchit un instant et dit:

– La meilleure chose serait de le caractériser par un exemple. Disons que, tout d'un coup, apparaît à notre porte un officier anglais. Que penses-tu qu'il va faire? Qu'il va se montrer révolté de ce qu'il voit ici? Non. Qu'il va demander des détails sur la situation présente? Non. Demander qui a donné l'ordre de nous emprisonner dans cette promiscuité? Non...Avec un calme parfait, il va sortir son pistolet et va le décharger dans la tête du gardien.

Puis, il rajoute calmement:

– L'Anglais ne cherche plus, dans des situations pareilles, le principal coupable. Pour lui la liberté de l'homme est au-dessus de tout. Le seul fait que le gardien ait consenti à garder des hommes dans l'état où nous nous trouvons, est le suprême argument pour lui donner la mort.

Instinctivement, j'avais jeté un coup d'œil vers la porte et... j'avais souri en cachette; je me disais que c'est bien d'avoir des espoirs dans la vie.

Mais, en définitive, pourquoi refuser l'évidence, à savoir que l'Occident ne portait aucun intérêt aux peuples d'au delà du Rideau de Fer? Alors qu'aujourd'hui les grandes puissances suppriment leurs colonies, pourquoi des peuples libres et indépendants devraient-ils être sous la domination étrangère?

Le nazisme a été détruit mais un autre totalitarisme, beaucoup plus inhumain, a pris sa place en Roumanie. Hitler a tué, dit-on, des millions de Juifs. Soit! Mais les millions de Russes, d'Ukrainiens et de nombreuses autres nations d'Europe et d'Asie, tués par Staline avant et après lui? Depuis quatre décennies, nous sommes les témoins des atrocités commises sous le drapeau marxiste-léniniste. Le bain de sang dans toute la Russie après la révolution de 1917! L'assassinat en masse de tous les opposants du système soviétique par la Tcheka et le GPU! Le massacre perpétré par Bela Kuhn dans la Hongrie de 1919: 250 000 morts en 133 jours! La fosse des 4143 officiers polonais tués à Katyn (20)! Les assassinats en masse après 1944 en Russie, en Ukraine, aux Pays Baltes et dans toute l'Europe de l'Est!

Quand vont-ils arrêter tous les massacres et toutes les atrocités du monde communiste?

Peut-être est-il préférable de ne pas chercher de réponse immédiate à cette question. L'homme ne pourrait pas supporter la vie s'il connaissait l'heure de sa mort. Je ne sais pas combien de temps va durer ce fléau. Mais, il faut espérer! Ne plus espérer ici, dans la prison, signifie tuer son avenir. Les idéaux d'hier sont les idéaux d'aujourd'hui. Des sacrifices énormes ont été faits pour détruire le nazisme, mais la liberté ne règne que sur une partie de l'Europe. L'autre ne bénéficie même pas des libertés et droits élémentaires. Après tant de sacrifices pour la destruction du nazisme, il serait absurde que l'Occident accepte une autre dictature en Europe. De plus, l'Europe libre possède les plus puissantes forces économiques et militaires du monde. Il serait inconcevable, et sans précédent dans l'histoire, qu'elle n'utilise pas cet atout. Il lui suffirait de menacer et le fléau disparaîtrait. L'Europe entière serait libre!...

Les jours passaient difficilement. Ils se ressemblaient tous. La même longue attente entre la tisane du matin, le déjeuner et le repas du soir. Un matin j'ai appris que la prison allait être visitée le jour même par des personnalités du gouvernement communiste. Je voulais avoir des détails, mais personne n'était capable de m'en dire plus. Enfin une journée différente, quelque chose allait se passer.

Dima le communiste demanda à être le premier à la fenêtre qui donnait sur la cour du Réduit et permettait de voir en diagonale sur une distance d'environ quarante mètres. Peut-être découvrirait-il parmi les visiteurs un camarade de Doftana (21). Il m'avait dit quelques jours auparavant:

– Y a eu plein de haine contre moi. C'est parce que cette pute d'Ana Pauker a appris que pendant la guerre j'avais aidé les troupes roumaines à trouver des nids de partisans soviétiques de l'autre côté du Nistre (22). Un type m'a mouchardé, je peux pas t'dire son nom... il a changé après le 23 août 1944, comme il avait d'ailleurs changé deux ou trois fois avant... C'est comme ça qu'il est devenu très puissant dans le Comité Central du Parti Communiste. Dès que la pute a compris mes sentiments pour son Union Soviétique, elle a donné l'ordre de me jeter ici. Je connais comme ma poche les endroits de l'autre côté du Nistre. Dix-huit fois je l'ai traversé vers l'Union Soviétique. Moi, j'avais seulement la mission de passer de l'autre côté les informations qu'on me donnait. C'était mon boulot. Moi, j'étais pas communiste, je faisais seulement de l'espionnage pour l'Union Soviétique.

C'a été difficile avant que je commence le travail. En 1930 je travaillais chez quelqu'un dans une cordonnerie. Comment j'ai été recruté pour l'espionnage, je peux pas le dire. Le plus important c'est que je gagnais beaucoup de fric. C'est comme ça que j'ai quitté la cordonnerie et j'ai continué avec le passage des informations entre les deux pays en traversant le Nistre. J'ai pas honte de te dire que j'aimais pas travailler. Et depuis, j'ai jamais plus travaillé. Je vais te dire un secret, c'est bon de le savoir: les communistes n'aiment pas travailler. Je suis resté à Doftana trois années et je les connais bien. Là bas, on avait des ateliers où on pouvait travailler un peu. Tout ce qu'on travaillait était pour nous. On travaillait seulement comme ça, trois fois rien... On sortait avec un gardien, au marché, pour vendre les bidules. De l'argent on en avait beaucoup. Au parloir on nous donnait aussi des biftons. On jouait aux cartes, au barbu, jusqu'au matin. On avait aussi de l'alcool, de la bouffe autant qu'on voulait: on la recevait du Secours Rouge stalinien et de la Croix Rouge Internationale.

Qu'est ce qu'y disent ces gens là dans les journaux, qu'à Doftana y avait une vraie université marxiste?! Des histoires! Moi, d'ailleurs, j'sais même pas lire. Je peux seulement signer. Si tu voyais Gheorghiu Dej comme il mise au barbu! Dix mille lei à la fois! C'était le salaire d'un capitaine pour un mois... L'université! Mon œil, y-z-y croient même pas eux-mêmes! Y rêvaient même pas de conduire la Roumanie! Y a que cette pute d'Ana Pauker qui était sûre d'arriver au pouvoir dans notre pays. Elle y est, la pute! Je l'ai entendue de mes propres oreilles: "un jour je vais tordre le cou des Roumains!" Et elle tournait les mains comme on essore le linge.

J'étais arrivé à trouver une place à côté de la fenêtre. Dima, s'aidant d'une béquille, s'appuyait contre le mur épais d'un mètre et demi. Il a perdu la jambe gauche au dernier passage du Nistre. Une balle, tirée du côté roumain, lui transperça la cuisse. Il

réussit, néanmoins, à atteindre le rivage soviétique. C'était la dernière fois qu'il trahissait son pays.

Les gardiens tournaient près de l'entrée qui donne sur la cour du Réduit. L'arrivée de la commission des supérieurs hautement placés était proche.

Au bout d'un certain temps, les gardiens libèrent l'entrée. Ils étaient là. Le premier était un homme de plus de cinquante ans. Je ne pouvais pas distinguer sa figure. Dima sauta sur sa béquille et le reconnut:

– Celui-là c'est Nikolsky (23), dit-il étonné.

Il fut en proie à une forte émotion. J'avais l'impression qu'il essayait de crier. Il en fut empêché par ceux qui l'entouraient.

L'apparition de Nikolsky, général soviétique qui conduisit en effet le Ministère de l'Intérieur de Roumanie, a provoqué chez Dima un choc si fort qu'il avait complètement oublié où il était. Il bégayait:

– C'est... c'est à lui... à lui, que... que j'donnais mes informations, c'est... c'est lui qui me donnait l'argent. Vous vous rendez compte, et moi je suis condamné à rester ici! Je vais jamais sortir de cette grotte!

Le groupe de visiteurs entra dans la cour. Nous reconnûmes Ana Pauker à la droite de Nikolsky. Elle s'éventait avec un journal. En tout il y en avait douze. Parmi eux un général de la Securitate. Moromete, à quelques mètres du groupe, le dos courbé, la tête contre la poitrine, n'osait pas lever les yeux vers les grands. Servile! Il pensait, peut être, que c'était la grande chance de sa vie.

En effet, la chance lui a souri ces dernières années. A l'entrée des Soviétiques en Roumanie il était gardien de mairie. Aujourd'hui, il est le directeur de Jilava. Des dizaines de milliers de Roumains ont été sous sa surveillance. Il les a torturés seulement pour être agréé par le Ministère de l'Intérieur. Il a fait du bon travail jusqu'à maintenant. Pourquoi ne pas monter sur d'autres sommets de la "démocratie populaire"?

Dima tremblait de tous ses membres. Il essaya de crier à nouveau, mais on l'en empêcha. Il grinçait des dents et dit:

– Cette pute m'a jeté dans l'enfer. C'est ici que je vais finir ma vie. Regardez la pute qui joue au Ministre des Affaires Étrangères de la Roumanie!

Il envoya un crachat à deux mètres, à travers les barreaux, vers le haut groupe gouvernemental.

Nikolsky et Ana Pauker parlaient d'un côté, les mains dirigées vers notre mur. Que pouvaient-ils se dire, mon Dieu!

Un personnage de haute taille et tout en os s'approcha d'eux, donnant apparemment des explications. Quelques minutes plus tard le groupe se déplaça, il était en plein

soleil. D'où j'étais je distinguais assez bien la figure luisante, pleine de sueur, d'Ana Pauker.

Les hommes du pouvoir se dirigeaient vers la partie ombragée de la cour et, petit à petit, ils disparurent de notre vue. Moromete était toujours derrière eux.

La présence de Nikolsky, général soviétique, me donna l'impression d'être étranger dans mon propre pays. Nous sommes des prisonniers d'un pouvoir étranger sur le territoire roumain! Le groupe gouvernemental est resté deux heures dans la cour du Réduit.

Nous nous demandons ce qu'ils viennent y faire, sans trouver d'explication satisfaisante. De toutes façons, toutes les suppositions étaient inutiles. On allait voir s'ils avaient décidé d'améliorer notre sort.

Dans notre catacombe il faisait si chaud que nous étions en sueur. Dehors, la canicule atteignait quarante degrés comme il arrive à Bucarest au mois d'août.

Tout d'un coup la porte s'ouvrit largement. Mauvaise surprise.

Haut de 1,85 m, la figure sans trace de sourire, la peau ridée, les cheveux lisses, Moromete foudroyait tout le monde de ses yeux secs. D'une voix inhumaine, il s'était mis à gueuler:

– Salopards, vous regardez par la fenêtre! Qui vous a donné le droit de mater entre les barreaux? La classe ouvrière vous donne à bouffer et vous, cloportes, vous ne respectez pas les ordres dans la prison?

Puis, levant les poings contre nous, il aboya:

– Gardiens!

Immédiatement six colosses apparurent. J'avais la respiration coupée. La figure de l'ex-gardien de mairie était plus effrayante que jamais. Ses subordonnés étaient devant lui, prêts à recevoir des ordres.

– Clouez-moi tout de suite cette fenêtre, pour qu'ils comprennent, ces parasites qui vivent sur le dos de la classe ouvrière!

Moromete avait une voix dure, comme s'il parlait à des chiens et non à des hommes. La grotte devint encore plus sinistre.

Tout était figé, sauf la respiration lourde de deux cents hommes. Certains fixaient le vide comme dans un cauchemar monstrueux.

Je m'assis sur le *prici*, à ma place. J'avais l'impression que les planches oscillaient sous moi: la perspective du manque d'air m'effrayait. A quelques mètres de la fenêtre teintée il y avait une tache de lumière. De l'autre côté, dans le noir, je distinguais difficilement les deux latrines. Nous attendions.

Au bout d'une demi-heure, deux gardiens entrèrent dans la grotte et se dirigèrent vers la fenêtre. Instantanément se déroula devant mes yeux une scène de film datant de quelques années, où l'on voyait l'héroïne principale se perdre dans les souterrains d'un palais de maharadjah; elle ouvrait une porte, entrait, descendait des escaliers. Devant elle se tenaient quelques centaines de lépreux. C'était la panique. Elle courait désespérément vers la porte. Les lépreux la suivaient.

L'ordre fut exécuté. La fenêtre fut clouée à la croisée. Seules les deux vitres d'en haut restèrent libres. J'avais l'impression que même les gardiens étaient inquiets. Ils se dirigeaient lentement vers la sortie. Le gardien de la section ferma doucement la porte en nous regardant encore une dernière fois. Il baissa les paupières comme pour s'excuser...

Nous respirions de plus en plus difficilement. La sueur nous envahissait. Nous nous approchions de la fenêtre teintée, où la lumière pâle donnait la vie... Par les interstices de la porte entrait de l'air frais. Nous passions, un par un, pour mieux respirer. C'était un vrai bien-être!

Je m'allongeai sur le *prici*. A côté de moi s'était couché D.V. Toni, la bouche ouverte et les paupières à moitié closes. Je fermai les yeux, je rêvais que de gros flocons de neige fondaient sur ma peau, entraient dans ma bouche largement ouverte. Puis, je me levai et, debout, je jouai avec d'énormes flocons qui tombaient en abondance...

Il était cinq heures de l'après-midi quand les gardiens nous apportèrent le baquet de soupe de gruau très chaude. La porte fut laissée largement ouverte. L'air frais fit irruption à l'intérieur de la pièce. Au milieu de la grotte, le baquet envoyait de la vapeur vers la fenêtre pâle.

Je mangeai pour la première fois avec dégoût. La chaleur suffocante avait vaincu la faim. L'air extérieur, devenu plus frais, entrait par les deux carreaux du haut. Toute la nuit j'eus un sommeil difficile. Je me réveillais toutes les demi-heures et cherchais l'impossible position pour mieux respirer...

Au matin, le gardien qui apportait la tisane avec ses vapeurs bouillantes recula de deux pas en ouvrant la porte. Il était saisi par l'odeur très forte de la chambre. Il ouvrit largement et tira le baquet au milieu de la pièce. Quelques malheureux, qui se trouvaient à côté de la porte, rompirent le silence en bredouillant.

– On ne peut plus vivre ici! Nous demandons qu'une commission du Ministère de l'Intérieur vienne constater que ce que nous subissons est au-dessus des possibilités humaines.

Le regard de l'homme en uniforme témoigna de son impuissance. Sans répondre, il ferma la porte.

Au bout de deux jours, affamés, manquant d'air et de sommeil, nous étions à la limite de la résistance. J'avais les yeux embrumés. Je n'aurais jamais imaginé que je passerais par des moments si difficiles: lutter avec le manque d'air! Essuyant sa figure pleine de sueur, D.V. Toni disait:

– A quel point peut-on être aveuglé par le pouvoir! Et de quelle haine sont capables les nouveaux gouvernants quand ils s'aperçoivent qu'ils sont rejetés par le peuple...

Des heures passaient, interminables. J'avançai lentement vers la porte pour avoir la possibilité, à mon tour, d'inspirer un coup d'air frais. C'était ma seule et unique ambition.

Un soir, ils nous ont comptés. La porte était ouverte. Un réel plaisir!

Les gardiens n'avaient pas le bon nombre. Ils nous demandèrent de nous asseoir sur les *prici*. Lentement, ils nous comptèrent de nouveau, mais le nombre n'était toujours pas bon. Cela les énervait. Nous étions si contents! Entre-temps la pièce s'était aérée. Les gardiens se dirigeaient vers la porte, discutaient entre eux. On avait l'impression qu'ils pensaient finir la journée sans avoir le bon chiffre. C'était impossible. Le nombre devait être toujours exact. Nous attendions, anxieux... Finalement, l'un des gardiens s'écria d'une voix tremblante:

– Tout le monde dehors, dans la cour. Il faut vous compter encore une fois!

Quelle surprise! J'avais la tête qui tournait, je reprenais goût à la vie.

Nous nous massâmes vers la sortie. Voulant au plus tôt vider nos poumons de cet air vicié, nous sortîmes précipitamment dans le couloir pour nous plonger dans un bain de lumière. Des rayons de soleil arrivaient sur nos visages fatigués, sales, torturés. C'était une joie générale sous ce bout de ciel. Moments trop vite passés!

Les gardiens commencèrent sans hâte à nous compter. C'était là une opération inutile. Qui pourrait s'échapper de Jilava avec ses murs de deux mètres d'épaisseur?

Nous profitons un bon quart d'heure de cette mirifique aubaine dont le Ministère de l'Intérieur n'a pas la moindre idée...

Retour, ensuite, dans la caverne asphyxiante. Nous ne savions combien de temps il nous faudrait supporter ce calvaire. Coupés de la vie extérieure et vivant à deux cents dans une pièce de 130 mètres carrés (la caverne a une longueur de 20 mètres et une largeur de 6,50 mètres) nous ressentions l'impression d'être devenus tous pareils. Nous avions les mêmes pas, les mêmes habitudes, le même rythme de vie. Nous nous lavions tous la figure le matin avec la même quantité d'eau, nous mangions la même soupe de gruau, nous étions abrutis par la même faim. Nous dormions tous aussi mal sur le *prici*. J'ai toujours trouvé déplaisant de partager ma chambre avec un autre; la partager avec deux cents hommes... On ne tarda pas à se rendre compte que le plus dur est de partager une telle misère. Tout ce que je voulais, c'était être tout seul dans une cellule pour ne plus voir la misère et la souffrance autour de moi.

Deux jours passèrent. Nous étions toujours dans la même attente torturante, qui nous réduisait à l'état animal. Dehors, la chaleur persistait et dans notre souterrain c'était toujours l'enfer. Un jour la porte s'ouvrit violemment (la chose me gênait, vu mon état de faiblesse) pour laisser apparaître un gardien à la haute stature et lourdaud, qui, je crois, s'appelait Marin. Frappé par l'odeur de la grotte il recula de deux pas. Plutôt souriant d'ordinaire, il ouvrit des yeux contrits dans une figure longue et sans énergie.

Il tendit ses mains vers nous en signe de compréhension, avant de s'exclamer soudainement:

– Messieurs, je ne veux tuer personne!

Après quelques secondes de raideur immobile, il sortit, la tête entre les mains. La porte se referma.

Le coup d'éclat du gardien nous avait tous impressionnés. Nous avions le sentiment qu'il aurait voulu en dire davantage, mais que la peur l'en avait empêché. Cet égarement fasciste le clouait irrémédiablement parmi les ennemis de la classe ouvrière...

Tout le monde s'agitait dans la grotte. Les sévices que nous subissions étaient tels que le personnel de la prison en souffrait avec nous. Les quelques paroles sorties de la bouche du gardien prouvaient bien, encore une fois, que nous étions sous la domination de gens à qui la mentalité roumaine était totalement étrangère. Mais tout commencement a une fin. On arracha les clous de la croisée. Six jours terriblement longs s'étaient écoulés.

Nous retrouvâmes le rythme de vie habituel. Dans la pièce numéro 8 de Jilava il y avait à nouveau du va-et-vient. Nos fronts se déridaient un peu. Nous parlions de tout, mais le régime politique qui nous était imposé restait au cœur de nos préoccupations. Personne ne doutait que ce qui se passait là était dirigé par le Ministère de l'Intérieur, Moromete n'étant que l'exécutant fidèle. Ç'aurait pu être un autre. Combien d'anciens prisonniers de droit commun ont été libérés après le 23 Août 1944, qui ont fait, plus tard, des officiers de la Securitate! Combien de déserteurs au front ont été étiquetés "patriotes roumains"! N'importe lequel d'entre eux aurait pu être le directeur de Jilava...

* * * * *

Je vivais parfois des moments très durs. Les jours passaient difficilement. Étourdis par la chaleur torride et par une faim cruelle, nous prenions peu à peu un teint maladif. Notre saleté était épouvantable. On nous annonça que fin août nous allions pouvoir nous laver. Nous en fûmes fort heureux et priâmes pour que l'ordre donné ne changeât pas. Au jour dit nous nous préparâmes. Je rassemblais les choses que je voulais laver: deux chemises, deux caleçons longs, quelques paires de chaussettes, une serviette. Nous résumes chacun un morceau de savon cubique de couleur café. Enfin, le moment tant désiré arriva. C'était le tour de mon "quartier". Quarante hommes pouvaient aller se laver en même temps. Nous gagnâmes le couloir en petite foulée, la serviette dans une main, le savon bien serré dans l'autre. C'était comme une élévation de l'âme, car l'eau n'avait pas coulé sur mon corps depuis six mois.

La salle de douche était une pièce carrée avec des pommes à douche plantées dans le plafond. Sur les deux côtés couraient des lavabos en zinc. Nous étions deux sous une douche. J'étais avec Gheorghe Brânza. Autour, se trouvaient D.V. Toni avec Gogulesco; Dima avec Carolica (le légionnaire bleu); Nicolaesco (un des 2 000 secrétaires de Iuliu Maniu) avec Matei (qui a été arrêté à Vienne); Zamfiresco (l'admirateur des steaks de Londres) avec Popesco (le communiste venu des sociaux-

démocrates). Ce dernier, arrêté sur la plage à Mamaia, portait toujours son slip de bain. Il avait dans sa main droite une chemise, dans la gauche une paire de caleçons longs et sur chaque épaule une chaussette.

Dima, s'appuyant sur sa béquille, faisait mieux. De chaque oreille lui pendait un slip. On ne voyait plus son cou enveloppé dans les chemises. Il avait deux serviettes sur la tête et quelques paires de chaussettes entre les dents. Plesa, le légionnaire, était aussi chargé que Dima.

Enfin l'eau coula. Elle était chaude. Gheorghe Brânza exécuta toutes sortes de mouvements pour avoir sur le corps et sur le linge le plus d'eau possible. Moi je cherchais par des gestes désordonnés à enlever toutes les traces de saleté.

Tout à coup Dima se mit à hurler: sa douche ne fonctionnait plus! Désespéré il la frappait de sa béquille. La douche fonctionna à nouveau, mais imparfaitement. L'eau s'arrêta. Nous frottâmes le savon sur notre peau, sur les cheveux et contre le linge, mais il ne moussait pas.

La deuxième vague d'eau arriva et on recommença avec le savon. Puis, rinçage et passage aux lavabos pour éclaircir encore un peu le linge. Dima, sur un seul pied, appuyé contre le bord, faisait plus que D.V. Toni et Zamfiresco ensemble. Plesa, très musclé, frottait son linge avec une vitesse de concours. Au cas où il existerait un jour ce genre de compétition...

Nous quittâmes la salle de douche la peau libérée et le linge un peu moins sale qu'avant. Nous accrochâmes le linge aux poteaux du *prici* et nous remîmes immédiatement notre unique pantalon. Certains, plus chanceux, avaient du linge supplémentaire.

Jilava! Ce fort militaire est resté dans ma mémoire. Il avait été construit vers la fin du siècle dernier pour la défense de Bucarest.

D'autres forts ceinturaient la capitale, mais il n'en reste aujourd'hui que des ruines. Seul Jilava est devenu une prison. Dans son ventre ont été jetés des dizaines de milliers d'hommes. Beaucoup ont été fusillés entre ses murs. D'autres ont craché leurs poumons dans les cellules humides du "secret". La torture finira-t-elle dans cette prison? La fin de la terreur viendra quand les yeux de ceux qui sont en mesure de mettre fin au calvaire de leurs semblables s'ouvriront.

Des gens viendront qui, au nom de la dignité humaine, demanderont de raser Jilava; de raser tous les Jilava de la terre, où qu'ils se trouvent. Pour que ceux de demain ne subissent pas le même enfer que nous...

NOTES

1) Au moment de sa parution, 1978, ce livre constituait le premier témoignage **direct** d'un rescapé de l'expérimentation de Pitesti. En 1961, à Madrid, Dumitru Bacou avait publié *Pitesti – Centre de rééducation estudiantine*. C'était un témoignage **de premier ordre**, fondé sur l'observation de robots humains dans leur comportement quotidien parmi les autres prisonniers, notamment au camp d'extermination du Canal Danube-Mer Noire. Détenu lui même à l'époque, mais sans être personnellement soumis aux "arrachages des masques", Dumitru Bacou a été le premier observateur attentif de ce qui allait devenir le **phénomène Pitesti**, le premier à avoir révélé la mécanique intrinsèque et le fonctionnement en chaîne de l'usine de robots humains. Peu à peu, furent enregistrés d'autres témoignages **directs** et **de premier ordre**. C'est sur cette base que devait se continuer par la suite une véritable exégèse, le phénomène Pitesti étant généralement considéré comme une révélation suprême, comme l'apocalypse du communisme. Cf. Virgil Ierunca, *Pitesti laboratoire concentrationnaire (1949-1952)*, Ed. Michalon, *Le phénomène concentrationnaire en Roumanie*, Postface à *Gherla*, Gallimard, 1973. Le même texte fut repris et développé, toujours comme *Postface* à Paul Goma, *Les Chiens de mort*, Hachette, 1981. Plusieurs éditions des *Chiens de mort* de Paul Goma furent publiées en néerlandais (*Firkante ei*, Elsevier, 1981), allemand (*Die rote Messe*, Thule, Köln, 1982), roumain (*Patimile după Pitesti*, Ion Solacolu, collection Dialog, Dietzenbach 1988 et Bucarest, Cartea românească, 1991). Parurent également Silvia Colfesco et collab., *Memorialul ororii* (le Mémorial de l'horreur), Vremea, Bucarest, 1995; D. Bordeianu, (témoignage direct) *Marturisiri din mlastina disperării. Cele văzute și suferite la Pitesti și Gherla* (Dans les marécages du désespoir. Aveux, choses vues, vécues et souffertes à Pitesti et Gherla), Paris, Filon Verca, 1993, Bucaresti, Gama, 1995; Marcel Petrisor, *Fortul 13* (Bucarest, Meridiane, 1991) et *Secretul Fortului 13* (Iassy, Timpul, 1994); Eugen Magiresco, *Moara dracilor* (Le moulin des diables, Alba Iulia-Paris, FRONDE, 1994. Voir aussi *Memoria-Revue de la pensée incarcérée*, Bucarest, à partir de 1991, qui a consacré de nombreux articles à l'expérimentation sur cobayes humains de Pitesti. (N. d. T.)

2) Jusqu'en 1956, l'armée rouge occupa une partie de l'Autriche (N. d. T.)

3) Situé au Sud de Bucarest, en pleine ville, le Monastère de Văcărești fut transformé en prison en 1864. Il le resta jusqu'en 1975, sans que la fermeture de la prison lui rendît sa destination première. En 1986, le régime communiste a tout rasé, y compris l'ancienne église dont il est question dans le texte et qui était l'un des plus remarquables trésors architecturaux orthodoxes. C'est dans l'église de ce monastère-prison, devant l'icône de l'Archange Michel, en 1927, que le Capitaine Corneliu Zelea Codreanu et quelques amis ont fondé la Légion de l'Archange Michel, qui prendra plus tard le nom de Garde de Fer. La destruction de l'âme, de la personnalité et de l'esprit, dont il sera question dans ce livre, sera en fait une tentative pour détruire l'œuvre de la Garde de Fer, en la rendant odieuse. (N. d. T.)

4) Le 23 août 1944, eut lieu le coup d'Etat du Roi Michel Ier, qui livra la Roumanie à l'Union Soviétique et ouvrit la voie de la dictature communiste. (N. d.T.)

5) L'auteur cite ici le chiffre le plus optimiste reconnu par les communistes eux-mêmes. En fait, selon les périodes et les circonstances, le Parti Communiste de Roumanie a avancé officiellement plusieurs chiffres se situant entre 300 et 802 membres. (N. d. T.)

6) L'intérêt de la manœuvre ne réside pas dans la confiscation des résultats, simple acte de banditisme politique, mais dans le fait que la victoire est attribuée à une pluralité (N. d. T.)

7) Iuliu Maniu et Ion Mihalache, chefs historiques du Parti national paysan roumain, ont joué un rôle décisif dans le coup d'Etat du 23 août 1944, qui a mis fin au régime du Maréchal Antonesco. Pourtant, en 1941, alors qu'il était le secrétaire général du parti, Ion Mihalache s'engagea volontaire contre l'Union Soviétique, geste hautement apprécié par les Roumains. En 1946, les nationaux-paysans se font voler leur victoire par ceux pour lesquels, et contre les intérêts du pays, ils avaient conspiré et renversé le Maréchal Antonesco. (N. d. T.).

8) Fille de Hersh Kaufmann Rabinsohn et de Sura Sofer, Hannah Rabinsohn (1893-1960), épouse de Marcel Pauker, a été la principale figure féminine d'un groupuscule d'aventuriers sans patrie, s'intitulant, à partir de 1921, Parti Communiste de Roumanie. Impliquée de près ou de loin dans une série d'actions organisées par l'Internationale communiste, à Berlin, Paris, Prague ou Vienne, Hannah Rabinsohn-Pauker a été désignée par Staline pour diriger la bolchévisation de la Roumanie. A la tête d'une équipe composée exclusivement d'étrangers, elle endosse pour l'histoire la responsabilité immédiate de l'expérience sur des cobayes humains, dont il sera question au long de ce livre. (N. d. T.)

9) Les "manisto-légionnaires" ne constituaient un groupe politique homogène que pour les médias communistes. En fait, les "manistes" étaient les membres du Parti national paysan de Iuliu Maniu, lequel mourra en prison, en 1953; les " légionnaires " étaient les membres de la Légion des Archanges Michel et Gabriel, mouvement orthodoxe-chevaleresque et national, longuement persécuté et interdit à plusieurs reprises, la dernière dissolution datant de janvier 1941. (N. d. T.)

10) Selon les chiffres officiellement admis après la chute de Ceausescu, on a arrêté cette nuit-là vingt mille personnes. (N. d. T.)

11) Créé en février 1948, Le Parti ouvrier de Roumanie reprendra son véritable nom de Parti communiste en 1965, à l'initiative de Nicolae Ceausescu. (N. d. T.)

12) Ivanica (nom du gardien chef) est un diminutif d'Ivan, nom générique de l'occupant russe. (N. d. T.)

13) Société nationale des chemins de fer roumains. (N. d. T.)

- 14) *Prici* est le nom des grands lits-planchers, communs aux prisons de tout le Goulag. Les prisonniers y couchent entassés les uns contre les autres, dans une indescriptible promiscuité. (N. d. T.)
- 15) Composante traditionnelle de la cuisine roumaine. Préparation à base de feuilles de vigne ou de chou, diversement farcies et accommodées. (N.d.T.)
- 16) Dernière enceinte fortifiée au milieu de la treizième citadelle de l'ancien système de défense de Bucarest. Construit à la fin du siècle dernier, ce système défensif tomba en désuétude avant même de servir, conséquence de l'apparition des avions sur les champs de bataille. Il ne reste aujourd'hui que des vestiges, sauf la citadelle numéro 13, sur le territoire de la commune de Jilava, devenue l'une des prisons de Roumanie les plus connues. Sous le régime communiste, notamment entre 1947 et 1968, Jilava a été le plus grand pénitencier de transit et la principale prison pour les exécutions capitales. La tour de Jilava comprenait quinze casemates dont douze avaient été transformées en cellules collectives; une treizième servait à la fois comme entrepôt de légumes confits dans la saumure, pour la cantine de la prison, et comme lieu d'exécution des peines corporelles. Les deux dernières casemates, surnommées les cornes de la biche, à cause de leur forme allongée et tordue, dépourvues de tout aménagement intérieur, servaient pour entreposer ensemble les cadavres et les moribonds ayant subi leurs peines corporelles dans la casemate aux légumes confits. Complètement désaffectée et abandonnée après 1968, la 13e citadelle de Jilava prend peu à peu sa place parmi les anciens vestiges de la défense bucarestoise et surtout parmi ceux du communisme. (N. d. T.)
- 17) Le Président du Parti national paysan a dû avoir au moins deux mille secrétaires; pour ma part, j'en ai déjà rencontré huit. (N. de l'Auteur)
- 18) Historien et philologue, un des grands érudits de ce siècle. (N. d. T.)
- 19) En français dans le texte. (N. d. T.)
- 20) Estimation largement inférieure à la réalité, qui semble se situer entre 15 et 20 mille officiers abattus d'une balle dans la nuque. (N. d. T.)
- 21) Doftana: pénitencier où ont été emprisonnés les communistes avant et pendant la guerre. (N. d. T.)
- 22) Nistre, ou Dniestr en russe: fleuve frontière qui coupe la Moldavie en deux parties égales; il sépare l'actuelle République de Moldavie de la Roumanie. (N. d. T.)
- 23) De son vrai nom Grümberg, cet instaurateur d'une monstrueuse technique de déshumanisation par la terreur et la souffrance, devait survivre à la chute de Ceaucescu, qui ne fut pas celle du régime. Le communisme n'ayant pas connu de procès de Nuremberg, Nikolsky mourut chez lui en 1995, sans avoir été inquiété. (N. d. T.).

Chapitre V

La porte se referme derrière nous.

Le long des murs court une suite de *pricis* dont les couvertures sont faites de bouts d'étoffes entrecroisés, les mêmes que l'année dernière. Il y a beaucoup trop de place pour nous. Je reste un moment appuyé contre le *prici* vide à ma gauche. Quelques groupes de prisonniers nous attendent. Je ne connais personne. Ils sont une quinzaine. La chambre-hôpital numéro 4 est si lumineuse!

Je choisis une place à côté de la fenêtre qui donne à l'ouest. Dinu Georgesco s'installe à ma droite. En face se superposent deux paires de lits en fer, avec à côté, deux lits simples, collés l'un contre l'autre. Au milieu de la chambre, une table longue de trois mètres. Je fais une promenade: trente pas jusqu'aux lits du côté est. Je vois, à près de cinq cents mètres, la petite gare et, plus loin, le bocage étendu de la rivière Arges. Il y a un peu de neige et le ciel est clair.

La porte s'ouvre devant le gardien Mindruta, qui amène vingt-cinq autres prisonniers. Nous devons être soixante-cinq au total. Chacun cherche un bout de *prici*...

Le milieu de la chambre forme un vrai boulevard en miniature, avec des groupes de deux ou trois qui se promènent en discutant.

Nous voilà installés plus humainement... De la place pour la promenade, de la lumière et la vue sur l'extérieur. Je retrouve Balanisco, le chef des Fraternités de la Croix (24) de Moldavie. Nous nous sommes connus ici l'an passé. Balanisco était considéré comme le meilleur étudiant en mathématiques du professeur Avramesco, à Cluj. Il s'était voué à la logique mathématique. On se serre les mains, on discute un peu. Je lui demande où sont les autres du groupe de Cluj.

– Ils sont tous ici, dans diverses cellules. De Maniu, je ne sais plus rien. Ils l'ont sorti d'ici et emmené à l'infirmerie. Il était au dernier degré de sa tuberculose. Il n'avait que vingt-six ans. J'ai peur qu'il ne soit mort.

Balanisco sourit amèrement et se dirige à petits pas vers son *prici*. Il arrange un peu ses affaires. Maigre et courbé, il porte l'inquiétude sur son pâle visage. On dirait qu'il appréhende quelque chose.

Je me souviens de Maniu et des autres. C'était en octobre 1948... A mon entrée dans cette chambre, j'avais trouvé beaucoup d'hommes entassés sur les *pricis* et j'étais resté désorienté devant quatre-vingts regards pointés sur moi. Comment pouvais-je trouver une place ici? Partout sur les *pricis* il y avait des hommes allongés ou assis en tailleur. Têtes rasées, la figure creuse, la peau cadavérique. J'avais reculé d'un pas, saisi par cette première impression. La prise de contact avait quelque chose de répugnant.

J'avais dû me faire une place parmi ces cadavres vivants dont seuls les yeux bougeaient au fond des orbites. Ils avaient deviné ma pensée.

– Nous ne sommes pas attirants, n'est-ce pas? Il faut que tu t'habitues toi aussi, et vite, à ta nouvelle situation. Autant le dire dès maintenant, après six ou sept mois tu auras le même aspect.

On me fit de la place à côté de la fenêtre. J'appris que tous les présents venaient du pénitencier de Cluj – un groupe de trois cents prisonniers. Les autres étaient répartis dans diverses pièces. Ils relevaient du Centre légionnaire de Cluj et on les avait arrêtés le 15 mai 1948. Tous étaient étudiants. Ils appartenaient au groupe Nicolas Patrasco (25); seuls cinq ou six étaient du groupe Radu Mironovici (26). J'appris aussi que la prison était surpeuplée. Dans une cellule pour deux on trouvait sept à huit personnes. Cette pièce porte le nom d'hôpital parce que, voici un an, elle abritait l'hôpital de la prison. A l'autre bout de la pièce se trouvait Maniu. Il était le chef du groupe. Son corps restait immobile, mais je voyais à sa figure qu'il était conscient de son état. Je le regardai et un frisson me parcourut. Ce que je voyais, ce n'était plus un homme; c'était la mort, l'impitoyable mort! Il tendit la main vers moi et l'effort qu'il fit pour parler déforma son visage au teint jaune. Ses lèvres livides laissèrent échapper deux mots:

– Nouvel arrêté?

Les gens autour de lui le regardaient avec inquiétude.

– Nous lui donnons de notre nourriture parce que l'administration de la prison ne lui a accordé comme supplément qu'une tasse de lait par jour.

Au bout de quelques jours, Maniu fut transféré à l'infirmerie. Pour ce qui est de l'administration, je sais désormais à quoi je dois m'attendre.

Silencieux, les légionnaires regardent leur camarade avec tendresse. Derrière lui, quatre-vingts personnes se signent. Non seulement pour affirmer leur foi, mais pour manifester leur volonté de résistance...

Ce matin, dans cette chambre-hôpital No 4, je me sens mieux. La misère vécue depuis plus d'un an s'efface: l'obscurité des cellules de la Securitate, les murs de Jilava, la pièce 8, la tanière dans laquelle je suis resté six mois, la pièce du sous-sol que j'ai quittée il y a une heure, tout cela est derrière moi.

Au bout du *prici*, à côté de la fenêtre, se tient mon nouveau voisin. Il fait partie du groupe d'une quinzaine de personnes que j'ai trouvé ici. Il n'est pas très grand, il a la tête ovale, un nez trop fin et des yeux noisette mélancoliques. On a l'impression d'avoir devant soi un élève de lycée qui aurait passé la plus grande partie de sa vie dans un internat. Arrêté six mois avant moi, il a écopé de vingt ans de prison. Il est totalement découragé. Sa maigreur m'impressionne. J'apprends qu'il est légionnaire et qu'il a été recruté dans les Fraternités de la Croix en 1940. Il a seulement vingt-six ans. Il regarde, l'air absent, par la fenêtre. Un rayon de soleil fait ressortir sa souffrance. Mon autre voisin se présente:

– Je m'appelle Ion Popesco et je suis de Craiova.

Je remarque qu'il bouge difficilement la main droite et quand il le fait la douleur se lit sur son visage. Cela me rappelle les hurlements qui viennent d'ici. Je le questionne, en affectant l'indifférence:

– Qu'est-ce que tu as à la main? J'ai l'impression que tu ne peux pas la bouger.

Il sursaute, un peu surpris par la question. Au bout de quelques secondes il me répond avec assurance:

– Rien de grave, j'ai glissé et je suis tombé sur la main. Elle est seulement luxée.

Je suis sûr qu'il m'a menti. Après une longue hésitation, je me décide à lui demander:

– Quand est-ce qu'ils t'ont amené dans cette chambre?

Popesco me répond d'un air triste et sans me regarder:

– Il y a six semaines.

Il ne parle pas beaucoup et j'insiste pour qu'il se livre. C'est le moment d'en savoir plus sur ce qui me tracasse depuis un certain temps.

– En bas, au sous-sol, on a entendu, à deux reprises, des hurlements. Ils étaient si horribles que j'étais effrayé. J'ai l'impression qu'ils venaient d'ici.

Popesco cligne des yeux avant de me répondre.

– Des hurlements?

Il hoche la tête en signe d'incompréhension.

Je n'ai jamais entendu une chose pareille.

Puis, il tourne la tête vers la fenêtre.

Je cherche ceux qui sont venus avec moi du sous-sol. Ils sont disséminés dans la chambre. Miulesco, Matasaru et Burcea ont rencontré un ami de Bucarest. Fuchs, les mains dans le dos, arpente la chambre. Dinu Georgesco vient vers moi et me dit discrètement:

– D'autres ont entendu les hurlements. Quelques-uns, amenés après nous, viennent de me le dire. Ils ont eu la même impression: les hurlements venaient bien d'ici!

Je le regarde avec attention tout en me demandant comment il peut se faire que Popesco, qui est ici depuis six semaines, n'en sache rien. Au moment où je veux raconter à Georgesco ma discussion avec Popesco, le gardien paraît à la porte et fait signe à un détenu, comme s'il le connaissait depuis longtemps. Ils tirent ensemble le baquet de bouillie de farine à l'intérieur. En regardant plus attentivement le détenu qui parle avec le gardien, je me dis qu'il doit être le chef de chambre.

Des minutes interminables passent avant qu'ils ne commencent à distribuer la bouillie. La distribution est faite par le chef de chambre. Nous faisons la queue, les gamelles à la main. Le gardien est toujours à côté de la porte. Arrivé à côté du baquet, je reçois ma portion et en plus le gardien me sourit. Quelques minutes plus tard, il sort. Nous mangeons tranquilles, chacun à sa place.

Cinq prisonniers et le chef de la chambre mangent debout, appuyés contre la table. Nous rinçons les gamelles pour qu'aucune trace ne reste, avant de les laver avec un peu d'eau au-dessus d'une serpillière qui se trouve sous un *prici*.

On a l'impression que l'administration de la prison est tolérante avec ceux d'ici puisque le chef de la chambre entre et sort sans permission. Il l'a fait plusieurs fois. Sur le seuil, la porte entrouverte, il parle même avec le directeur de la prison, le même que l'année dernière, Dumitresco (27). Incroyable! Quelle différence avec l'isolement du sous-sol! Le chef de chambre entre et ferme la porte derrière lui.

Dans la chambre on bouge beaucoup, on discute à deux, à trois, certains se promènent, d'autres regardent par la fenêtre. Moi, je reste silencieux à ma place. Je regarde le bleu du ciel qui me rappelle la liberté... Je rêve...

Soudain, je suis ramené à la réalité par une voix métallique dont le ton haineux me fait sursauter.

– Que personne ne bouge!

L'ordre a été donné avec une telle force et de façon si catégorique que personne ne bouge plus. Nous restons pétrifiés, comme au cinéma quand il y a arrêt sur image.

Je suis perturbé. J'essaie de comprendre. A côté de la porte, le chef de chambre quitte un groupe de cinq personnes et se dirige vers le milieu de la pièce. L'air sombre, il regarde tout le monde, serre les lèvres et, de la même voix forte et haineuse, il crie:

– Chacun à sa place!

En quelques secondes et sans objections, l'ordre est exécuté.

Nous sommes étonnés par le brusque changement de situation. Je vois que le chef de chambre se prépare à nous dire autre chose, plus calmement, cette fois.

– A partir de maintenant personne n'a le droit de parler ou de faire un signe. Il est interdit de bouger, même les paupières. La tête doit rester droite et vous devez fixer du regard le ciment à un mètre devant vous.

J'essaie, quand même, de voir ce que les autres font. Je jette un coup d'œil vers le *prici* d'en face. Baleano et Fuchs respectent scrupuleusement l'ordre.

Nouvel essai. Je risque un coup d'œil vers la droite et je me rends compte, grâce aux éraflures des vitres peintes de la porte, que nous sommes surveillés. Il ne pouvait en être autrement. Et d'ailleurs personne n'en doute. Dinu Georgesco, à côté de moi, est comme une statue.

Une constatation m'étonne: Popesco n'est pas à sa place. Il est avec ceux que nous avons trouvés dans la chambre quand nous sommes venus. Tous sont autour du chef de chambre, qui leur parle très bas. C'est un homme grand et athlétique. Il n'est pas maigre comme nous autres. Il a un nez en pied de marmite, des lèvres minces et toujours humides. Il porte une casquette grise, un veston et des pantalons de ski de la même couleur. Je lui donne dans les vingt-sept ans.

Il quitte le groupe et se dirige vers mon *prici*. Mon cœur bat très fort. Il s'arrête devant quelqu'un que je ne peux pas voir et lui dit, menaçant:

– Toi, pourquoi tu bouges la tête?

Il a l'accent moldave. Au moins je sais de quelle région il vient.

Celui qui a bougé la tête ne peut plus donner d'explication: les cinq hommes qui étaient avec le chef lui ont sauté dessus. Ils le tirent par terre et en quelques secondes il s'accroupit sous les coups de poings et de pieds. Il crie de douleur mais un des cogneurs lui envoie son poing sur la bouche. Il reçoit une bonne vingtaine de coups de pieds...

Le chef de chambre ordonne:

– Assez!

L'homme est laissé sur le ciment. Il est toujours accroupi. Il gémit. L'un des cogneurs le tire par l'épaule vers le haut et lui maintient les mains dans le dos. Le chef dit calmement, à voix basse:

– Penche-toi en avant.

L'homme exécute l'ordre. Le chef s'approche à un mètre devant lui et lui envoie un violent coup de pied dans la poitrine. Le détenu est soulevé de quelques centimètres puis tombe par terre de tout son poids. Après quoi, il est traîné à sa place sur le *prici*.

Je tremble. D'indignation plus que de peur. J'essaie d'analyser la situation mais le pouvoir de discernement n'y est pas. Par les manques de peinture de la porte vitrée je distingue les yeux de l'ennemi. Il est là, dans le couloir, tandis qu'ici, à l'intérieur, il y a seulement son outil, le chef de chambre, lequel ne peut mener une telle action qu'à son initiative.

Je ne sais pas comment, mais un nom me revient brusquement en mémoire: Sile Constantinesco. Si celui qui est devant moi avait douze ans de plus...

Je ne sais pas si c'était vrai mais à Jilava j'ai appris par plusieurs personnes que l'étudiant en chimie Sile Constantinesco, tueur de ses propres parents en 1937, aurait reçu après le 23 août 1944 une mission à caractère éducatif dans les prisons. J'avais alors refusé de croire qu'un dégénéré qui a coupé ses parents en morceaux pour les mettre en conserve dans les tonneaux de la cave puisse éduquer les autres.

Pourtant devant moi se trouve bien un dégénéré (les autres cogneurs le font par peur), inutile d'être un fin connaisseur de la physiologie humaine pour s'en rendre compte. La façon dont ses yeux brillent, ses lèvres humides, la concavité de son nez donnent l'impression d'un malade atteint de syphilis congénitale.

Une question me travaille: est-ce que ce dégénéré est un détenu politique, un droit commun, ou une brute sortie de la racaille dans laquelle le parti communiste recrute? Mes pensées sont interrompues: l'équipe de cogneurs entre de nouveau en action.

Je n'en crois pas mes yeux. Ils se sont précipités sur un détenu qui se trouve en face de moi. Je vois une figure pâle et un corps accroupi sur le ciment. Brusquement la victime sort un cri, qu'une serviette étouffe aussitôt. Certains ont dans leurs mains des bâtons, d'autres des ceintures. La victime est bâillonnée avec la serviette nouée sur la nuque. Celui qui est brutalisé doit être un officier de marine, d'après sa tunique. Il est transformé en un véritable sac d'entraînement pour cinq boxeurs. Il reçoit sous les côtes des coups qui lui coupent la respiration. Le malheureux gémit dans sa serviette. Les coups pleuvent de tous les côtés. Il tombe sur le ciment. Les cogneurs lui marchent dessus. L'un d'eux cherche le ventre du bout du brodequin et lui envoie le dernier coup. L'ex-officier de marine est allongé par terre.

Le dégénéré ricane!

Les cogneurs soufflent lourdement, ils sont fatigués.

Pendant une seconde, j'ai Popesco devant les yeux. Lui et d'autres n'ont pas frappé. Il y a tant de douleur dans son regard et tant de tristesse sur son visage que je me rends compte tout de suite qu'il a été introduit de force dans le groupe de cogneurs. Ce doit être affreux, d'être contraint de faire partie d'une telle équipe!

Le dégénéré a le pied sur la victime qu'il regarde avec une satisfaction démoniaque. Il se penche sur lui et le tire par le col de la veste. Ses lèvres humides laissent tomber un seul mot:

– Salopard!

Au bout d'un instant il ajoute:

– Comment as-tu osé juger le marxisme? Une nouvelle théorie sur le marxisme! Tu te rends compte que si t'avais pas eu la chance de te trouver ici, la classe ouvrière t'aurait écrasé comme une merde? Tu crois que les travailleurs et le parti communiste auraient demandé l'avis d'un mec comme toi sur le marxisme?

Il recule et lui donne une gifle qui l'envoie deux mètres plus loin sur le ciment. Je me demande quand va finir cette folie durant laquelle les secondes paraissent des heures. La tête toujours en avant, dans la mesure du possible, je suis les autres. Comment oublier l'épouvante inscrite sur leurs visages? Les hurlements de mort venus d'ici et qu'on a entendus jusqu'au sous-sol accroissent la peur, cette peur que tout mon corps ne cesse d'approuver. Pour la première fois j'éprouve la sensation de la mort. Aujourd'hui, plus que jamais, je sens que je suis chrétien. Avec ma langue, bouche fermée, je fais le signe de la croix...

Chapitre VI

Nous avons fini la soupe de midi. J'ai remarqué que, cette fois, le baquet n'a été tiré à l'intérieur que par le dégénéré. Le gardien ne se montre plus. Nous sommes sur le bord des *pricis*, presque collés les uns aux autres, ainsi que l'ordre en a été donné. Il faut regarder le ciment à un mètre devant soi, sans bouger ni parler.

Le dégénéré se repose. Il est allongé sur son lit de fer, devant moi. La main droite sous la tête il fixe un point du plafond.

Dans le lit voisin se trouve celui qui a donné le dernier coup dans le ventre de l'officier de marine. Quelques cogneurs du groupe de terreur restent appuyés contre la table. Ils parlent à voix basse, je ne comprends rien. Quatre autres nous surveillent. Deux à l'est et deux à l'ouest de la chambre. Ils se promènent à petits pas et ont sans cesse les yeux sur nous. Devant moi, à un mètre, passe Popesco. Je risque un rapide coup d'œil. Nos regards se rencontrent. Il ferme les yeux en signe de douleur de l'âme.

Je réfléchis sur ce qui se passe ici. Cinquante prisonniers se retrouvent dans cette chambre pour être terrorisés par quinze des leurs. A l'exception du dégénéré et peut-être encore de deux ou trois, les autres sont recrutés volens nolens parmi les prisonniers eux-mêmes. Il y a eu d'autres prisonniers qui sont passés par cette chambre. Tout se passe conformément à un plan fort bien établi par le Ministère de l'Intérieur. Je me demande quel en est le but.

La seule explication que je puisse donner pour le moment est celle-ci: comme dans les prisons il y a des discussions interminables sur la situation politique intérieure et internationale, les dirigeants veulent y mettre fin par cette méthode de terreur...

Je me rappelle la période entre le Nouvel An et le mois de mai de l'année dernière. Je me trouvais dans une chambre au rez-de-chaussée à la queue du "T" que forme la prison de Pitesti. On était vingt-cinq prisonniers, tous, comme je l'ai dit, des légionnaires du groupe de Cluj, sauf moi et quatre autres personnes. Parmi eux se trouvait Balanisco, le chef des Fraternités de la Croix de Moldavie. (Je jette un coup d'œil vers lui, il est sur le *prici* vis-à-vis de moi, pas loin de l'officier de marine).

Il y avait aussi Dragos Hoinic, l'agent de liaison de Horia Sima (28), qui a fait maintes fois le chemin Roumanie-Vienne, entre la tête du Mouvement Légionnaire et ses troupes. Je me souviens aussi de Pop Cornel de la Faculté de Médecine de Cluj et d'autres, tous de Transylvanie. Plus tard, Constantin Oprisan, le chef des Fraternités de la Croix de Roumanie, homme d'une vaste culture et poète, avait été amené dans notre pièce. Il ne comprenait pas pourquoi on l'avait conduit à Pitesti alors qu'il n'était plus étudiant.

Ça discutait beaucoup: on avait la force de le faire puisqu'on recevait régulièrement de la maison un colis de trois kilos d'aliments et on se lavait une semaine sur deux. On

savait tout ce qui se passait dans le monde, le monde occidental particulièrement, monde dans lequel les légionnaires n'avaient pas beaucoup de confiance. Ils étaient loin de partager mon enthousiasme quant à la croisade des Américains pour la liberté des pauvres gens et la démocratie. Nous recevions des informations de l'extérieur. Chaque après-midi, vers trois heures, le groupe de quarante prisonniers tenus au secret dans les cellules qui se trouvaient au-dessus de nous sortaient en file indienne pour une promenade d'une demi-heure. Ils étaient accompagnés par deux gardiens, un en tête et l'autre en queue. La promenade finie, ils montaient les marches qui se trouvaient sous la fenêtre de notre chambre. Quand le premier gardien entrait dans le bâtiment, le deuxième n'en avait pas encore dépassé le coin.

Le sixième de la file était un ancien officier d'aviation. Parvenu sur les marches, il échappait à l'œil des gardiens et il en profitait pour nous jeter à travers les barreaux le paquet de messages gros comme le poing, que j'attrapais au vol. Quelquefois, en deux secondes, on avait le temps d'échanger quelques paroles.

– Comment vous procurez-vous les informations?

Il voulait me répondre mais il n'avait pas le temps. Le jour suivant, à la même heure:

– Nous les recevons par des signes faits d'une maison qui se trouve en face.

L'explication était peut-être la bonne. Parmi les quarante il y avait l'Amiral Macelariu, qui pouvait utiliser des transmissions de marine. Les messages avaient une écriture ordonnée, avec des lettres parfaitement régulières. Ils étaient très courts:

"Bruxelles – Hier se sont réunis dans la capitale les ministres des affaires extérieures des pays qui doivent signer le Pacte du Traité de l'Atlantique Nord".

"New-York – Le président des Etats-Unis, Truman, a déclaré hier dans une conférence de presse que l'Amérique a soutenu et soutiendra toujours les pays opprimés".

Souvent, la nouvelle était suivie d'un commentaire: "Par la création de l'Organisation des Nations Unies nous verrons bientôt les avions Libérateurs américains passer dans le ciel des Pays de l'Est".

Derrière mes barreaux, le jour suivant, je fis à l'officier d'aviation des signes qui exprimaient une grande confiance dans les Libérateurs. Il me répondit d'un signe qui montrait la même confiance sans limites. Il avait eu le temps de me dire:

– Faites un petit paquet de nourriture pour Monsieur le Ministre Romniceanu, car nous n'en avons pas le droit. Il est le quatrième après moi. Ne le laissez pas tomber.

Nous avons fait un paquet: 150 grammes de lardon, un morceau de saucisse de 10 cm, un petit morceau de fromage. Le jour suivant, après la promenade, je m'étais installé à la fenêtre avec le paquet. L'officier est passé et m'a fait signe avec quatre doigts. Derrière lui, le quatrième était un vieux qui traînait péniblement les pieds. Je ne connaissais pas son âge mais j'avais l'impression qu'il était très vieux. J'avais sorti

le paquet à travers les barreaux pour attirer discrètement son attention et je le lui avais lancé. Il l'avait attrapé difficilement. Il eut juste le temps de me dire:

– Je vous remercie de tout mon cœur...

* * * * *

Je suis revenu à la réalité car le dégénéré quitte son lit et va au milieu de la chambre. Il jette un regard sur nous et dit:

– Vous allez vous asseoir sur les lits. Vous ne devez pas être à côté de ceux qui étaient dans la même organisation, ni à côté de ceux que vous avez connus à l'extérieur.

Mais d'abord vous allez vider vos poches. Il est interdit d'avoir des objets coupants, des clous ou des aiguilles. Vous aller regarder avec beaucoup d'attention vos chaussures. Si les semelles ont des petits clous, vous les extrayez tout de suite. Exécution!"

Au moins à cette occasion je peux bouger un peu, frotter ma peau où le besoin s'en fait sentir. J'ai pris la dernière douche au mois d'août, à Jilava et nous sommes aujourd'hui le 21 janvier (29), c'était donc il y a cinq mois. Nous sommes le 21 janvier! S'agit-il d'un hasard?

Je cherche dans mes poches, je sors ce que j'ai à sortir. Je repense à cette date du 21 janvier: c'est la journée de la "rébellion", quand a commencé la stigmatisation des légionnaires. Parmi ceux qui étions au sous-sol il n'y avait aucun légionnaire, mais ce peut-être le cas des autres vingt-cinq amenés après nous ou des quinze, que nous avons trouvés ici. Qui sont-ils, ces gens? Le seul dont je sais qu'il est légionnaire c'est Popesco, qui exécute une condamnation de vingt ans. Il est parfaitement inoffensif et vraiment marqué de ce qui se passe ici. Coup d'œil vers Balanisco. Si la journée du 21 janvier a été choisie pour le commencement de la terreur, ce n'est pas une coïncidence.

Qu'est que l'on va faire subir au chef des Fraternités de la Croix de Moldavie? Sera-t-il terrorisé comme les autres ou différemment? Faudra-t-il mourir ici?

Qui a hurlé la veille de Noël?

Était-ce Constantin Oprisan ou Dragos Hoinic?

Nous en finissons avec les recherches dans les poches et l'extraction des semences plantées dans les semelles. En ce qui me concerne, j'avais enfoncé dans mes chaussures deux très petites punaises. Je me dis que, comme ce ne sont pas vraiment des punaises, je pourrais les laisser là où elles sont. Mais le petit du loup est lui aussi un loup. Prenant un air naïf, je demande l'avis d'un de ceux qui nous gardent:

– Dois-je aussi enlever ces deux punaises...?

Le dégénéré m'entend. Il se précipite vers moi, il me prend par le col et me donne une gifle. Je m'envoie sur le ciment en laissant l'impression que j'y ai été jeté (la gifle n'a

pas été si forte), après quoi je me roule par terre. Dans de pareils cas il vaut mieux donner satisfaction. Une première constatation: il n'a pas la main lourde. Plus tard, ce sera autre chose, on le verra! Le matériel interdit est ramassé et mis sur la table. Le dégénéré commence notre répartition sur les lits. Moi je suis en tête.

– Eh, l'homme aux punaises, de quelle couleur es-tu?

Faire le naïf ne marche plus.

– Parti paysan, dis-je.

– Et toi, d'où es tu? demande-t-il à Dinu Georgesco.

– Même chose.

– Dégage!

L'opération a duré environ une heure. Dinu Georgesco est en face. A côté de moi, de part et d'autre il y a deux légionnaires. D'après les questions posées par le dégénéré j'ai appris que dans les vingt-cinq amenés après nous se trouvent au moins vingt légionnaires. Je ne sais plus comment ils s'appellent, quels âges ils ont, à combien d'années ils sont condamnés, ni de quelle université ils viennent. Je ne peux même pas les regarder, puisque la tête doit être maintenue toujours fixe, vers l'avant. Nous sommes en quinconce: un au bord du *prici* et l'autre appuyé contre le mur, assis en tailleur. Quant à moi, je suis au bord du lit et je me dis que j'aurais préféré être contre le mur, pour pouvoir m'appuyer.

La chambre est silencieuse. Le dégénéré explique quelque chose à voix basse à l'équipe de tortionnaires. Mon Dieu, que nous réservent-ils? Ici, on ne peut plus faire de pronostics... On a peur d'imaginer la seconde suivante!

Le conciliabule prend fin. Le dégénéré donne l'ordre à vingt personnes qui se trouvent sur les *pricis* d'en face de se mettre en rang, comme pour un exercice de gymnastique. On leur montre la figure qu'il faut exécuter: les mains droites en haut et faire des flexions de jambes.

Les vingt, parmi lesquels Dinu Georgesco, commencent l'exercice. Devant eux se trouvent six cogneurs et autant derrière. Après vingt-cinq mouvements certains commencent à chanceler. Le chef, qui se trouve sur la table, crie:

– Ne le laisse pas, Puscasu.

Le dénommé Puscasu (haute taille, grosse tête inexpressive, mouvements mal contrôlés) envoie des coups de pied dans la poitrine de la victime qui tombe. Le cogneur de derrière frappe à la tête avec une ceinture. La victime recommence l'exercice au prix d'efforts pénibles pour l'exécuter parfaitement. Sept autres chancellent et les coups recommencent, devant et derrière, avec une brutalité accrue.

Cri du dégénéré:

– Bravo Steiner!

Steiner est de taille moyenne, il a la tête ronde, des joues pleines, des taches de rousseur et de grandes oreilles. Il donne des coups de pieds et frappe aussi avec un bâton qu'il a sorti de dessous son lit. Le spectacle me coupe la respiration. Les yeux sont écarquillés par la peur, les visages déformés par la douleur. Tous, les vingt, sont par terre après avoir fait cinquante mouvements! Steiner et Gherman se montrent les plus féroces. Ils ont des brodequins à bouts métalliques. Ils frappent n'importe où. Ceux qui sont par terre se pelotonnent et protègent leurs têtes avec les mains. Patrascanu tient dans la main droite un bâton et dans la gauche une ceinture. Il frappe lui aussi sans pitié. Les autres frappent beaucoup moins fort. Leurs visages expriment la douleur. Un d'eux, même quand il cogne, ferme les yeux. Je suis face à la porte. Dehors, plusieurs personnes suivent le spectacle. Vient ensuite la deuxième série, le même spectacle de terreur. Il y en a encore deux qui font très bien leur travail de cogneurs: Rosca, petit mais rapide de mouvements, et Oprea, un grand aux mains longues. Je ne peux plus regarder. Mon cœur bat très fort. Les minutes passent trop vite. Bientôt ce sera mon tour...

* * * * *

Je penche la tête sur la poitrine. Voilà un quart d'heure que je me suis traîné à ma place. Je reste tranquille. La séance est finie. Après les premiers coups, je me suis pelotonné par terre, la tête entre les mains. Je demeure ainsi jusqu'à la fin.

* * * * *

La soupe est arrivée plus tard aujourd'hui, une demi-heure après la fin de "l'exercice de gymnastique". Le repas expédié, nous sommes allés aux toilettes, par groupes de dix, chaque groupe sous la surveillance de cinq cogneurs. Là-bas il faut tenir les bras en l'air et les portes restent entrouvertes. Le gardien de la section ne s'est pas montré. C'est comme si la prison n'avait pas de gardiens! Devant moi, le dégénéré, dans son lit, prend sa position préférée: sur le dos, la main droite sous la nuque, le regard vers le plafond. Dans le lit contigu, se trouve Steiner, assis à côté du chef. Patrascanu et Gherman ont deux lits en fer, le premier à l'étage, l'autre en bas. Deux lits semblables sont occupés par Puscasu et Oprea. Les autres cogneurs sont sur les pricis à côté de la porte, à gauche, donc séparés de nous. Il est environ neuf heures du soir. Cette interminable journée m'a à ce point fatigué que je ne suis plus capable d'apprécier ce qui se passe dans la prison. La position dans laquelle je dois rester, sans bouger, la tête toujours en avant, me donne une sensation de défaillance. Je tourne les yeux un peu vers la droite. Une sorte d'excitation me pousse à regarder ce que font les autres...

Mon Dieu, qu'ai-je fait? Mon regard croise celui du dégénéré. Il a les yeux fixés sur moi. Mon cœur bat violemment. Une idée me passe par la tête: rester impassible.

L'homme au regard fixe ne me laisse pas. Toujours sur le dos, il tend la main vers moi et dit:

– Dis donc, toi, où est-ce que tu regardes?

Je reste indifférent.

Il se lève, nerveux, et crie:

– Eh, toi! Qui est-ce que tu voulais regarder?

Je joue le naïf:

– Je n'ai regardé personne, peut-être que c'était un mouvement involontaire.

Le tortionnaire appelle trois cogneurs:

– Rosca, Oprea, Puscasu!

Les trois se pressent autour du chef. Il se retirent et parlent à voix basse. Mon cœur palpite très fort. Puscasu vient vers moi, me tire par le col à deux mètres du dégénéré. Il passe derrière moi. Le chef, qui est de nouveau sur son lit, fait un signe de la main. Puscasu tire très fortement mes mains en arrière. Elles sont tellement serrées que je ne peux pas les bouger. Dans la chambre règne un silence d'enterrement. J'attends, le regard dans le vide... Devant moi se sont postés Oprea et Rosca. Le dégénéré fait un signe de la tête. Oprea, avec ses longues mains me gifle: une fois à droite, une fois à gauche. Il se retire et fait place à Rosca qui me lance un coup de pied dans la poitrine: j'en suis encore à me demander comment il peut lever la jambe si haut. Je compte, chaque fois: deux gifles et un coup de pied qui alternent, mais à partir de quatorze je cesse de compter...

– Ça suffit, dit le dégénéré au bout d'un certain temps.

Puscasu libère mes mains. Épuisé, je reviens à ma place. Toutes mes articulations tremblent. Je ne sens plus la douleur des coups mais les joues et la poitrine me brûlent terriblement... Peu après on nous ordonne de nous coucher sur un côté, la tête en bas. Les cogneurs se couchent aussi, sauf deux qui nous surveillent. Dans la chambre, la lumière reste allumée en permanence.

Chapitre VII

Je me réveille. Je ne sais pas l'heure qu'il est, mais dehors il fait noir. Je reste toujours étendu. Comment pourrais-je oser me lever? Je bouge un peu et je ressens des douleurs dans tout le corps. Ma poitrine n'est qu'une blessure. Je ne peux plus bouger la mâchoire. Mes jambes sont ankylosées. Les soixante flexions ont aussi endolori tous mes muscles.

Jusqu'à présent, le dégénéré a réussi pleinement dans son action. Nous sommes à ce point diminués qu'il pourra, les jours suivants, faire de nous ce qu'il veut. D'après les pas que j'entends sur le ciment, nous sommes surveillés par deux gardiens. Dehors, il fait toujours noir. Vu la date, 22 janvier, je pense qu'il doit être six heures du matin. Je ne doute pas un instant, d'après ce qui s'est passé hier, que ceux qui ont planifié la terreur veulent détruire nos nerfs, nous épuiser, nous démoraliser. La chambre-hôpital No 4 est le purgatoire dans lequel nous avons été envoyés par le Ministère de l'Intérieur. Songer que dans une ou deux heures il va falloir passer de nouveau par les lourdes épreuves d'hier me fait défaillir. Je refuse de prévoir ce que le lendemain va nous apporter! Les yeux fixés sur la paille qui tient lieu de matelas, je sens mes espoirs décliner de plus en plus, jusqu'à disparaître. Je me représente l'avenir comme un sarcophage dans lequel sont définitivement enterrés mes rêves...

Je me plonge dans le passé et je revis l'entrée des Russes en Roumanie, quand, malgré le désastre, quelques espoirs me donnaient encore du courage.

Cela s'était passé comme une rupture de digue...Portés par un enthousiasme délirant, ils déferlaient vers l'Ouest, division après division. Les premiers journaux, passé le 23 août, parlaient d'armées libératrices. Personne ne le croyait. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un qui les considérât de la sorte. Malgré l'armistice, des régiments entiers de l'armée roumaine étaient faits prisonniers. Les "libérateurs" montraient leur vrai visage...

Les premiers chars soviétiques étaient entrés dans la capitale. En guise d'enthousiasme de masse et contrairement à ce qu'annonçaient les journaux, les "libérateurs" avaient été accueillis par deux mille personnes seulement, chiffre infime pour la population de Bucarest, qui dépasse le million d'habitants. C'est tout ce qu'ils avaient pu rassembler des banlieues de la capitale!

C'était un mois de septembre torride. L'été ne voulait pas céder. Les champs étaient déserts. Les paysans n'avaient même pas envie de cueillir le maïs ou d'enlever aux pommiers le lourd poids de leurs fruits.

Ensuite, ce fut la panique. On entendait dire que là où passaient les "libérateurs" c'était le désastre. Ils prenaient tout ce qu'ils trouvaient: des chevaux, des chariots, des fiacres, des voitures, quel qu'en soit l'état. Ils vidaient les boutiques en rien de temps, dépeçaient un veau seulement pour quelques tranches de viande, cassaient un tonneau

pour quelques litres de vin, saccageaient les maisons pour trouver d'éventuels objets de valeur...

Je les attendais, voulant voir de mes yeux si tout cela était vrai. Dans les principales rues de la ville des gens guettaient avec impatience!

Voilà qu'au coin d'une rue apparut à cheval le premier "libérateur". Le coursier, la bouche écumante, galopait sur l'asphalte, comme s'il venait directement des steppes de Russie.

Mon cœur battait fort, non par peur du Mongol assis maladroitement sur la selle, mais à l'idée que le splendide coursier roumain pouvait glisser et se rompre les jambes. Vinrent ensuite des chariots où s'entassaient des gens de diverses origines, Russes, Mongols, Tatars, puis des camions, des pièces d'artillerie de gros calibre, des voitures décapotables, des fiacres, des cabriolets. Tous à grande vitesse et dans le plus total désordre. La saleté des "libérateurs" (leurs barbes n'avaient pas été rasées depuis des semaines, peut-être des mois), la ressemblance entre les uniformes des officiers et des soldats, tout donnait l'impression d'invasions barbares se dirigeant vers l'Ouest. Incapable de me contenir, j'avais dit à un de mes voisins:

– Regardez ce qui nous arrive dans le pays. A quoi peut-on s'attendre de ces barbares?

– Taisez-vous, me dit le voisin, faussement inquiet.

– Pourquoi se taire? Vous avez peur qu'ils nous comprennent?

Et, toujours avec précaution:

– De toutes façons, il faudra bien s'en accommoder...

Je m'en allai, laissant derrière moi le premier spécimen de collabo rencontré après la "libération".

Désormais, les routes sont vides, personne n'ose plus sortir. Les magasins sont vidés à la vitesse de l'éclair et restent d'ailleurs les rideaux tirés. L'armée soviétique s'écoule sans cesse, jour et nuit, dans son débordement vers le cœur de l'Europe. Les Russes s'empressent d'apporter aux autres peuples d'Europe la même "libération" qu'en Roumanie.

Parfois, tard dans la nuit, j'entendais chanter des centaines, peut-être des milliers de Russes. J'avais l'impression que dans ce délire ils voulaient atteindre plus vite leur cible.

En ce qui me concernait, je devais faire un effort pour ne pas me sentir un étranger en terre roumaine.

Hésitant et plein d'angoisse, je sortis dans la rue, non pour les accueillir, mais pour sonder leurs pensées. Seul sur la route menant vers les Carpates, j'attendais. Je scrutais des yeux la route jusqu'à l'horizon. Au bout d'un certain temps apparut un véhicule tiré par des chevaux. C'était une sorte de carriole. Elle mit plusieurs minutes pour arriver à

ma hauteur. Le soldat qui se trouvait sur le siège retint lentement les rênes. Les chevaux s'arrêtèrent. Ils étaient aussi fatigués que le conducteur.

Je tressaillis en voyant trois militaires soviétiques à l'intérieur. Le soldat qui occupait le siège à côté du cocher vint vers moi, pistolet automatique au poing.

Je regrettais un instant d'être sorti sur la route.

Du fond du véhicule, un officier supérieur me sourit et leva la main en signe de salut. Je lui répondis avec politesse, mais discrètement. Vu ses épaulettes, je pensais qu'il était général.

Le militaire armé d'un pistolet était toujours devant moi.

Nous attendions tous les deux! Le Soviétique devait s'étonner de mon silence car il pensait vraisemblablement que j'allais lui souhaiter la bienvenue. Quelques secondes passèrent. Je m'entêtais dans mon silence, voulant lui montrer que je me sentais maître dans mon pays. Le général approchait les soixante ans. Il avait une figure agréable et des yeux intelligents. Il parla. Le soldat se retourna et l'écouta. Je ne comprenais pas leur langue. Le soldat revint me parler en bon roumain, comme s'il avait vécu toute sa vie en Roumanie.

– Camarade, le Général demande si c'est bien la route de Sibiu.

Étonné qu'un soldat soviétique me parlât en roumain, et quelque peu hésitant, je fournis les renseignements désirés.

Après traduction dans un russe aussi bon, me sembla-t-il, que son roumain, le soldat me dit en me regardant dans les yeux:

– Le Camarade Général veut que tu viennes avec nous pour nous montrer la route de Sibiu.

La respiration coupée, je regardai le général et je me rendis compte que lui n'avait pas demandé cela. Je répondis:

– Partir..., sans prévenir personne? Il n'est pas si difficile de trouver le chemin de Sibiu.

Nouveau colloque des Soviétiques entre eux; puis le soldat me dit:

–Bien, le camarade Général n'insiste pas pour que tu viennes avec nous.

Au moment où il s'en retournait vers la carriole, je n'ai pas m'empêcher de lui demander:

– Comment se fait-il que vous parlez si bien le roumain?

Sans hésitation il me répondit:

– Je suis Roumain.

Il se retourna brusquement et en un clin d'œil il fut sur le siège.

Je saluais le général. Les chevaux se remirent en route.

A la réflexion, je doutai que l'homme en uniforme de l'Armée Rouge fut Roumain. Je préférerais plutôt penser que les Russes étaient capables de former des gens pour qu'ils puissent parler parfaitement les langues des pays "libérés".

Quelques instants plus tard, à pas lents, s'approcha de moi un autre véhicule tiré par un cheval très fatigué lui aussi. Tout était roumain: le cheval, le harnachement la voiture. Décidément, les Russes étaient partis conquérir l'Europe en charrette, en fiacre ou à vélo! L'unique passager arrêta sa haridelle. Il fit mine de venir vers moi armé de son automatique, mais, s'étant ravisé, il rengaina.

Le jugeant pacifique, je l'accueillis d'un sourire et d'un signe de la main.

Le Russe, couvert de poussière, mal rasé, la tunique et les pantalons crasseux, me tendit nonchalamment la main, comme s'il avait envie de bavarder.

Il m'adressa quelques mots mais je lui indiquai par gestes que je ne comprenais rien. Il fit de même. Mon mouvement de mains signifiait: – Où allez-vous? Ivan (30) comprit:

– London, London.

Je crus à une confusion et m'empressais de corriger:

– Pas Berlin?

La réponse fut immédiate: Il hocha la tête et dit:

– London!

Je marquai mon étonnement.

Le Soviétique se tourna vers l'Ouest et agitant l'index comme s'il s'adressait à un enfant dissipé:

– Capitaliste, capitaliste!

Je suis frappé par l'objectif du Russe qui se trouve devant moi. Je me rends compte une fois de plus que le monde capitaliste contre lequel Ivan est fâché a fait l'alliance la plus illogique de toute l'histoire du monde, en aidant un ennemi mortel. S'il a combattu la formidable armée de l'Allemagne nazie, qu'est-ce qui l'a empêché de faire obstacle au torrent soviétique en Europe? Sans l'aide des Américains et sans les bombardements des "forteresses volantes" les Russes n'auraient pas pu sortir de leurs frontières. Un débarquement américain sur la côte de la Mer Noire aurait été très bien

vu par les pays riverains qui regardaient avec inquiétude l'avance de l'Armée soviétique.

En aidant les troupes soviétiques à entrer en Europe, les Américains qui se prennent pour des "libérateurs" ne méritent pas ce nom. Il faudrait que leur conception de la liberté présente plus de cohérence. Les coches, les fiacres, les chariots qui transportaient l'Armée soviétique vers l'Occident, pouvaient être arrêtés.

* * * * *

La deuxième journée dans la chambre-hôpital 4 commence sous le signe de l'humiliation. Nous sommes tirés du *prici* avec une brutalité destinée à prévenir tout geste de défense. Les invectives fusent tandis que pleuvent les coups de bâtons. Autour de moi, je ressens le désarroi des autres. En ce qui me concerne, ce début de journée est encore plus difficile. J'éprouve de grandes douleurs dans la poitrine, les mâchoires sont coincées et j'ai beaucoup de peine à remuer les jambes. Nous sommes aux places qui nous ont été assignées hier. Pas de toilette ce matin!

Au milieu de la chambre, le dégénéré, entouré de Gherman, Steiner et Puscasu, laisse planer son regard sur nous. Il a l'air content de lui. Mais ce qu'il a fait jusqu'ici ne lui suffit pas. Il va continuer. Énigmatique, il parle à voix basse avec son entourage. Mon voisin de droite me jette un très rapide coup d'œil. Une fraction de seconde m'a suffi pour voir la peur inscrite sur son visage. Mon cœur commence à battre très fort, d'où de violentes douleurs dans la poitrine. Toute l'équipe entoure le dégénéré. A peine ai-je le temps de m'en rendre compte, qu'ils sont tous les quinze sur nous. La volée de coups est générale. Ils frappent à droite et à gauche avec des bâtons et des ceintures. Je peux toutefois observer qu'ils évitent, si possible, de nous frapper à la tête.

Nous nous cachons, comme nous pouvons, la figure dans les mains et nous recroquevillons. Je prends des coups de bâtons sur le dos et sur les jambes. Les cogneurs courent d'un endroit à l'autre sans chercher à savoir si les coups sont équitablement répartis. A chacun sa chance!

De temps en temps, le dégénéré stimule ses hommes:

– Frappe-le, Gherman! Celui de droite, Puscasu! Steiner, frappe sur les jambes. Le bâton, pas la ceinture!

La volée de coups dure une heure, avec quelques petites pauses pour que les cogneurs récupèrent. Enfin, d'une voix calme, le chef de l'équipe exprime sa satisfaction:

– Ça suffit.

La première heure du matin a été si déprimante que je n'ose plus penser à ce qui peut suivre dans les douze ou treize heures qui viennent... Je me sens brisé par la fatigue, vidé de mon énergie. Les autres ont perdu eux aussi toute capacité de résistance. Je les sens accablés par la tristesse. Nous vivons ici dans le monde du mal, de la souffrance et de la mort...

Une fois absorbée la bouille de mais, nous sommes allés aux toilettes, comme hier, par groupes de dix. Nous revenons à nos places, toujours dans la même position.

Le dégénéré, au milieu de la chambre, a l'air nerveux. Il se frotte les mains, fait quelques pas, s'arrête et regarde fixement certains d'entre nous en serrant les lèvres.

Puis, il fait signe à l'un de nous de venir. Le malheureux, à cinq mètres sur ma droite, se lève et d'un pas qui trahit des douleurs intenses, il va se tenir devant le tortionnaire. C'est Gica Serbanesco, étudiant en médecine. Il est venu de Jilava avec moi. Grand, élancé, les traits plutôt féminins, il me semble vraiment pas fait pour résister aux rigueurs de la vie d'ici.

A peine ai-je le temps de réfléchir que d'une seule gifle, Serbanesco est projeté à quelques mètres sur le ciment. Steiner et Gherman lui donnent des coups de pieds. Il est traîné jusqu'au dégénéré qui, d'une autre gifle, l'expédie à terre, et on le ramène brutalement à sa place.

Le tourmenteur tourne à nouveau les yeux vers nous et jette son dévolu sur un autre, pour lui appliquer le même traitement...

Mon tour arrive au bout d'une heure et demie. Il faut garder les mains dans le dos. La gifle du dégénéré m'envoie à quelques mètres. Je me recroqueville pour protéger les parties de mon corps sensibles aux coups de pieds. Les douleurs de poitrine commencent à m'inquiéter.

Maintenant, se tient devant le dégénéré un prisonnier que je ne connais pas. Il est petit, figure ronde. Après avoir subi le même traitement, il veut aller sur son *prici*, mais le dégénéré lui crie:

- Eh, pourquoi tu portes une culotte turque?
- Je n'ai pas eu le temps de me changer ce matin, bégaye-t-il.
- Comment t'appelles-tu? demande le dégénéré en ricanant.
- Mohamed, monsieur.

Une cascade de rires me serre le cœur.

- Eh bien, Turc, comment t'es arrivé ici, demande le tourmenteur.
- J'ai voulu fuir en Turquie et j'ai été attrapé à la frontière, répond-il la peur dans les yeux.

Le dégénéré s'approche du Turc, il l'attrape par son fond de culotte et le lève à un mètre de haut. Puis, se retournant vers les autres, il leur apporte sa proie, qu'il jette sur le ciment:

- Chargez-vous-en, dit-il.

Mohamed reçoit d'abord des gifles, de Puscasu, puis de Gherman et Steiner. Il est jeté dans les bras d'un autre qui, d'un coup de pied dans le dos, l'envoie quelques mètres plus loin. Et ainsi de suite...

Le Turc retrouve finalement sa place sur le *prici*, où il reste, le regard fixe, comme dans l'attente d'une explication. Au bout de quelques instants, il commence à trembler de tous ses membres. On dirait un louveteau cerné par des chiens. Toute la journée se passe ainsi.

Comment décrire les sentiments qui m'accablent? La crainte fait battre mon cœur. Je pense que les cogneurs ont été terrorisés à un point tel qu'ils sont eux-mêmes devenus des brutes insignes. Leurs sentiments ont été détruits. Ils se conduisent comme des robots. Sur un signe, ils passent à l'attaque.

Ceux qui ont mis au point cette terreur font certainement partie, soit du Ministère de l'Intérieur, soit du Comité Central du Parti Communiste. Peut-être sont-ils à Moscou. Ils doivent être animés par une haine sans égale contre ceux qui ne partagent pas leurs idées. Ils ont inventé la méthode la plus démoniaque pour liquider l'adversaire politique: l'amener à l'état d'animal. Ceux qui sont terrorisés ici doivent être dépouillés de tout caractère humain. Je me trouve dans ce laboratoire de destruction de l'âme, où des hommes sont amenés à l'état de robots. L'idée m'épouvante qu'ils vont m'appliquer cette méthode à moi aussi. Méthode qui peut conduire à la mort. Les hurlements que nous avons entendus au sous-sol ont été émis par des hommes qui ont vu la mort...

C'est avec ces pensées que s'achève cette nouvelle journée dans la chambre-hôpital 4. Le soir, tard, quand nous sommes enfin libres de nous étendre sur le *prici*, j'essaye de ne pas m'endormir, pour pouvoir anticiper ainsi l'arrivée du jour suivant. Mais, brisé par la fatigue, je cède au sommeil.

Je suis réveillé le matin suivant par les cogneurs, qui me houspillent. Je reste ensuite à ma place pendant une autre journée...

* * * * *

Voilà cinq jours que nous nous trouvons dans la chambre-hôpital 4.

Il est plus de sept heures du soir. Nous avons reçu la soupe de gruau vers cinq heures et nous nous sommes figés à nos places. Je n'ose plus détacher mon regard du mètre carré de ciment.

Des douleurs, toujours dans la poitrine, mais les jambes sont un peu moins engourdis. Des démangeaisons aussi, mais je n'ose pas me gratter, même légèrement, avec les coudes. La volée de coups a eu lieu aujourd'hui entre trois et quatre heures. J'ai eu de la chance parce que c'est Popesco qui est tombé sur moi la première fois. Les yeux empreints de tristesse, il faisait seulement semblant de me frapper. Un autre, ensuite, a pris sa place et celui-là m'a frappé seulement avec la ceinture sur le dos, le bâton qu'il avait dans l'autre main ne lui a pas servi. Une fois la volée de coups terminée, le dégénéré a quitté la chambre. Il est resté absent plus d'une heure. Ainsi, avons-nous eu droit à un peu de tranquillité. Il était sorti, bien sûr, pour prendre des instructions sur la façon de continuer le programme de déshumanisation.

Les cogneurs de garde ont fait leur promenade sans porter les yeux sur nous. Les autres cogneurs ont discuté entre eux, préoccupés par d'autres problèmes que de nous torturer. C'est la première soirée où ils nous laissent tranquilles. A chacun ses pensées! Mais voilà que, retourné dans la chambre, le tourmenteur coupe le silence:

– J'ai à vous dire quelques mots.

Cinquante têtes soumises, désespérées, se tournent vers lui. Sur certaines je vois s'inscrire l'espoir. Il nous regarde attentivement et continue:

– Vous êtes là depuis cinq jours. Vous vous êtes demandé sûrement pourquoi vous êtes battus, pourquoi il vous est interdit de bouger sur le *prici*, pourquoi vous devez dormir seulement sur un côté et pourquoi vous êtes tenus de garder le silence.

Pour comprendre ce qui vous arrive, il est bon en premier lieu que vous sachiez qui je suis et quel est mon but dans la vie. Je m'appelle Eugène Turcanu. J'ai étudié le Droit à Iassy. Je suis condamné à sept ans de prison pour non-dénonciation. J'ai été puni parce que je savais que certaines de mes connaissances avaient des activités légionnaires, parmi elles des amis à moi, et je ne les ai pas dénoncées à la Securitate. Dans le passé j'ai été moi aussi légionnaire.

En 1944 je me suis inscrit à l'Union des Jeunes Communistes et j'ai eu une activité fructueuse. On m'a envoyé comme chef d'une brigade communiste à Sofia, en 1945. J'ai été profondément impressionné par la croyance dans le communisme et la détermination de cette jeunesse à édifier une vie heureuse pour tous les hommes.

En Bulgarie, je croyais en avoir fini avec mon passé d'ennemi du peuple et de la classe ouvrière, avec mon passé fasciste.

Mais je me trompais! Il y avait toujours en moi des sentiments qui m'empêchaient de dénoncer ceux qui ont conspiré contre la classe ouvrière, dont je faisais partie. Je ne les ai pas dénoncés parce qu'ils étaient mes amis...

J'ai été en prison et je ne le regrette pas du tout. Ici, je me suis rendu compte que j'étais rongé de l'intérieur par la pourriture d'un passé mauvais et d'une éducation criminelle. C'était ce pourrissement qui m'empêchait de dénoncer mes amis. Et j'ai décidé de m'en sortir. Il n'est pas facile de se débarrasser de tant de mal, mais j'y suis parvenu.

L'administration de la prison m'a aidé en me faisant faire certains travaux dans ce domaine. Je lui en serai reconnaissant toute ma vie. Cela se passait à la prison de Suceava en 1948.

Une fois que j'ai réussi à me nettoyer intérieurement de toute la saleté d'une éducation bourgeoise et capitaliste reçue à l'école, à l'université, à l'église, je me suis proposé comme but suprême dans la vie d'amener les autres sur le bon chemin.

Je me suis adressé à la direction de la prison en montrant sincèrement ce que je voulais. J'ai été compris, aidé et conseillé. J'ai compris qu'ils n'avaient rien contre le fait d'amener les prisonniers à une vie saine, contre l'éradication du pourrissement qui

leur pervertissait la conscience. Je me suis mis au travail. A mes côtés est venu un ami. Il s'appelle Alexandre Bogdanovici. Mais après quelques mois, je me suis rendu compte que mon ami était un criminel. Il s'est attaché à cette action de nettoyage du corps avec des pensées cachées. Pour lui, la rééducation dont il me parlait, était seulement un moyen d'échapper à la prison. Je l'ai démasqué! Il est là, sur le *prici*. Regardez-le! Il tend sa main vers le *prici* qui se trouve en face de moi et son regard insistant, plein de haine, me fait frémir.

Bogdanovici est un homme de haute taille, pour autant que je puisse voir, bien qu'il soit assis en tailleur sur son *prici*. La tête appuyée sur la poitrine, le regard fixé sur le morceau de *prici* d'en face, il est animé en permanence d'un léger tremblement du corps qui a quelque chose d'effrayant. Il me donne l'impression d'un homme tombé dans une résignation totale et qui attend irrévocablement sa condamnation.

Eugène Turcanu fait quelques pas vers le *prici* où tremble Bogdanovici. Après d'interminables secondes, il dit d'une voie menaçante:

– Tu vas mourir de mes propres mains, salopard!

Je fais un effort pour arrêter le tremblement violent de mon corps.

Dans la chambre règne un silence sépulcral. Au milieu du plafond, la lampe électrique diffuse une lumière pâle sur cinquante figures déformées par le spectre de la mort. Seuls les pas rares et appuyés du gardien sur le ciment, derrière la porte, rappellent que la vie continue de l'autre côté, selon d'autres rythmes que la nôtre. C'est la garde sans pitié de ce purgatoire où le dégénéré n'est que l'exécutant d'un plan démoniaque.

Turcanu continue:

– Ici, vous allez arracher vos masques extérieurs. Cela signifie que vous devez tout dire sur vous et les autres, toutes vos actions ou celles des autres, qui ont été haineuses vis-à-vis de la classe ouvrière. Absolument tout! Vous allez fournir des déclarations écrites qui commenceront par les mots suivants: moi, le soussigné salopard,... je déclare...

L'arrachage du masque extérieur sera suivi, plus tard, par l'arrachage du masque intérieur. Ce qui signifie que vous ferez une autobiographie orale, verbale, devant les autres, dans la chambre ou dans la cellule où vous vous trouverez. Vous allez fouiller votre passé depuis le plus jeune âge. Il va falloir renier tout ce qui a été criminel en vous. C'est seulement quand vous serez propres que la classe ouvrière vous laissera vous approprier la doctrine marxiste. C'est un travail difficile, qui pourra prendre des années...

Je reste abasourdi. Je ne sais plus quoi penser. Je me demande où Turcanu a arraché ses masques et devant qui il a renié tout ce qui a été criminel en lui. De ce que j'ai pu comprendre, l'arrachage de ses masques, le nettoyage de sa pourriture a duré pour lui seulement quelques semaines, trois mois tout au plus. Pour nous, il faut que cela dure des années...après quoi, tu sors fou d'ici.

Comment pourrais-je qualifier ceux qui ont inventé ce plan démoniaque et l'ont laissé entre les mains de la classe ouvrière?

Eux-mêmes ne sont autre chose que des démons...

Turcanu fait quelques pas bien appuyés. Sur sa figure on ne lit pas le moindre doute quant au succès de l'entreprise de dépersonnalisation. On dirait même que c'est à lui que l'on confiera l'organisation de la rééducation des hommes sur tout le territoire du pays, à la fin de l'expérience de Pitesti. Il a l'air de dire "je suis le créateur de l'homme marxiste".

Brusquement, Turcanu tend la main vers un détenu, cinq mètres à ma droite, et il lui dit d'un ton supérieur:

– Eh, toi, avec la tunique militaire, quelle sorte d'officier as-tu été?

– Je suis étudiant en médecine, en quatrième année, à l'Institut Médico-Militaire, répond brièvement l'autre.

Les mots ont été prononcés par un homme qui est sûr de lui.

Turcanu fronce légèrement les sourcils et dit avec le même air de supériorité:

– Et quels crimes as-tu commis contre la classe ouvrière pour que tu te trouves ici?

Toujours plein d'assurance, l'étudiant en médecine militaire lui répond:

– Tout ce que j'ai fait a été éclairci au procès.

La réponse me fait frissonner, car la figure de Turcanu se congestionne, son regard jette des flammes et son corps frémit.

Violemment ému, je le regarde avec la pensée que c'est la première fois de ma vie que je vois une figure si épouvantable.

Il se précipite vers l'étudiant. Comme sur commande, Puscasu, Steiner, Gherman et Patrascanu sont derrière lui. Turcanu tire sa victime jusqu'au milieu de la chambre. L'étudiant est allongé par terre. Le dégénéré l'empoigne par le cou et lui cogne la tête cinq ou six fois sur le ciment. Il se laisse aller de tout son poids sur le cou de la victime. Il l'étrangle. L'étudiant râle et se débat contre la longue étreinte de Turcanu.

Au bout d'un certain temps, il le relâche et le tire vers le haut. Steiner et Gherman maintiennent ses bras pendant que Turcanu lui donne sans pitié des gifles qui le chavirent. Après quoi le dégénéré hurle:

– Déshabillez-le à peau nue.

Il lui enlève sa tunique, la chemise, le pantalon, les chaussures et les chaussettes.

Six cogneurs s'alignent à une distance d'un mètre l'un de l'autre. Devant eux, à deux mètres, il y en a six autres.

Tous ont en mains des ceintures et des bâtons.

Ils serrent la bouche de la victime avec une serviette bien nouée sur la nuque. Turcanu le pousse sur le couloir formé par les douze cogneurs. Un couloir du désespoir, de la terreur. Je le vois dans les yeux de l'étudiant au-dessus de la serviette bleue sale.

Les coups commencent des deux côtés. Je ferme les yeux, faisant instinctivement le signe de la croix dans ma bouche. Tout tourne avec moi. J'ai l'impression que la vie s'arrête ici. Les battements de mon cœur me suffoquent.

L'arrachage des masques commence dans ce couloir, sur ce chemin du Golgota!

La victime subit avec une patience impressionnante les coups de bâtons et de boucles de ceintures. Il subit silencieusement dans sa serviette. La peau est bientôt déchirée sur le dos et sur les jambes. Le sang ruisselle. Le ciment en est rouge...

Sur un signe de Turcanu les coups s'arrêtent.

A part le râle étouffé de l'étudiant, les spasmes de ses muscles, la chambre-hôpital No 4 est totalement silencieuse, personne ne bouge plus... Une scène de désespoir; une scène digne de l'Enfer, de l'Apocalypse...

Le malheureux est laissé là quelques minutes, puis ils lui remettent sa chemise et le traînent à sa place.

Tout de suite après nous recevons l'ordre de nous coucher. Je suis terriblement fatigué mais je ne peux pas dormir et je ne le veux pas pour prolonger ainsi l'arrivée du jour suivant.... La collaboration entre Turcanu et les initiateurs de cette action de déshumanisation m'effraie. C'est une entreprise d'humiliation de l'être humain et en même temps une vengeance sur des adversaires. Il n'y a aucun doute que les cogneurs ont été eux aussi terrorisés jusqu'à un point qui dépasse le pouvoir de résistance de l'homme à la douleur. La volée de coups qui a eu lieu ici est la preuve incontestable de ce fait. Ensuite, ils ont été amenés, à leur tour, à terroriser les autres prisonniers.

Ils auraient pu le faire eux-mêmes, en bons communistes, mais la souffrance aurait été seulement physique. Or, ils ont eu besoin d'une souffrance morale qui mène à la destruction de l'âme, à la création de l'homme sans âme. C'est la plus diabolique tentative de déformation de l'être humain, créature de Dieu!

Dans la Rome impériale, les Chrétiens ont été déchiquetés par des fauves. Par des fauves, pas par des hommes! Les gladiateurs se sont tués entre eux, mais ils ont eu au moins la possibilité de lutter. Nous, les cinquante-cinq de cette chambre, nous n'avons aucun droit à la défense, nous ne pouvons pas empêcher les cogneurs, des détenus comme nous, de réaliser le plan diabolique dans lequel, volontairement ou non, ils se sont engagés. Nous ne pouvons pas les sortir de cet égarement qui nous accable. Nous ne pouvons pas le faire parce que les balles des gardiens dans le couloir nous en empêcheraient. Et autant les mercenaires derrière la porte sont prêts à nous tuer,

autant nous, guidés par l'instinct de conservation, voulons vivre. Puscasu, Gherman, Steiner, Patrascanu, peut-être même Turcanu, sont des êtres déshumanisés, des robots créés par une force qui se trouve quelque part au Comité Central du Parti Communiste ou à Moscou. A partir de ce moment j'entrevois une longue lutte qui va durer peut-être des années après Turcanu. Je ne dois pas perdre mon âme... Il est tard lorsque je finis par m'endormir.

Je me réveille brusquement, étourdi. Il doit être minuit. Devant moi se déroule un spectacle joué comme par des fous. Turcanu tape les corps courbés de quelques-uns, cinq-six mètres à ma droite. Les autres cogneurs se frappent les uns les autres comme s'ils se livraient à un jeu inepte.

J'entends Turcanu crier:

– Pourquoi, criminels, n'avez-vous pas donné l'alarme quand il s'est coupé les veines?

Les mots me font mal quand je les entends. Mon cœur palpite.

J'arrive à me retrouver. L'un d'entre nous a choisi la mort, plutôt que d'arracher ses masques. Turcanu, les mains croisées sur la poitrine, le regard fixé sur le cadavre, articule avec des mouvements spasmodiques de la bouche:

– Comment s'appelle-t-il?

Un des plantons, les lèvres tremblantes, balbutie:

– Serban Gheorghe.

Sans autre question, calmement, Turcanu tire le cadavre du *prici* plein de sang et, aidé par quelques cogneurs, le traîne vers la porte. Il frappe à la vitre. Plusieurs minutes passent avant que la porte s'ouvre et deux gardiens font leur apparition. Serban Gheorghe disparaît pour toujours.

C'est ainsi qu'on peut, très vite, mettre fin aux arrachages de masques. Mais quelle tristesse pour la mère du détenu!

Mes yeux se voilent. Un cauchemar me montre un chemin noir, long, difficile, au bout duquel se trouve la mort.

Je me sens accablé par les démons!

Des figures que la terreur a épuisées m'entourent. Des regards perdus naissent du même désespoir que celui qui m'accable.

Aucun d'entre nous n'est comme il était cinq jours auparavant. Tous, nous nous rendons compte maintenant que les hurlements entendus au sous-sol provenaient d'hommes qui ont vu la mort de près.

On nous ordonne de nous coucher, mais avec les mains sorties de la couverture qui ne doit pas dépasser la moitié de la poitrine. La garde pendant la nuit est renforcée. Il y a trois plantons au lieu de deux.

C'est le silence. Je reste raide, sans sommeil, sous les yeux vigilants de trois robots...

Chapitre IX

Les gnonns des robots me réveillent. J'ai la tête qui tourne à cause de l'insomnie, les douleurs dans la poitrine persistent et mes jambes sont ankylosées.

Nous sommes allés aux toilettes par groupes de dix, toujours les mains en l'air et gardés par cinq robots. Dorénavant, les W-C ne devront pas être utilisés plus de dix secondes. Je ne sais pas quoi faire, utiliser le lavabo pour m'asperger les yeux, me rincer la bouche ou essayer rapidement de me laver les mains avec ce cube couleur café qui ne fait pas de mousse.

Une fois à ma place je prends tout de suite la position imposée. Je constate avec étonnement que Fuchs et Miulesco sont passés dans l'équipe de Turcanu. Je ne vois pas quand ni comment le transfert a été fait. Peut-être pendant les dix minutes que nous avons passées aux toilettes... ou peut-être pendant la nuit, après le suicide de Serban.

Mais je suis tellement préoccupé par mon propre sort et par les surprises que le jour qui vient de commencer peut nous apporter que cette métamorphose passe au second plan. Et pourtant, je ne peux croire que Miulesco, qui a été avec nous à Jilava pendant six mois, qui a lancé ses foudres contre les communistes, ou Fuchs, tel que nous le connaissons depuis cinq semaines, soient passés de l'autre côté...

Turcanu a l'air plus sévère que jamais. Il porte sur nous des regards énigmatiques.

Devant moi Fuchs passe à pas lents, du côté de la fenêtre. Il est planton. Il reste là quelques instants en scrutant l'horizon. Peut-être pense-t-il à son nouveau poste.

Il se retourne. J'ai le courage de lever les yeux vers lui. Nos regards se croisent. Il ferme les yeux comme pour dire de ne pas lui en demander davantage.

De même pour Miulesco, de l'autre côté de la chambre. On dirait qu'il n'ose pas se détacher du lit en fer contre lequel il s'appuie, immobile et les yeux perdus dans le vide. Je me rends compte qu'il est un autre homme que celui d'il y a six jours. Il me semble venu d'un autre monde pour tenir un rôle qu'il n'avait jamais imaginé...

Nous restons toute la matinée, raides sur nos *prici*, pensifs. Après le repas, nous recevons la volée de coups générale à laquelle Fuchs et Miulesco ne participent pas. Ce doit être une règle d'apprentissage dans le monde des robots.

Le soir, Turcanu, que nous n'avons pas entendu de la journée, nous dit d'une voix grave:

– Demain, vous allez commencer à vous démasquer extérieurement. Vous allez être emmenés par groupes de huit pour faire vos déclarations écrites dans une autre pièce.

N'oubliez pas la formule que la classe ouvrière vous demande: "moi, le soussigné salopard... je déclare..."

Pendant la nuit des cauchemars me réveillent. L'homme qui s'est donné la mort apparaît devant mes yeux endormis. Dans le noir je vois des robots, des figures déformées, des mains sinistres de criminels.

Parfois, dans la nuit, j'entends la voix de Turcanu.

Mais cette fois-ci je ne rêve pas. Il est par terre, au pied du lit. Je me rends compte qu'il tient entre ses mains quelqu'un qui se débat. J'entends clairement sa voix basse:

– Il faut que tu dises tout, absolument tout, dans l'arrachage du masque! La classe ouvrière te demande de ne rien cacher, sinon tu vas être écrasé comme une punaise.

Au bout d'un certain temps la victime se traîne vers sa place à quelques mètres sur ma droite. C'est très clair. L'arrachage du masque a lieu aussi pendant la nuit.

On est réveillé, traîné sur le ciment et là, le cou serré entre les mains de Turcanu, il faut prendre l'engagement de ne rien cacher à la classe ouvrière...

Le matin, huit d'entre nous sortent pour faire leurs déclarations. Ça leur a quasiment pris toute la journée. Turcanu a été tout le jour absent, lui aussi.

Nous n'avons plus été battus, mais la position imposée devait être respectée rigoureusement. Je pense que les déclarations vont durer une semaine, si le rythme actuel continue, et que les risques sont énormes pour ceux qui cachent des choses connues et déclarées par d'autres. Le fait que nous sommes gardés, même pendant la nuit, montre bien qu'on veut nous empêcher de tomber d'accord sur des faits connus par plusieurs. De plus, nous ne pouvons pas savoir ce qu'ont dit ceux qui nous ont précédés, ni ce que vont dire ceux qui viendront après nous.

Pour ma part, je ne me fais pas trop de soucis. Je n'ai personne ici qui partage mes secrets vis-à-vis de la classe ouvrière. Je suis terrifié en pensant aux conséquences d'une découverte de faits cachés par certains d'entre nous... Je refuse d'aller plus loin dans cette réflexion.

Une journée et une nuit s'écoulent. Les robots ont toujours les yeux sur nous pour parfaire ainsi la garde, une garde fort utile pour la Securitate et si ingrate pour eux. Il n'est pas difficile de se rendre compte qu'ils sont des êtres dans une large mesure déshumanisés. Je dis "dans une large mesure" parce que la souffrance est encore inscrite sur leurs visages. Cela dévoile le supplice de leurs âmes, la conscience qui les torture...

* * * * *

Tard dans la nuit, je suis réveillé par Steiner et Gherman qui me tirent sur le ciment. L'accoutumance à la terreur est telle, maintenant, que je ne crains plus rien.

Je suis sur le dos, les mains coincées sous les corps des deux robots. Turcanu, agenouillé, est sur moi. Il presse les mains sur mon cou, je vois sa figure crispée dans un effort désespéré pour me convaincre. Il me dit, à voix basse:

– Demain, tu vas arracher ton masque extérieur, salopard. Ne cache rien si tu ne veux pas mourir de mes propres mains.

Puis, il vrille longtemps son regard dans le mien.

* * * * *

Une table et quelques chaises occupent le milieu d'une chambre carrée de quatre mètres sur quatre. Dans le coin, à côté de la fenêtre, une petite table: c'est le bureau de Turcanu. Il a devant lui une pile de déclarations. Ainsi, je peux me rendre compte que beaucoup de prisonniers sont passés avant nous par la chambre-hôpital No 4!

Turcanu lit avec attention les déclarations, mais il fixe de temps en temps son regard sur nous. J'écris tout ce qu'il y a dans mon dossier. Je le fais lentement parce que je suis souvent pris par d'autres pensées. Il y a seulement trois ans et demi, la classe ouvrière, au nom de laquelle nous sommes torturés ici, ne se montrait pas du tout enthousiasmée par le marxisme et elle l'a rejeté avec une écrasante majorité. Ainsi, je me rappelle l'été et l'automne 1946...

Chapitre X

C'était une journée chaude de début juillet. Je me tenais sur le quai à la Gare du Nord de Bucarest. Le train où je devais prendre place avait été pris d'assaut, sûrement depuis qu'il se trouvait au triage. Les voitures affichaient complet, au point que leurs toits eux-mêmes disparaissaient sous l'affluence. On refusait les voyageurs. Sur les marchepieds se livrait une lutte permanente pour la possession d'un point d'appui. Telles étaient les conditions d'un voyage en train l'été 1946.

J'ai eu la chance de rencontrer une connaissance qui m'a informé que je pourrais faire le voyage en draisine une heure plus tard.

J'avais réussi à monter dans ce camion sur rails avec huit voyageurs qui étaient dans la même situation que moi. D'après ce que je compris de la discussion du conducteur avec un cheminot, nous attendions l'arrivée d'un communiste des chemins de fer. C'était peut-être pour lui qu'ils avaient préparé la draisine. J'avais l'impression qu'aux Chemins de Fer Roumains on le redoutait. Je m'en suis rendu compte à la façon de parler du conducteur et de son collègue. C'était comme s'ils l'avaient devant les yeux.

Finalement, il arriva. Il avait une figure ovale avec des sourcils touffus et de petits yeux vifs. Son crâne s'ornait d'une casquette, comme en montrent les photos des communistes de l'Union Soviétique. D'un pied, il sauta sur l'échelle de la draisine puis se jeta sur la plate-forme.

Il avait froncé les sourcils, peut-être à cause des gens qui se trouvaient là. Le conducteur lui expliqua que nous étions des voyageurs munis de billets, qu'il avait l'autorisation de nous prendre, et nous avons démarré. Dix minutes après, la draisine s'arrêtait à la première station. Sur le quai vide il n'y avait que le chef de gare. Il nous attendait, ou plutôt il attendait la draisine avec le communiste.

Dès qu'on se fut arrêté, le communiste apostropha sans autre préambule le chef de gare:

– Camarade Popesco, j'ai lu le rapport de notre activiste syndical et je dois te dire que je suis totalement mécontent du travail d'éclaircissement que vous menez avec votre personnel. Ici on ne voit aucune activité conforme à la ligne des instructions tracées par le camarade Gheorghe Apostol (31). Si nous-mêmes, les cheminots, ne pouvons pas avoir des syndicats forts pour mener la lutte contre l'exploitation capitaliste, à quoi peut-on s'attendre de la part d'autres secteurs professionnels où la réaction s'infiltré plus facilement? Nous n'avons pas le temps maintenant d'en discuter davantage mais je te le rappelle encore une fois: lutte, vigilance. N'écoute pas les chuchotements de la réaction!

Le chef de gare répondit comme un automate, en bredouillant:

– Oui..., certainement... nous allons faire ce qui est écrit dans les instructions.

Nous sommes repartis pour nous arrêter aussitôt dans une autre station où se trouvait un autre chef de gare. Il fut tancé avec les mêmes mots et donna la même réponse timorée.

Il en fut ainsi jusqu'à la fin du voyage.

Nous étions au mois de juillet et les élections allaient se dérouler en automne.

Parce que c'est à l'automne que l'on compte les poussins, écrivait *Scânteia* (32).

Pour moi, comme en témoignaient les reproches faits par un syndicaliste communiste aux cheminots sur plus de cent kilomètres de stations, il n'y avait pas de doutes que le gouvernement communiste installé par Vychinski n'aurait pas beaucoup de poussins à compter. Pendant ce temps, je me posais la question. Ou bien le camarade avec la draisine était tellement bête qu'il dévoilait par ses reproches le manque de communistes aux Chemins de Fer Roumains. Ou bien il lui importait peu de le faire dans la mesure où il était assuré, par la présence des armées soviétiques sur le territoire roumain, de la continuité du gouvernement communiste quel que soit le résultat des élections qu'ils sont assurés de perdre avec un pourcentage d'environ dix pour cent.

C'était le type même du communiste syndiqué, menaçant et sûr de l'avenir radieux de son parti.

Il y avait encore bien d'autres modèles, par exemple le communiste de village, qui pourrait être artisan, couturier, cordonnier ou menuisier. Sa première caractéristique: il ne travaillait plus. Dès le matin, il était à la mairie et ne faisait que passer d'une chaise à l'autre. Vers midi, il allait boire avec tout le monde au bistrot. Plein de bienveillance, il mourait d'amour pour les paysans.

Il y avait aussi le communiste des usines, qui ne travaillait plus du tout. Il portait une chemise rouge ou au moins une cravate écarlate. Il parlait beaucoup et assurait aux travailleurs que le jour où les fabriques appartiendraient à la classe ouvrière était proche.

Un spécimen à part était le communiste des banlieues (spécialement la banlieue de Bucarest). Jusqu'à l'installation de cette démocratie *sui generis* dans notre pays, il n'avait pas beaucoup travaillé. Maintenant, il ne faisait plus rien du tout. Il tournait autour des sièges du Parti Communiste et de l'Union de la Jeunesse Communiste. Il se plaignait et disait combien on avait été sans pitié avec lui. Mais aujourd'hui que la classe des travailleurs prenait son destin en mains, elle allait lui rendre justice. Il voulait entrer dans la police (il avait eu pas mal affaire à la police capitaliste). Donc, quand il serait commissaire, on aurait enfin une police qui servirait le peuple. Pour le moment, il fréquentait le lycée. Il était inscrit pour les trois premières classes à la fois.

On trouvait encore le communiste qui avait été marchand de frivolités un an auparavant. L'affaire ne marchait plus. Il se voyait déjà avec des pouvoirs dans le commerce d'Etat (le commerce devait exister, même si le commerce privé était fini).

Il y avait enfin le communiste du gouvernement ou du Comité Central. Il n'avait jamais rêvé de conduire un jour la Roumanie, mais, à présent, affirmait haut et fort avoir "lutté pour la justice, pour la démocratie, pour la liberté et souffert dans les prisons pour l'idéal communiste" (il ne disait pas un mot de l'espionnage pour l'Union Soviétique). Ce type de communiste avait une mauvaise habitude: il se séparait de la femme qu'il avait eue pendant "l'illégalité" (33), car elle ne correspondait plus aux normes. Tel était, par exemple, le cas de Constantin Doncea. La place de sa fidèle camarade ouvrière fut prise par une autre camarade, pharmacienne, parente de grands propriétaires fonciers, femme du monde, qui adorait les voitures américaines...

Si le communiste du gouvernement avait un garçon, il devenait obligatoirement ingénieur. S'il avait une fille, elle devait faire du théâtre. Il était sûr qu'elle avait du talent, donc il n'était pas nécessaire de passer par l'École d'Art Dramatique.

Il s'installait dans une villa de plain-pied, pourvue d'un parc et d'un jardinier. Il vivait entre la maison et son ministère. Quand il téléphonait à un directeur, pour lui demander des détails sur des problèmes qu'il ne connaissait en rien, il laissait échapper un "longue vie, Monsieur le directeur".

En été 46, les communistes étaient très peu nombreux. Les anti-communistes se manifestaient si clairement que la plus grande partie des communistes avaient peur de se montrer. Raison pour laquelle furent créés des partis et des formations politiques qu'ils lancèrent sur "le marché", telle une entreprise commerciale qui tente sa dernière chance avant la faillite, en changeant le nom et l'emballage des produits que les consommateurs n'aiment pas. Peine perdue! La classe des travailleurs s'entêtait, elle ne voulait pas entendre parler des communistes!

Devant une telle situation, le parti communiste adopta la tactique de la collaboration. Dès l'année 1945 s'était créé le Bloc des Partis Démocrates, nom du Front Populaire dans sa variante roumaine. Après 1944, bien des gens se découvrirent des vocations "progressistes" ou un passé éminemment "démocrate". Le personnage principal de ce cirque des "démocrates" était Petru Groza. Lors de l'arrivée des Russes dans le pays il était propriétaire foncier, actionnaire dans des entreprises industrielles et président du Front des Laboureurs, parti qui avait une fugitive et obscure activité dans la vie politique roumaine.

Il s'est trouvé des scribes pour écrire que la vie dure du paysan roumain allait être remplacée par l'abondance et le bonheur. La charrue tirée par des bœufs fatigués allait être évincée par des tracteurs, l'essor allait remplacer le désespoir.

Mais rien n'y faisait. Les paysans ne se laissaient pas ensorceler par la propagande du Bloc des Partis Démocratiques. Le Front des Laboureurs, qui en relevait, était le plus vide des partis roumains. Il était tellement vide qu'on disait qu'il ne comprenait que le propriétaire foncier Groza comme président et Zaroni, son cocher de confiance, qui serait bientôt bombardé Ministre de l'Agriculture.

Ion Alexandresco se sépara du Parti National Paysan pour former Le Parti Paysan Démocrate. C'était la rupture définitive avec le Président du parti, Iuliu Maniu, démocrate de toujours.

Les collabos obtinrent quelques avantages. Ici et là leurs hommes devenaient maires. De petits ambitieux arrivaient de tous côtés. C'est ainsi qu'ils réussirent à occuper pendant quelques mois des fonctions pour lesquelles ils s'étaient battus toute leur vie. Il y eut d'autres dissidents du Parti National Paysan, surtout des avocats qui, sous les menaces du Ministre de la Justice, Lucrèce Patrascanu, choisirent de contribuer à l'épuration du barreau.

La collaboration de Gheorghe Tataresco était étonnante. Il avait été, voici vingt ans (en tant que membre du Parti National Libéral), sous-secrétaire d'Etat au Ministère de l'Intérieur. Personnage doué et orateur parfait, il constituait un espoir dans le parti des Bratiano. C'est lui qui avait donné l'ordre de disperser l'invasion des soviétiques à Tatar-Bunari.

Dans ce village du sud de la Bessarabie deux cent quatre-vingts marins soviétiques avaient débarqué. Les habitants, stupéfaits, constatèrent soudainement que la mairie arborait, non plus le drapeau roumain, mais celui de l'U.R.S.S. Le gendarme, le prêtre et le maire furent tués. Les marins soviétiques déclarèrent que le territoire roumain entre Prut et Nistre prendrait le nom de République Soviétique de Bessarabie...

Le sous-secrétaire d'Etat prit immédiatement la décision d'ordonner à la Gendarmerie d'attaquer. Un régiment de *calarasi* (34) les rejoignit. La population d'origine allemande d'un village voisin les aida également. En quelques heures, il ne restait plus que soixante-dix soviétiques sur deux cent quatre-vingts.

Le 6 mars 1945, Gheorghe Tataresco était nommé Ministre de l'Extérieur dans le gouvernement imposé par Vychinski. Le président en était le propriétaire foncier ultra-démocrate et progressiste Petru Groza!

Le parti communiste était faible, ses adhérents serrés de près, tout à l'image du Front des Laboureurs, formé, comme nous l'avons déjà dit, par le président, son cocher et quelques membres à mi-temps...

Si les Paysans-Démocrates de Ion Alexandresco se sentaient perdus et timorés une fois détachés du Parti National-Paysan, il n'en allait pas de même pour la dissidence libérale de Gheorghe Tataresco. A Tataresco se rallièrent des petits commerçants, des professions libérales, des diplomates, qui voulaient à tout prix continuer leur carrière, fût-ce sous un gouvernement communiste. Il était le seul du Front Populaire qui exerçait encore une certaine attraction.

Les communistes envoyaient des propagandistes sur "le terrain". Ils tournaient en rond sur l'Avenue de la Victoire, devant le Cercle Militaire. Il y en avait un qui sortait devant vous et, d'un ton doux, vous demandait de l'écouter quelques minutes:

– Je sais que vous êtes pour Iuliu Maniu, j'ai deviné, n'est pas?

– C'est exact.

– C'est pour cela que je voudrais qu'on tire au clair quelques problèmes. Vous savez, mon opinion est que beaucoup de monde s'est fait piéger par une propagande très

perfide qui a convaincu les gens que le Bloc des Partis Démocratiques signifiait communisme et que Iuliu Maniu signifiait démocratie.

Après quoi il continuait avec un sourire amène:

– Qui est communiste chez nous? Il n'y en a que quelques-uns, on le sait tous. Pourquoi serais-je communiste? J'ai ma maison, j'ai un morceau de terre. Et puis le BPD est formé par tellement de partis non-communistes: le Parti Social-Démocrate, le Front des Laboureurs, le Parti Paysan Démocratique, le Parti National Populaire. Et n'oubliez pas Tatarasco, Messieurs!

Entre-temps plusieurs auditeurs étaient arrivés, et il continuait son discours incohérent:

– Si même Tatarasco passe pour un communiste, alors, il faut dire sans ambages que Iuliu Maniu fait une propagande mensongère. Et puis, Messieurs, Maniu est entouré de réactionnaires. Il a à ses côtés Monsieur Mihalache qui a lutté volontairement contre notre grande amie l'Union Soviétique, il a comme Secrétaire Général du Parti National Paysan Monsieur Nicolas Penesco (35), un outil de l'impérialisme américain et qui est soutenu par la grande finance de notre pays... Nous avons besoin de progrès, de démocratie (vraie démocratie), de liberté, donc il faut suivre Tatarasco, pas Maniu. Le Bloc des partis démocratiques c'est la lumière; Maniu ce sont les ténèbres, la réaction.

–Mais, Monsieur, Iuliu Maniu a toujours été démocrate, et pas seulement depuis un an ou deux. Quand tu dis Maniu, tu dis implicitement démocratie, lui répondis-je.

– Moi j'ai parlé à ce monsieur, pas à vous, me disait le jeune propagandiste énervé, en me montrant une autre personne devant lui.

–Tu lui parles en me regardant, lui dis-je.

– Ce n'est pas vrai, je regarde le monsieur, me dit le personnage.

L'instant suivant je me rendis compte qu'il avait raison. Il était bigle. Les gens autour de lui le sifflèrent. Il fut bousculé. Le bigle, énervé, frappait dans ses mains et sautait d'un pied sur l'autre en criant:

–Tatarasco – lumière, Maniu – obscurité!

Je ne sais pas si le chef de la dissidence libérale et tous les secrétaires des légations venus de partout savaient qui faisait de la propagande pour leur dissidence, mais une chose était sûre: Gheorghe Tatarasco était très compromis.

En ce qui concernait les sociaux-démocrates, une lutte avait opposé le Président Titel Pertes, qui avait choisi le nationalisme en s'éloignant des communistes, à ceux qui avaient choisi les communistes, comme Lotar Radaceano (36) et Stéfan Voitec.

L'histoire met Titel Petresco du côté de Iuliu Maniu, de Dinu Bratiano, et du peuple roumain, qui repoussaient le communisme, tandis que les dissidents démocratiques,

par leur compromission avec le soi-disant Front Populaire, étaient sur le chemin qui y conduit.

L'été s'en allait. Le 19 novembre de l'an 1946 n'était pas loin. Toute la nation était en attente de cette journée pour montrer, par son vote, qu'elle repoussait l'ingérence de l'Union Soviétique dans les affaires intérieures de la Roumanie.

Le gouvernement imposé depuis le 6 mars 1945 était considéré comme communiste, même si beaucoup de ministres ne l'étaient pas. Une fois le gouvernement Groza mis en place, on remplaça les personnes qui détenaient les postes-clefs des ministères par des gens dévoués aux communistes. Le 19 novembre allait voir la volonté du peuple... Le soir, en attendant le vote, c'était comme avant une bataille. Personne ne pouvait rester à la maison.

Les habitants des villes étaient dans les rues comme si chacun avait peur d'être soupçonné de passivité le jour où il fallait montrer que nous voulions vivre libres dans notre pays. Dans les villages, l'ambiance était à la fête, une fête nationale. Sur les routes, des groupes chantaient des chansons du pays... Tout le monde vota. C'était un devoir pour tous les Roumains.

Lorsqu'on ouvrit les urnes, beaucoup ne contenaient qu'un seul bulletin pour le bloc communiste, bien que chaque parti eût deux représentants. Donc, même les alliés des communistes avaient donné leur vote à Iuliu Maniu.

Les scrutateurs communistes fronçaient les sourcils tandis que ceux de leurs alliés, les coupables, jouaient les innocents, et, même les innocents hilares.

La division "Horia, Closca et Crisan" (37) avait été formée par les Russes, à partir de leurs prisonniers roumains, qui, instruits par les commissaires soviétiques, furent amenés après la libération en Roumanie. Même lors du vote dans leur propres casernes, le dépouillement a donné 80% pour l'opposition, c'est-à-dire pour Iuliu Maniu.

On attendait la publication du résultat avec émotion. Aussi les Roumains furent-ils sidérés de lire les titres des journaux célébrant, en première page et en grosses majuscules la brillante victoire de Bloc des Partis Démocratiques.

Le peuple Roumain "avait chassé une fois pour toutes la réaction"...

Après ce "résultat", le visage du pays changea brusquement.

Ce fut, désormais, celui d'un pays de résignés.

Personne ne doutait plus que l'Union Soviétique faisait ce qu'elle voulait chez nous.

Les communistes montraient clairement qu'ils ne tenaient aucun compte des élections et voulaient être les seuls maîtres. Ils donnèrent alors un os à ronger aux collaborateurs.

Pour qu'il ne paraisse pas que d'un seul coup, tout le pays soit du côté des communistes, ils validèrent trente-deux députés Nationaux-Paysans mais aucun National-Libéral ou Social-Démocrate indépendant. Les trente-deux, c'était Petru Groza qui les avait choisis parmi ceux qu'il jugeait sans valeur politique et les plus malléables. Le résultat du suffrage national, arrangé par les dictateurs que Vychinski avait mis en place à Bucarest donnait à penser aussi aux collaborateurs. Les partisans de Tataresco n'avaient point l'allure de gens qui se trouvent sur le chemin de la victoire. La victoire était communiste et elle était totale! Il y avait un seul espoir, les assurances de Madame Tataresco, devenue le porte-parole de son mari: "Tant que mon petit lapin est au Gouvernement, vous n'avez rien à redouter".

Après le truquage des élections, beaucoup de gens renoncèrent à faire de la politique et la plus grande partie refusa de s'inscrire au "Front Populaire", malgré les menaces du gouvernement Groza.

Par contre, les opportunistes sortirent comme champignons après la pluie, une fois le gouvernement Groza installé "légalement". Ils firent comprendre qu'ils n'étaient pas hommes à laisser le fromage leur échapper. Beaucoup s'y prenaient en cachette, ayant honte de s'afficher, tandis que d'autres, au contraire, pratiquaient sans pudeur le double jeu. Ils faisaient partie de ceux qui ne suivaient que leur intérêt personnel. Des égoïstes dépourvus de principes. Ceux-là ne peuvent pas comprendre qu'une société doit avoir pour fondement l'honnêteté, la dignité et non de minables petits intérêts.

Si la Roumanie d'après 1944 avait été débarrassée de cette sorte de gens, les communistes étaient tellement peu nombreux que même avec toute l'aide de l'Union Soviétique, ils n'auraient pu gouverner.

Certes, il ne faut pas considérer comme opportunistes les hommes qui s'inscrivirent chez les communistes par souci du pain quotidien ou de la sécurité de leur famille.

Il s'agit ici des arrivistes. Certains d'entre eux ne se rendaient même pas compte à quel point ils étaient abominables.

J'ai vu en 1944 des gens qui saluaient à la façon des SS allemands, pour faire, peu après, le salut communiste, le poing levé.

J'ai vu des spéculateurs ordinaires, pour lesquels l'argent n'a pas d'odeur, qui, après 1944 n'arrêtaient pas de tambouriner sur le progrès social... Il y avait aussi des antisémites notoires pleurant dans les bras des Juifs et des Juifs qui leur serraient la main "en camarade".

Les pires spéculateurs d'hier sont ainsi devenus des progressistes; les admirateurs du nazisme et du fascisme, des communistes et des anti-fascistes.

* * * * *

C'est le point final des pensées qui m'ont travaillé aujourd'hui, dans cette chambre de la prison de Pitesti, sous les regards scrutateurs d'Eugène Turcanu.

J'ai arraché un masque, mais pas celui auquel s'intéressait la Securitate. C'est l'arrachage du masque de l'instauration du régime communiste en Roumanie. Les autres l'ont fait silencieusement en même temps que moi; je le vois sur leurs visages....

Chapitre XI

Voilà cinq jours que l'arrachage des masques extérieurs a commencé. C'est presque fini, car il n'en reste que trois ou quatre qui doivent faire leurs déclarations écrites après moi. Ces jours-là ont été plus calmes. Personne n'a été battu de façon particulière. La volée de coups générale avait lieu chaque jour. C'était une sorte d'humiliation, toujours vers trois ou quatre heures de l'après-midi. Elle a été sans doute introduite dans le programme pour nous ronger les nerfs.

Certains d'entre nous sont malades. Ils ont la diarrhée. Ils montrent qu'ils doivent utiliser d'urgence les latrines en levant la main. Nous n'avons pas le droit de parler.

C'est une scène terrible! L'homme s'assoit sur ce W-C improvisé sous les regards perçants de sept ou huit robots. Il serre les dents, la douleur le défigure. Il est fort gêné que ce qui doit être fait de façon intime devienne un spectacle pour soixante-cinq hommes. On peut lire dans ses yeux la timidité qui s'empare de lui dans cette pénible situation. Son regard implore la compréhension des autres; il demande qu'on lui accorde ce petit droit personnel.

Certains gardiens se montrent faussement révoltés. Ils reprochent au malheureux d'empester l'air de la chambre et d'obliger les autres à supporter cette scène. Il reçoit des qualificatifs qu'on donne aux gens mal élevés. On lui dit qu'il a perdu les qualités spécifiques de l'homme, qu'il est inférieur à l'animal.

Le terrorisé a l'air d'accepter tous ces jugements comme définitifs, comme s'il admettait la supériorité de ceux qui l'entourent et qui pour finir le giflent et lui crachent dans les yeux.

Traînant son pantalon et totalement résigné, il se dirige à petits pas vers sa place où il reprend la position obligatoire.

Au fur et à mesure que le temps passe, je me rends compte que le programme que nous subissons veut nous amener de plus en plus vite vers la destruction de notre équilibre intérieur. Je me demande quel cerveau diabolique a pu trouver cette méthode d'anéantissement de l'âme.

Avec les tortionnaires que j'ai devant moi ils en sont arrivés là. Quand Turcanu donne le signal de la volée de coups générale, ils viennent tous, comme s'ils étaient attirés par une force invisible. J'ai parfois l'impression qu'ils agissent comme des chiens entraînés pour la chasse. Je me demande combien de temps a pu durer leur entraînement. Pour qu'ils en arrivent à un tel état, l'opération, qui sûrement n'a pas manqué de cruauté, a dû demander plusieurs semaines.

Ce qui nous arrive me semble un cauchemar, c'est comme une lourde pierre qui pend à mon cou et qui pourrait m'entraîner vers la noyade. Il ne me reste que la croyance en Dieu et en la liberté.

De toute façon, la situation d'ici me fait pas mal réfléchir et me donne à entrevoir un grand nombre de difficultés. D'abord, je me demande combien de temps va durer cette terreur qui n'en est, vraisemblablement, qu'au début. Turcanu nous a dit qu'elle pourrait durer des années! C'est effrayant. Je me dis qu'il faut que j'oublie ce long parcours. Tel qu'il est conçu, nous n'en verrons pas la fin de si tôt. Et puis, des questions me terrorisent sans cesse. Qui est l'initiateur de cette méthode de destruction de l'homme et qui la dirige ici, dans la prison? En liaison avec cette question, la visite de la délégation gouvernementale à Jilava me revient toujours en mémoire. C'est là qu'il faut chercher les initiateurs!

Je revois comme dans un rêve Nikolsky, ce commissaire soviétique chargé d'établir l'ordre bolchévique en terre roumaine. Je n'ai pas bien distingué son visage dans la cour du Réduit à Jilava, mais il m'apparaissait comme le type du commissaire politique soviétique, avec sa grosse tête, ses yeux d'un vert sale et son nez retroussé.

Je revois Ana Pauker, le Ministre des Affaires Étrangères de la République Populaire Roumaine. A une distance de trente à quarante mètres je voyais son corps replet, aux deux mamelles desséchées. Obèse, elle a la peau d'un blanc-jaunâtre et les cheveux coupés court sur les oreilles.

On dit qu'elle n'a qu'une seule oreille. Qui sait? Peut-être faut-il y voir la marque de l'animosité d'un officier roumain fait prisonnier en Union Soviétique... Ana Pauker avait sa villa à côté du camp de prisonniers. C'est là qu'elle avait établi son siège puisqu'elle avait pour mission de former une division avec les prisonniers roumains pour l'envoyer en Roumanie, après la "libération", et propager ainsi des idées "antifascistes".

Je me souviens de ce que m'avait raconté un ancien prisonnier:

– Ana Pauker visitait chaque jour le camp de prisonniers... Elle avait l'habitude de fixer son regard sur un homme de belle allure... Ainsi la chance, ou la malchance (question strictement personnelle), tombait sur la tête de l'élu. Sans introduction, elle l'invitait, tout simplement, à une partie d'échecs... le soir même. Ils jouaient un certain temps puis le prisonnier était provoqué pour passer à la satisfaction de ses désirs sexuels. Le jour suivant elle en choisissait un autre. Et, ainsi de suite, jusqu'à se faire tous les prisonniers, de belle allure ou pas.

Je pense que Nikolsky et Ana Pauker sont ceux qui ont introduit la méthode pour former des hommes-robots. Ensuite, ils ont dû passer un coup de fil à quelqu'un du Comité Central du Parti Communiste, pour la mettre en application sur les corps et les âmes des prisonniers politiques. A ce propos, je me demande qui sont les hommes qui nous regardent, derrière la porte, par les manques de la peinture qui couvre les vitres.

Ont-ils laissé toute l'opération sur le dos du directeur de la prison et des gardiens-chefs? Compte tenu du fait que les communistes sont des gens qui n'ont pas confiance en leurs subalternes, il est peu probable qu'il en soit ainsi. Le directeur, comme les

gardiens-chefs, sont des communistes d'après le 23 août 1944. Les huit cents communistes d'avant cette date ont de tout autres fonctions dans le nouvel état roumain. Ils ne se contentent pas des fonctions de directeur de prison ou de gardien-chef. Un ancien communiste pourrait bien superviser la terreur...

Tout cela repose sur de simples suppositions. Je ne sais rien de sûr et il est actuellement impossible de connaître la vérité. Le temps, peut-être, nous donnera la réponse...

Pour le moment, je réfléchis, raide sur le *prici*, à mes cals sur les cuisses (il y a un an et demi que je dors sur des planches). La peau me démange sans pitié et je ne peux me gratter qu'à l'occasion de la volée de coups générale. Le pantalon et la chemise que j'ai sur moi ne sont pas lavés depuis le mois d'août, donc depuis cinq mois.

Les douleurs dans la poitrine et au maxillaire, qui datent du jour d'ouverture de la terreur, me rendent la vie beaucoup plus difficile.

Ce soir, un silence total règne dans la chambre-hôpital 4, coupé de temps en temps, par les pas, lents et martelés, de Turcanu. Il se dirige vers la fenêtre ouest de la chambre, il s'arrête et reste le regard dans le vide. Il retourne au milieu de la chambre. La lumière jaunâtre de la lampe électrique, un peu plus forte à cet endroit, le montre habité par une pensée secrète. Il est pensif et paraît nerveux.

Dehors, il fait noir. C'est une nuit sans étoiles.

Turcanu rompt le silence:

– Couchez-vous.

Puis, vers les surveillants:

– Ayez-les à l'œil, qu'ils n'aient pas les mains sous la couverture.

Je suis terriblement fatigué après les quatorze à quinze heures d'immobilité, le regard fixé sur le ciment de la chambre. Couché sur le côté, les yeux fermés, je suis heureux d'échapper partiellement aux regards des surveillants.

Le prisonnier qui est devant moi a de faibles tressaillements du corps. Il pense peut-être à ce que demain va nous apporter. Depuis sept jours qu'il me côtoie, j'ai réussi à voir sa figure pendant quelques secondes, par de très rapides mouvements de tête. Il a dans les vingt-quatre ans, figure ovale, des yeux vifs, un nez droit et des lèvres arquées. Je le crois originaire d'Olténie.

Celui qui se trouve derrière moi a une figure ronde aux yeux méfiants. J'ai souvent surpris l'inquiétude dans son regard. Comme s'il devait traverser tout cela pour rendre compte, le jour venu, de ce qui s'est passé ici. Il a l'air de vouloir dire "c'est là que vous allez savoir à qui vous avez eu affaire". Je suppose qu'il doit être de Vrancea.

Je reste ainsi, avec en tête la pensée d'une liberté et d'un jugement à venir, d'une punition des criminels qui se sont trouvés comme occupation la destruction de l'homme

tel qu'il a été créé par Dieu, pour le remplacer par un autre qui, d'après Turcanu, sera "l'homme nouveau" marxiste, la créature marxiste...

Je m'endors, mais pas pour longtemps. Des mouvements et des chuchotements bizarres troublent mon sommeil. Sur le ciment, à deux mètres de mon lit, je vois, les paupières à moitié ouvertes, la tête de Turcanu. Il serre entre ses mains le cou de quelqu'un. A côté de lui Puscasu, Gherman et Steiner se penchent de temps en temps sur la victime.

J'entends des râles étouffés et terrorisés. Puis, brusquement, j'entends la tête du détenu qui heurte avec violence le ciment. J'ai froid dans le dos. Je tremble.

J'entends toujours le bruit de la tête frappée contre le ciment.

A l'évidence, ceux qui sont de mon côté éprouvent la même terreur et ont les mêmes frémissements que moi.

Je me redresse un peu et je vois Turcanu en train de relever la tête de sa victime en la tenant par le cou. L'homme a les yeux écarquillés comme à l'approche de la mort et sa bouche est rouge. Au bout de quelque temps Turcanu le secoue violemment. J'entends la voix du tourmenteur, basse et menaçante:

– Nitule, parle, Nitule! Tu vas mourir de mes mains, salopard, si tu ne reconnais pas!

Turcanu est défiguré. Ses yeux brillent. Il serre les lèvres puis laisse la victime sur le ciment.

C'est le tour de Nitu maintenant, quelqu'un dont j'entends pour la première fois le nom. Sa place est à deux mètres de la mienne.

J'ai vu parfois sa figure, pendant quelques secondes. J'ai l'impression que c'est le plus jeune d'entre nous. Il est légionnaire. Je l'ai appris lorsque nous avons été placés sur les pricis.

Maintenant, je me rends parfaitement compte à quel point les déclarations écrites sont dangereuses. Un secret connu par deux hommes peut apporter la mort de l'un, voire des deux. La position dans laquelle nous sommes obligés de rester ne nous permet pas de tomber d'accord pour cacher certaines choses. Il est possible que Nitu ait tenu secrète une chose connue d'un autre qui n'a pas eu la force de se taire. La pensée que Nitu pourrait mourir ici, entre les mains de Turcanu, m'épouvante.

Le mystère est partiellement dévoilé:

– Nitule, tu as tué deux soldats soviétiques, et tu ne veux pas reconnaître ton crime. Tu as pris la vie de ceux qui combattaient pour le bien-être et le bonheur de nous tous.

Turcanu frappe de nouveau la tête de Nitu contre le ciment.

J'entends, parmi les bruits sourds, les râles étouffés de Nitu entre les mains du tortionnaire.

Malgré la peur qui m'assaille, j'arrive tout de même à réaliser que, si Nitu a aujourd'hui une vingtaine d'années, il est très peu probable qu'il ait pu tuer, dans les premiers mois après la "libération", des soldats soviétiques. Cinq ans se sont écoulés depuis et à l'époque Nitu avait quinze ans. Bien sûr, des Russes ont pu être tués plus tard dans les années 1947 ou 1948! Pendant les mois qui ont suivi l'assujettissement de la Roumanie j'ai entendu dire que beaucoup de Soviétiques avaient été tués...

On les avait été surpris violant des fillettes de dix ou onze ans ou se moquant, en groupe, de femmes qui avaient passé depuis longtemps l'âge de faire envie. Les pères, les fils ont frappé furieusement, jusqu'à prendre la vie de celui qui a déshonoré leur fille ou leur mère.

Les Soviétiques ont été tués aussi pour d'autres raisons: pillage, dévastation de foyers réalisés après des années et des années de dur travail. Ils ont été tués parce qu'ils ont toujours été considérés comme des ennemis et non comme des libérateurs, parce que, avec les armées soviétiques, a été mis en place un système politique et social étranger à la façon d'être roumaine.

Ils ont été tués à cause des mêmes sentiments que ceux que le peuple roumain a eu envers les armées russes qui envahissaient son territoire (avec le même prétexte de libération) au long des temps passés (tsaristes, puis communistes).

Turcanu a appris, ou il suppose seulement, que Nitu a tué des Russes. Il n'a pas de preuves, car s'il les avaient il les aurait montrées. Et pourtant il considère qu'il faut lui prendre la vie! Pour ce robot, le jugement se fait d'après les lois que lui ont imposées ceux qui lui ont volé son âme... La torture de Nitu continue; il y a plus d'une heure qu'elle a commencé.

Brusquement Nitu pousse un cri en essayant de se libérer de l'étreinte de Turcanu. Puis j'entends sa tête frapper le ciment... Silence, comme si tout était fini! Ce n'est pas vrai, il n'est pas mort! Mais pourquoi n'entend-on plus rien? Après d'interminables minutes, une voix éteinte, sortie d'une poitrine épuisée dit:

– Non, je ne sais rien.

Vient un silence de tombe. J'entends mon cœur battre violemment.

Seraient-ce ses derniers mots?

Quelqu'un à côté de Turcanu dit d'une voix tremblante:

– Il est mort. Il ne respire plus.

La tête me tourne, je ne suis plus moi-même. J'ai peur de tout ce que m'entoure.

Tout d'un coup, Turcanu fonce sur la porte et frappe à coups redoublés à la vitre. Son regard est fixé sur le loquet. Ses yeux sont largement ouverts, effrayants. Dans le couloir, on entend les pas du gardien qui s'approche. Turcanu frappe impatiemment sur la vitre. Le gardien tourne la clef dans la serrure.

Ils parlent mais je ne comprends rien. Le gardien reste dans le couloir. Il ne veut pas entrer dans la chambre. A moins que ce ne soit la règle. Turcanu et deux autres tirent Nitu dehors. Les pas traînants se perdent dans le couloir... Au bout de quelques minutes, ils reviennent et la porte est de nouveau fermée à clef. Les robots parlent un peu à voix basse puis, fatigués, à pas lents, ils regagnent leur place respective. On dirait que la mort ne les effraye pas. Dans le silence, j'entends mieux la tempête de neige qui frappe les vitres et cela me paraît encore plus terrible la nuit...

Je me réveille très tôt, épuisé. Je vois Turcanu qui parcourt lentement la chambre, tête basse. Les trois surveillants font leur promenade habituelle tout aussi lentement. Ils sont pensifs. En dehors des bruits de pas on n'entend plus rien, même pas la respiration des hommes allongés sur le *prici*. Il y a toujours cette impression de détachement de la vie. Je reste ainsi une heure, peut-être deux, à méditer. Dans cet isolement total, l'aube de ce début février apparaît à la fenêtre, claire et glaciale. Il doit être sept heures passées.

C'est aujourd'hui le mercredi premier février 1950...

Nous sommes réveillés par les robots-tortionnaires qui nous tirent à bas du *prici*. Aussitôt, nous restons figés à nos places. Une demi-heure après nous sortons rapidement pour aller au W-C, toujours par groupes de dix, les mains en l'air. Dans des gamelles qui ne sont pas lavées depuis plusieurs jours, nous buvons la tisane par petites gorgées, sous le regard nerveux de Turcanu.

Puis la volée de coups commence. Turcanu, une ceinture à la main, frappe au hasard. Je me cache la tête entre les mains et ainsi, dissimulant mon regard, j'examine le désordre dans lequel nous recevons les coups. Je tâche de préserver ma poitrine, toujours en proie à de fortes douleurs. J'essaie de mettre toute mon habileté à être frappé plutôt sur le dos. Quand l'un des cogneurs me laisse, les minutes passent trop vite avant qu'un autre ne le remplace.

Ils font une pause après laquelle la volée de coups générale recommence. Turcanu a posé ses yeux sur un détenu placé en face de moi, Burcea. Nous étions venus ensemble de Jilava. Turcanu lui relève la tête avec la main gauche, saisit son cou et le frappe de la main droite. Il soutient que Burcea a des yeux d'homme perfide et doit donc être giflé. Je compte plus de trente gifles.

Les autres frappent, eux aussi, toujours, sans se lasser. Ils font une autre pause, puis continuent jusqu'à l'heure du déjeuner. Tout se passe de façon automatique. Les robots fonctionnent comme de vraies machines, avec une brutalité totale, tant ils ont perdu leur caractère humain.

Le baquet à soupe est tiré à l'intérieur par Turcanu, qui nous dit, avant de commencer la distribution:

– Personne ne mange avant que je l'ordonne.

Suit une longue attente, désolante. Puis il donne un ordre catégorique:

– Que chacun mette sa gamelle par terre. Mettez-vous à genoux et la tête au-dessus, appuyez-vous sur les mains et bouffez. Exécution!

Je ne peux pas résister à la tentation de jeter un coup d'œil sur les autres qui sont penchés sur leurs soupes brûlantes. Je les regarde avec émotion. Je n'ai jamais vu de tels visages, aussi ahuris qu'indignés, tandis que la figure de Turcanu exprime le triomphe d'avoir ravalé l'homme au niveau de l'animal.

Il y a de l'agitation sur le ciment de la chambre.... des tentatives pour attraper le liquide brûlant avec la langue, des gémissements provoqués par les lèvres brûlées, des gorgées rapides...

Une semelle de brodequin appuyée sur ma nuque m'enfoncé la figure dans la soupe brûlante.

Je crie de douleur.

Autour de moi, le même spectacle a lieu avec tous les autres.

Petit à petit, on s'habitue. La soupe ne brûle plus. Nous sirotions en silence, liquide et graines de gruau.

Nous nettoyons nos figures salies et nous reprenons nos places dans la position imposée.

Le programme des arrachages de masques est de plus en plus difficile. Jusqu'où vont-ils nous avilir et combien d'entre nous pourront garder visage humain?

NOTES

24) Organisation de la Garde de Fer pour la Jeunesse, très populaire parmi les élèves des lycées et des écoles secondaires. (N. d. T.)

25) Dernier secrétaire général de la Garde de Fer (1940) et proche collaborateur de Horia Sima. (N. d. T.)

26) L'un des fondateurs de la Garde de Fer, Commandant de la Bonne Nouvelle dans la hiérarchie du Mouvement légionnaire. (N. d. T.)

27) Pure coïncidence. Le directeur de la prison porte le même nom que l'auteur. (N.d.T.)

28) Horia Sima (1906-1993) a été le successeur de Corneliu Codreanu à la tête de la Garde de Fer, à partir de septembre 1940. (N. d. T.)

29) Le 21 janvier 1941, le Général Antonesco, qui allait devenir bientôt maréchal, décida de se séparer de la Garde de Fer, qui l'avait porté au pouvoir. Après avoir obtenu l'accord du Führer, lors d'un voyage éclair à Berlin, Antonesco s'arrangea pour présenter son coup d'Etat comme une "rébellion légionnaire". Avec l'appui de nationalistes franc-maçons, de technocrates civils ou militaires et d'autres sympathisants secrets des Alliés, son éviction était devenu un problème d'opportunité, et celle-ci ne tarda pas à se présenter. Les frais en furent payés par Antonesco lui-même et, en fin de compte, par le peuple roumain. (N. d. T.)

30) Ivan est le nom générique par lequel on désigne les Russes dans toute l'Europe orientale et centrale. (N. d. T.)

31) Gheorghe Apostol était à l'époque le secrétaire général de la toute puissante C. G. T. de Roumanie. Son vrai nom était Gerschwin. (N. d. T.)

32) L'étincelle, en roumain. Titre du quotidien officiel du Parti Communiste. (N.d.T.)

33) Terme consacré pour désigner la période (1924-1944) pendant laquelle le Parti Communiste, interdit, agissait clandestinement. A l'arrivée des Soviétiques, les "illégalistes" jouiront de droits spéciaux et bénéficieront d'une retraite dorée. Cela n'étonnera guère les Français qui se souviennent de la multiplication subite, sinon miraculeuse, des résistants après juin 1944. (N. d. T.)

34) Unités traditionnelles de cavalerie, les *Calarasi* furent emportés par la mécanisation de l'Armée Roumaine. Leur dernière prestation date de la deuxième Guerre mondiale, Cf. Emilian et Marcillac, *Les Chevaliers de l'Apocalypse*, Éditions France Empire. (N. d. T.)

35) L'avocat Nicolas Penesco (1895-1982), ancien président de l'Union des Barreaux de Roumanie, dernier secrétaire général du Parti National Paysan (I. Maniu), ministre de l'Intérieur dans le second gouvernement Sanatesco, fut arrêté le 14 juillet 1947, suite à un spectaculaire montage d'évasion mis en scène par la Securitate. Il fut condamné trois fois de suite à cinq, neuf et dix ans de prison et resta incarcéré jusqu'à la dernière fournée, le 31 juillet 1964. En septembre 1968, il arrive à Paris – conséquence heureuse du rendez-vous historique du général de Gaulle et du Président Ceausescu. A l'époque on parla beaucoup du "bras long" de la Securitate. Le 3 février 1981, N. Penesco est victime d'un attentat au colis piégé dont les séquelles lui seront fatales l'année suivante. Cf. N. Penesco, *La Roumanie, de la démocratie au totalitarisme*, Paris, Contrepoint, 1981. (N. d. T.)

36) Né Lothar Wurtzel. (N. d. T.)

37) Du nom de trois héros de la résistance transylvaine aux Habsbourg, exécutés en 1786. (N. d. T.)

Chapitre XII

Nous venons de finir la soupe du soir. Nous restons figés à nos places, dans une longue et déprimante attente. Il doit être plus de sept heures puisque l'obscurité a pris possession des fenêtres.

Au milieu de la chambre, Turcanu appuyé pensivement sur la table, comme dans l'attente d'un événement, cède à la nervosité. Il se dirige précipitamment vers la fenêtre, s'arrête, se retourne, gagne à nouveau la table puis, brusquement, à grandes enjambées, il va aborder Balanisco, qui se trouve sur le *prici* d'en face.

Le chef des Fraternités de la Croix de Moldavie pâlit.

Mon cœur bat la chamade.

Turcanu fixe les yeux sur lui et, d'un ton ferme:

– Écoute-moi, Balanisco! Tu es ici depuis douze jours. Tu es un vrai légionnaire, pas un de ces jobards comme il y en a tant ici. Personne ne pourra te demander de changer d'idées d'un jour à l'autre. Mais quand même, tu dois avoir une première impression de ce qui vous arrive. Tu peux nous le dire sincèrement.

Puis, Turcanu se tourne vers la fenêtre pour attendre, ce qui donne à l'autre le temps de réfléchir sur ce qu'il a à dire.

Pendant quelques secondes, Balanisco penche une tête cadavérique sur sa poitrine.

Il m'apparaît comme venu d'un autre monde. Il est au comble de la maigreur. La lumière de la lampe trahit chez lui un début de calvitie prématurée.

Il lève soudain les yeux. Son regard est comme perdu dans le vide. On l'entend alors dire d'une voix assurée, quoique un peu tremblante:

– Corneliu Codreanu (38) dans son livre *La Garde de Fer* disait, en se référant à la *Légion de l'Archange Michel*: "Chez nous il n'y a rien à gagner, il n'y a pas le moindre espoir de profit personnel. Celui qui vient chez nous doit se sacrifier, donner la preuve de la force d'âme, de la générosité, de l'amour, du dévouement". En ce qui me concerne, et vu la situation particulière dans laquelle je me trouve, je ne pense pas pouvoir conseiller à qui que ce soit, dans des cas extrêmes, imprévus, de suivre l'ordre du Capitaine Codreanu, de se sacrifier. Ici, je me rends compte que chacun est maître de son propre sort. Je ne peux pas demander le sacrifice. Il faut vivre jusqu'au bout pour qu'un jour on puisse regarder en arrière et dire: J'ai vaincu!"

D'un hurlement, Turcanu arrête les mots sur les lèvres de Balanisco:

– Arrête, abruti! Je savais que tu étais un légionnaire fanatique; mais conseiller aux autres de s'adapter en gardant pour but la victoire, tu t'imagines qu'on va le tolérer? Je devrais t'égorger tout de suite, mais je ne le fais pas. Tu es un trop grand criminel pour qu'on te laisse mourir si vite et si facilement.

Il jette un regard vers les tortionnaires-robots et fait signe de déshabiller Balanisco.

Tout cela avec un calme qui fait frémir.

– Les ceintures et les bâtons, dit-il d'un air terriblement sérieux.

Balanisco est tiré et jeté avec brutalité au milieu de la chambre. Son regard effrayé se fixe sur un point précis du ciment, comme s'il demandait pardon.

Ils lui arrachent sa chemise, son pantalon, ses chaussures. Il est si maigre que je me demande si ce corps fait seulement de peau et d'os va pouvoir endurer des coups comme ceux que l'étudiant en médecine militaire a reçus lors de la première journée de terreur.

Les robots forment le couloir du supplice. La victime est bâillonnée avec une serviette. Turcanu la pousse entre les robots... Les coups tombent de deux côtés sur la tête, sur le dos, sur la poitrine, sur les jambes.

Balanisco pousse des hurlements étouffés à travers la serviette. Ses yeux disent la frayeur et la désolation.

Dix interminables minutes s'écoulent.

Je suis comme paralysé par l'impression que l'homme saignant de la tête aux pieds vit ses dernières secondes. Il reste d'abord sur place en pressant sa poitrine dans la région du cœur, puis il reprend son chemin dans le couloir de la souffrance.

Turcanu tient une ceinture dans la main droite. Il commence à le frapper avec une violence qui me coupe la respiration. La boucle de la ceinture arrache la peau de Balanisco sur la poitrine, sur le dos...Il est tout en sang. Dans un dernier effort, la victime lève les mains vers le ciel avant de s'écrouler sur le ciment. Les coups ont duré une demi-heure...

La tête frappe le ciment, les yeux s'agrandissent, la respiration est entrecoupée de spasmes. Balanisco est entre la vie et la mort. Des deux, c'est plutôt la vie qui m'effraye, cette fois.

Le jour suivant, dans la chambre-hôpital 4, pleine de l'horreur et de la terreur qui ont amené Serban Gheorghe au suicide, qui ont fait mourir Nitu sous les coups, Turcanu n'a pas l'air le moins du monde perturbé. Comment en est-il arrivé à ce degré de déshumanisation? Je me demande si c'est congénital ou s'il a été lui-même déshumanisé au point que ni la souffrance, ni la mort ne le touchent plus.

J'essaie de comprendre et de fixer dans le temps, sans avoir aucun indice, le début de cette terreur. Au mois de mai 1949, quand j'ai été transféré de cette prison et emmené

rue Rahova à la Securitate de Bucarest, rien ne permettait de penser qu'elle allait être instaurée. Les légionnaires formaient des réunions *par nid* (39) en se mettant en cercles de cinq ou six, sur un lit, à l'abri des indiscrets. Quelquefois, ils entonnaient en chœur des chants légionnaires. Les gardiens les entendaient et probablement les écoutaient. Ils ne les interrompaient pas. Eux faisaient des plans pour l'avenir et discutaient sur les doctrines politiques, sur le passé et les perspectives du pays...

Je suppose que la terreur a dû commencer en juin ou juillet de l'année passée, en 1949. Mais de quelle manière?

Je ferme les yeux. Il arrive que l'obscurité nous permette de mieux réfléchir.

D'après ce que dit Turcanu, qui est venu de la prison de Suceava, c'est là-bas qu'il a été initié à la conduite de la terreur. La mission très précise qui lui a été impartie consiste donc à terroriser les autres. Mission qu'il a acceptée, soit de son plein gré, soit à la suite d'une terreur surhumaine. Très difficile à dire.

Comment a été formée la première équipe de cogneurs pour instaurer la terreur qu'ils pratiquent actuellement? La seule explication plausible est que quelques prisonniers ont été introduits dans une chambre. Des hommes du Ministère de l'Intérieur (avec peut-être même l'uniforme de la Securitate!), parmi lesquels Turcanu, ont foncé sur eux. Si ces premières victimes ont été terrorisées encore plus cruellement que nous ou seulement comme nous et si certains sont morts sous les coups, il n'est pas étonnant que quelques semaines aient suffi à en faire les premiers tortionnaires. La même opération ayant été répétée, voilà prête la première équipe qui a pu entrer en action ici dans la chambre-hôpital numéro 4.

Les coups que Balanisco a subis l'ont conduit à deux doigts de la mort. Ceux qui dirigent la terreur veulent voir les résultats, quel que soit le prix en vies humaines. Pour preuve, l'assassinat de Nitu. Ils veulent savoir comment et jusqu'à quel point il faut terroriser un homme pour qu'il devienne un outil entre les mains d'un tyran.

Je me demande, à voir où en sont les choses, si nous pouvons pleurer sur notre propre sort, quand le sort de l'homme en général est en jeu.

Comment oser se lamenter quand, par notre souffrance, se prépare la mutilation de millions d'hommes?

Chapitre XIII

Les jours passent. Nous sommes sur la voie de l'abrutissement.

Nous recevons l'ordre de garder les mains dans les poches et la volée de coups commence, plus brutale encore. Nos mains ne pouvant nous retenir, nous sommes projetés à terre et c'est alors le tour des coups de pied.

Aujourd'hui, j'ai reçu des coups de bâton sur les jambes. La douleur me donne des tremblements dans tout le corps. Je voudrais me masser mais il est interdit de sortir les mains des poches. Passé une demi-heure, on nous laisse regagner nos places mais, en revanche, nous devons garder les bras en l'air, rigoureusement tendus.

Comment décrire ce nouveau supplice? Au bout d'un certain temps des douleurs apparaissent dans les épaules, puis dans les coudes, jusqu'à la pointe des doigts. Tout le corps finit par trembler. Quand les mains s'engourdissent, elles retombent et nous sommes battus. Nous mangeons la soupe de midi toujours à la façon des animaux, avec les cris de douleur que nous arrachent les brûlures sur les lèvres avides. Après le repas, nous redevenons les mêmes statues de pierre, avec les mains dans les poches, et ce jusqu'au repas du soir. Nous restons alors dans l'interminable attente de l'ordre de se coucher, donné par Turcanu.

Les mains hors de la couverture, les yeux fermés, je plonge dans les rêves. Je me libère quand j'ai le droit de m'endormir. Je mesure mes forces pour pouvoir me supporter moi-même. C'est ainsi seulement que l'on parvient à tenir le coup, et même de façon étonnante.

Le matin venu, je dois faire un effort pour désengourdir mes bras et mes jambes.

Les cogneurs m'ont tiré sur le ciment et je mets mes chaussures sous une pluie de coups de bâton et de ceinture.

Nous allons presto au W-C puis nous buvons notre tisane, à peine chaude.

La chambre-hôpital 4 est envahie par une douce lumière, ce matin. Un rayon de soleil touche soudain mes yeux fatigués et par la fenêtre ouverte le soleil apparaît à travers les barreaux, le soleil entier, majestueux, qui me regarde dans son ciel bleu sans trace de nuages. Je reste dans ce bain de soleil; le soleil qui vient me consoler, comme s'il comprenait ma souffrance. J'ai l'impression qu'il me dit à l'oreille, tout bas, qu'il ne faut pas désespérer et qu'il est venu chez moi justement pour rasséréner mes pensées...

La voix coupante de Turcanu me tire brusquement de ma rêverie:

– Aujourd'hui, vous allez vous laver. Vous pourrez aussi laver une chemise et un caleçon. Mais, d'abord, on va vous raser.

Voilà enfin une bonne nouvelle! La dernière fois que je me suis lavé, c'était en août, à Jilava.

Turcanu sort et revient quelques instants après avec une boîte contenant quelques rasoirs, des lames, des blaireaux et du savon.

Il désigne quelques-uns d'entre nous comme barbiers. Je tombe sur Mohamed, le Turc qui a été propulsé d'un coin à l'autre de la chambre sous les gifles, il y a dix jours. Mohamed commence par le savonnage d'un prisonnier qui se trouve à un mètre de moi. L'opération est très rapide, une demi-minute à peine. Puis il essaye de raser son client mais, n'y parvenant pas, il doit appuyer davantage pour réussir à raser quelque chose sur un visage grimaçant de douleur.

Les cogneurs surveillent de près l'opération. Quand l'un d'entre nous crie de douleur, il reçoit des coups de pied et de bâton sur le dos.

C'est mon tour. Mohamed commence par aller à contre-poil. Je pousse un Ah! en tordant la bouche. Turcanu a entendu.

– Eh, toi, qu'as-tu à gémir?

– J'ai eu un peu mal, lui dis-je pour atténuer ma faute.

– Si c'était un peu, pourquoi tu gueules?

– Peut-être qu'il a tiré trop fort, expliquai-je.

Turcanu en tire ironiquement la conclusion:

– Eh... Turc, tu l'entends, il dit que tu ne sais pas raser.

– Mais je sais, répond Mohamed.

– Allez, donne-lui quelques gifles, pour qu'il ne mente plus, dit Turcanu en me montrant du doigt.

Mohamed me donne une faible gifle sur la figure pleine de savon.

Turcanu hurle:

– Où as-tu appris à donner des gifles pareilles? Flanque-lui une gifle comme il faut, Turc!

Mohamed, qui commence à trembler à l'idée d'être lui-même pris sous les coups, recule d'un pas, puis se jette en avant pour m'envoyer sa paume dans la joue. Comme j'ai les mains dans les poches, je tombe par terre où je suis pris entre les pieds de quelques cogneurs.

Je retrouve ma place à moitié rasé et content de m'en être tiré à ce compte, car à l'autre bout de la chambre, quelques-uns ont été sérieusement battus.

Le rasage terminé, Turcanu nous apporte une boîte pleine de savons du même type que ceux que nous avons eus à Jilava. Des savons cubiques de couleur café qui ne font pas de mousse.

Chacun doit prendre une serviette, une chemise et un caleçon, rien d'autre.

Nous formons la colonne derrière Turcanu, suivi de Steiner, Puscasu et Gherman. Les autres cogneurs sont parmi nous. Je suis vers la fin de la colonne. Sachant que la salle de bain est au sous-sol, je me réjouis de pouvoir bouger un peu.

Le gardien ouvre la porte. C'est un jeune à la figure ronde et gaie. Je remarque la façon dont il nous considère, comme s'il voulait voir d'un seul coup tous les visages des torturés. Il s'efforce gauchement de feindre l'indifférence à l'égard de ce qui se passe dans notre chambre. Manœuvre inutile, puisqu'il en est sorti deux cadavres en vingt jours.

Me voila prêt pour le bain et impatient d'arriver à la porte. Je m'imagine déjà sous la douche chaude qui va me libérer des démangeaisons. J'avance de quelques pas... mais brusquement, la voix de Turcanu éclate à l'autre bout du couloir, du côté de l'escalier:

– Reculez, salopards, à vos places, et vite!

C'est comme une douche, mais froide. Je ne comprends rien. La quinzaine de prisonniers qui étaient déjà dans le couloir refluent par la porte en se bousculant. Dinu Georgesco me dit rapidement entre ses dents:

– Georges Serbanesco s'est jeté en bas des escaliers. Je l'ai vu plonger, j'ai entendu le bruit de son corps sur le ciment.

Dinu Georgesco n'a plus la même tête. C'était un ami de Georges. Il se dirige vers sa place. L'effroi lui dilate les yeux.

En proie à la peur, j'ai l'impression que devant moi s'ouvre un vide qui se perd dans l'obscurité totale. Celui qui vient de se suicider, grand, fin, avec son visage de fille, a mis un point final au démasquage.

C'est ainsi que disparut, par une mort aussi cruelle qu'imprévue, l'étudiant de la Faculté de Médecine de Bucarest, Georges Serbanesco.

Chapitre XIV

Nous sommes le 17 février. J'ai toujours espéré que les derniers jours de l'hiver s'en iraient doucement. Pourtant, ce vendredi il fait plus noir que les jours des semaines précédentes. Le vent siffle au coin de la prison; par la large fenêtre de la chambre-hôpital 4, je regarde furtivement le ballet des nuages.

C'est le moment qui précède le déjeuner, alors que les douleurs d'estomac courbent les hommes. Si tous ont la même sensation de faiblesse que moi, je les plains.

On nous pousse le baquet par la porte entrouverte et Turcanu répartit la soupe bouillante. J'attends avec inquiétude l'ordre habituel de manger comme des animaux, mais il ne vient pas.

Nous mangeons dans le plus grand silence. Les gamelles restent toujours sales. Elles le sont depuis plus de dix jours. Après le repas, on nous dit de tenir les bras en l'air, à deux reprises, de sorte qu'ils sont engourdis par la douleur. Puis c'est la volée de coups générale, suivie d'un arrêt.

Au bout d'un certain temps, Turcanu fait signe à un détenu d'aller vers lui. L'homme s'exécute à petits pas timides. Mon cœur bat très fort. L'homme panique. Je le vois sur sa figure longue aux yeux trop enfoncés dans les orbites. Turcanu le regarde fixement, en tapotant le ciment du pied droit, et lui demande:

– As-tu ici un ami ou, au moins, une connaissance?

– Il y a deux amis à moi ici, balbutie l'homme, surpris par la question.

– Montre-les moi.

D'une main tremblante, il montre ses amis, qui doivent alors gagner le milieu de la chambre. Turcanu dit aux trois hommes de s'asseoir en tailleur sur la table. Celui qu'a choisi initialement Turcanu est face à ses deux amis, serrés l'un contre l'autre.

Je ne comprends pas de quoi il retourne. Difficile de deviner si c'est un jeu stupide ou s'il s'agit d'un secret caché par l'un d'eux mais dévoilé par les autres. Turcanu se tourne vers les cogneurs, groupés à côté de la porte, et dit ironiquement:

– Regardez-moi ces trois-là. Ils ont fait partie du même nid légionnaire. Une fois condamnés, ils ont trouvé bon de continuer leur activité légionnaire en prison. Dans leur cellule, avant d'être amenés dans cette chambre, ils faisaient des réunions de nid régulièrement.

Comme sur commande, les cogneurs éclatent de rire. Ceux qui sont sur la table se regardent stupéfaits.

Turcanu poursuit ses explications:

– Celui-ci (il montre le premier appelé), c'est le chef des deux autres.

Modéré au début, le ricanement des cogneurs devient à la fin une vraie cascade de hoquets qui ne s'arrêtent plus. Mais Turcanu fait un signe de la main et le rire s'arrête instantanément.

Au bout de quelques secondes, Turcanu reprend en s'adressant au grand légionnaire blond dont le visage a encore quelque chose d'enfantin:

– Celui-ci a l'air d'être un peu plus intelligent. Il accepte d'avoir comme chef le misérable qui est assis devant lui. Regardez-moi cette tête d'imbécile.

Automatiques, les rires et les hoquets se déclenchent.

Le chef fait de nouveau un signe de la main et le silence revient.

Il continue:

– Celui-ci a aussi l'air d'être plus débrouillard que le chef.

Les rires reprennent.

Turcanu continue à les terroriser:

– Écoute-moi, chef, gifle donc deux fois chacun de tes amis.

L'homme baisse seulement la tête. Ses mains restent immobiles.

Turcanu s'approche de lui, le regarde fixement et, les sourcils froncés, lui dit de nouveau, en articulant sèchement:

– Gifle-les.

Le malheureux tourne la tête vers Turcanu. Dans ses yeux, on peut voir l'impuissance et la peur.

Le poing foudroyant de Turcanu le frappe en pleine poitrine. La victime tombe par terre en se retournant comme un chat jeté dans le vide. Son corps fait un bruit sourd sur le ciment.

– Saleté, tu t'imagines qu'on peut hésiter à exécuter mes ordres?

Il le tire en haut et Steiner et Gherman lui maintiennent les mains dans le dos. Turcanu le gifle très fort. Sa tête ballote d'un côté à l'autre, brutalement. Ensuite il est allongé sur la table, à plat ventre. On le déchausse. Ceux qui devaient être giflés par leur chef reçoivent chacun un bâton.

Turcanu jette un ordre:

– Les pieds!

Une courte hésitation de leur part leur vaut immédiatement une suite de coups de bâton et de ceinture sur la tête, le dos et les mains...

Dans une totale résignation, la tête basse, en tremblant, les terrorisés commencent à frapper les plantes des pieds de celui qui se trouve immobilisé sur la table par quatre robots. A un certain moment, la victime essaie de crier mais sa bouche est aussitôt obstruée avec une serviette.

Il a été battu jusqu'à en perdre connaissance. Des coups qui signifient: ici on ne peut pas résister. Écœurés de tant de cruauté, nous fixons du regard le ciment en signe d'impuissance et de résignation...

En cette mi-février, les jours passent très difficilement. La semaine dernière, nous avons été obligés tous les jours de tenir les bras en l'air. Ils ont frappé sept à huit victimes par jour.

Je me souviens d'un homme fort, à la poitrine large, qui a esquissé une faible résistance quand il a été désigné pour être allongé sur la table... Ils lui ont tellement frappé la plante des pieds qu'à un certain moment, comme il ne bougeait plus, je me suis demandé s'il sentait toujours la douleur. Quand ils l'ont libéré, il ne pouvait plus tenir sur ses pieds... Il est tombé. Dans un effort désespéré il s'est relevé pour retomber aussitôt. Il a dû se traîner à sa place.

Il est huit heures passées. Dans la chambre-hôpital 4 règne un silence total. Nous sommes comme un monde mort après un cataclysme sans pitié. On n'entend même pas la respiration de ceux qui ont été martyrisés. Les cogneurs sont eux aussi comme des statues de pierre, chacun à sa place. Turcanu lui-même est allongé, la main droite sous la nuque et les yeux fixés sur un point du plafond. Par moments, il nous regarde d'un air à la fois sévère et absent. C'est étrange, mais cette immobilité générale, qui me désole, se mêle à une sensation de liberté. Les cogneurs n'ont plus les regards rivés sur nous. Comme s'il n'était plus nécessaire de nous surveiller. J'ai l'impression que je suis libéré de ce programme de supplices du corps, de cette souffrance de l'âme.

Sans le vouloir, mon regard croise celui de Matasaro qui se trouve sur le *prici* d'en face. Pour la première fois depuis quatre semaines, je peux comprendre quelqu'un seulement par le regard. Je suis tombé sur une figure dure mais pleine d'amitié, qui m'a envoyé un sourire caché, fugitif. Puis il a fermé les yeux comme pour dire: ça suffit!

Mais le silence est rompu. Turcanu se lève brusquement. Je sursaute. Il a l'air de dire que le programme doit continuer.

Il se dirige vers la table, s'y appuie des deux mains. Il reste un temps la tête penché en avant. Tout à coup, le voilà qui nous regarde et qui nous dit d'une voix pleine de mystères:

– Ce soir je vais faire un démasquage inhabituel.

Il se dirige vers les lits en fer et s'arrête devant Patrascanu, un des cogneurs les plus acharnés. Il le regarde fixement. L'homme pâlit, puis, en quelques secondes, prend un teint de cire.

Je reste comme paralysé. Je ne m'imaginai pas qu'un cogneur puisse passer par la même peur que nous, les terrorisés!

D'une voix rude, accusatrice, l'index pointé vers le cogneur, Turcanu crie:

– Je démasque Nuti Patrascanu.

Brusquement, comme sur un ordre, le démasqué se met à trembler de tous ses membres. On le croirait traversé de la tête aux pieds par un courant électrique.

Malgré toute l'inquiétude qui m'accable, je me rends parfaitement compte que les cogneurs, ces robots créés dans la prison de Pitesti, sont passés par des souffrances surhumaines avant de devenir les outils du Ministère de l'Intérieur. Je ne me suis jamais imaginé qu'un homme pouvait trembler de peur à ce point-là.

Les yeux fixés sur lui, Turcanu continue:

– Eh bien, Patrascanu, tu as dit que tu ne cacherais plus rien de ce qui est haineux envers la classe ouvrière. Tu as menti dans le passé et une fois démasqué tu as promis de sortir toute la pourriture de ton corps. Mais tu ne veux pas. Tu restes un ennemi odieux du peuple qui travaille et qui te donne ici à manger.

Et, élevant le ton, Turcanu continue:

– Patrascanu a tenu caché le fait que sa fiancée, elle aussi, a fait partie du Mouvement Légionnaire. C'est extrêmement grave! Réfléchissez. Combien d'âmes peut empoisonner cet être qui bouge librement parmi les hommes honnêtes du dehors?

Patrascanu tremble de façon effrayante. Je pense que cet homme a dû subir d'affreux tourments pendant les prétendus démasquages pour en arriver, démasqué maintenant pour la deuxième fois, à des spasmes pareils. Après ce qu'a dévoilé Turcanu, l'impuissant robot, cet être que je croyais déshumanisé, montre que, malgré tout, quelque part au fond de son cœur, sont restés des sentiments propres à l'homme. Dans ses yeux, on peut lire la souffrance qu'il a endurée et on a l'impression qu'il veut dire qu'il a fait tout ce qui était humainement possible, qu'il est passé par les plus terrifiantes épreuves, tout cela pour rien.

Il regarde longuement Turcanu, d'un regard qui implore le pardon: qu'il lui laisse la vie...

Au bout de quelques secondes, le tortionnaire fait signe aux autres cogneurs qui eux aussi sont raides, muets, la peur dans les yeux.

– Déshabillez-le, dit Turcanu calmement.

Aussitôt, Gherman, Puscasu, Steiner, Rosca et Oprea sautent sur Patrascanu, et le traînent au milieu de la chambre pour le mettre nu.

Le couloir de la souffrance est formé par douze robots, six d'un côté, six de l'autre. Tous ont des bâtons et des ceintures. Turcanu a dans ses mains une verge flexible.

Le démasqué, qui tremble toujours terriblement, est bâillonné avec une serviette. Et voilà que son supplice commence: Patrascanu est poussé entre les robots. Tout se passe dans un ordre parfait et dans un silence sépulcral. Ensemble, les cogneurs lèvent leurs mains armées de bâtons et de ceintures. Ils le font sans avoir reçu d'ordre, comme sur l'injonction d'une voix intérieure.

Ils frappent au hasard mais en y mettant un acharnement qui me coupe la respiration... Turcanu frappe de toutes ses forces avec la verge, dure mais flexible.

Patrascanu est bientôt couvert de sang. Il résiste encore un peu, puis il s'écroule. On le foule aux pieds avant de l'étendre sur le dos.

Mon Dieu, que vois-je? Douze personnes s'allongent sur lui, comme des sacs. Je suis persuadé que l'homme étendu sur le ciment est en train de rendre l'âme. Je vois ses yeux écarquillés par l'effroi et sa bouche que la suffocation rend béante...

Au bout de quelque temps, les robots le libèrent en se relevant un par un.

Le ciment est sali par les matières fécales laissées par Patrascanu....

A plat ventre sur le ciment, il saigne de la bouche. Je ne sais pas comment il a pu perdre des dents, car à un certain moment je ne pouvais même plus suivre les coups.

Turcanu lui relève la tête avec le pied et lui montre ses excréments... Patrascanu exécute un ordre donné seulement par signe, sans montrer la moindre hésitation! Je détourne mon regard et je fixe le ciment devant moi. La respiration lourde de ceux qui m'entourent me dit que cette scène exécutée par des robots les a épouvantés, écœurés et épuisés tout autant que moi.

La facilité avec laquelle Patrascanu a enfoncé sa bouche dans ses propres excréments prouve que la terreur qu'ont subie ces hommes pour être transformés en robots, a dû atteindre des proportions sinistres...

Tard, aux environ de minuit, on nous laisse dormir.

Seul avec moi-même, je veux m'endormir le plus vite possible pour oublier cette scène effrayante et la tristesse qui m'accablent.

Mais pendant la nuit je me réveille parce que les contorsions de Patrascanu sous les coups de bâton reviennent comme une obsession.

Chapitre XV

La peur et les supplices des derniers jours m'ont empêché de voir que le mois de mars était venu et que, autant que je puisse en juger d'un coup d'œil par la fenêtre, le temps avait changé. Aujourd'hui, nous sommes le mercredi 1^{er} mars 1950. Voilà six jours que Patrascanu a été démasqué. Il a parfois le droit, dans la journée, de s'allonger sur le ventre à cause des blessures douloureuses de son dos.

Maintenant, c'est à notre tour d'être terrorisés. Nous devons tendre les bras vers le haut. C'est ainsi que nous attendons le repas de midi.

Je risque un œil furtif par la fenêtre et je me rends compte que c'est le printemps. Par la fenêtre ouverte, l'air entre comme une eau rafraîchissante; il arrive jusqu'à nous et ranime nos visages. Pendant la nuit, une pluie tranquille a parsemé les vitres de gouttes cristallines. Je sens l'odeur fraîche de la terre. Sur l'arbre qui se dresse dans la cour de la prison, un oiseau gazouille comme s'il essayait d'apprendre une chanson.

Pour la première fois, Turcanu a le visage radieux. Serait-il sous l'influence du printemps?

Sans autre introduction il commence par nous dire quelque chose sur le canal Danube-Mer Noire:

– Imaginez-vous quelle construction grandiose va réaliser la classe ouvrière. Construire un canal qui va traverser la Dobroudja du Danube à la Mer Noire! Et la classe ouvrière va nous permettre, à nous aussi, ses ennemis d'hier, de travailler là-bas. Au canal, nous nous ferons une nouvelle vie, nous construirons des villes le long du rivage. Des villes dans lesquelles, bien sûr, on demandera à rester pour toujours. Nous mènerons une vie saine et nous travaillerons avec entrain. Notre enthousiasme nous gagnera la confiance de la classe ouvrière, qui nous pardonnera les crimes du passé.

Les robots et quelques-uns d'entre nous restent bouche bée, comme s'il disait Dieu sait quelles vérités.

A Jilava, j'ai déjà entendu parler de ce canal. C'est l'Union Soviétique qui l'a décidé, et le travail va être fait par les prisonniers. Apparemment, les conditions en seront très dures... Je pense que, si l'on est déporté au canal, la terreur va finir, au moins sous la forme brutale que l'on connaît ici. Je ne peux pas imaginer que, là-bas, dans les camps de cet immense chantier, ils puissent continuer avec des dizaines de milliers de prisonniers ce qu'ils font ici avec nous.

Puis Turcanu sort de la chambre.

Il revient seulement au moment du repas du soir. Il nous annonce que demain aura lieu une inspection. Sans plus d'explications. Il nous regarde tous et dit que certains d'entre nous devront s'asseoir sous le *prici* à l'heure de la visite. Il s'agit de ceux qui ont des cicatrices sur la figure à cause des coups. Il les compte en les montrant du doigt. Il y en a douze. Quelle tartuferie! Chose impossible, le Ministère de l'Intérieur veut paraître étranger à la terreur qui règne ici. Une pensée me traverse l'esprit. Les choses étant ce qu'elles sont, qui pourrait empêcher le Ministère de l'Intérieur, ou ceux qui ont instauré cette terreur, de rendre responsables de ce qui se passe ici, à tel ou tel moment, les robots qu'ils ont créés eux-mêmes? Cela pourra se produire quand la destruction de l'âme et du corps de certains d'entre nous sera accomplie. L'expérience prendra fin parce qu'ils sauront dans quelle mesure peut être créé l'homme-robot. Telles sont les pensées qui me travaillent ce soir...

Tard dans la soirée, alors que nous avons la permission de nous coucher, sous la lumière pâle de la lampe, les corps brisés s'allongent sur les planches, finissant ainsi une autre journée dans la chambre-hôpital 4. Puis tout s'efface sous les paupières qui tombent.

* * * * *

Au matin, nous sommes réveillés un peu plus tard que d'habitude. Nous allons au W-C par groupes. On nous laisse nous laver. Nous attendons notre tisane en silence. Nous avons le droit de sortir les mains des poches.

Vers dix heures, Turcanu nous dit de rester debout, chacun devant sa place. Ensuite, douze d'entre nous, ceux qui ont des cicatrices sur la figure, se glissent docilement sous le *prici*.

C'est la première fois depuis cinq semaines que je reste debout, et non sur le lit comme les infirmes. Chacun retient son soupir de soulagement, comme s'il avait peur que cet infime plaisir puisse lui être supprimé par un caprice du tortionnaire en chef. Certains agitent les jambes pour les dégourdir. Ils le font timidement, ce geste risquant de passer pour un excès de liberté.

A un certain moment, on entend un bruit de pas précipités. Ce sont les gardiens, qui, eux aussi, attendent probablement, comme nous, l'inspection. L'attente se prolonge.

Enfin, la porte s'ouvre, et le directeur de la prison, Dumitresco, apparaît. Il fait de la place et, dans un silence total, va jusqu'au milieu de la chambre.

Celui qui doit constater l'état de destruction de nos âmes a environ quarante ans, les cheveux clairs, plutôt blonds. Sa tête ovale est trop petite pour son corps. Les traits du visage sont réguliers. Il promène son regard sur nous. Je me rends compte à ce regard qu'il essaye de voir le plus de choses possibles d'un seul coup d'œil.

Il se retourne vers le directeur de la prison avec un bref mouvement des mains, comme pour dire "je suis satisfait"; puis il se dirige vers la porte.

En sortant, il regarde Turcanu fixement et de façon perçante, pendant une seconde...

La porte se ferme derrière lui. Des pas pressés se perdent dans le couloir et nous restons muets, raides, peureux. J'ai l'impression que le programme d'abrutissement va continuer. Je ne me trompe pas, car la volée de coups générale commence...

Protégeant ma tête, je regarde d'un bout à l'autre de la chambre. Je lis dans les yeux des autres qu'ils se rendent très bien compte que celui qui a promené son regard pendant quelques instants sur nous est un des hommes qui suivent de près le déroulement de la terreur dans la prison de Pitesti. Il fait partie de ceux qui décident de la manière dont il faut que nous vivions ou mourions.

Je reste ainsi courbé, la tête sur la poitrine, en me défendant instinctivement de la pluie de coups de bâtons et de ceintures, mais je pense toujours aux inconnus qui ont lancé cette expérience. Des hommes nouveaux, sortis de la "paix" instaurée après la deuxième guerre mondiale.

Nous avons besoin de la liberté perdue avec l'instauration du communisme, mais comment arracher les racines qu'il a implantées dans notre pays et comment briser ce cercle de fer qui nous enserre la tête?

L'encre vient à peine de sécher sur les dossiers de Nuremberg, que les communistes reprennent les atrocités d'une manière sinistre. Quand ils se sont juchés aux postes de commande de notre pays, qu'ils aiment plus que la liberté, ils ont célébré celle-ci, mais pas longtemps. Pendant la nuit, la liberté a été remplacée par le bruit des chaînes et les hurlements de douleur...

Et moi, qui depuis deux ans n'entends que la désolation des enchaînés!

Comment pourrais-je oublier ces cinq semaines de raideur sur le *prici*, la volée de coups quotidienne, les yeux de ceux qui nous regardent par les manques de peinture de la porte vitrée, les yeux des victimes dilatés par la terreur, le tremblement des bras tendus vers le haut, la torture de la faim, le couloir du supplice, la chair sanglante, l'évanouissement de ceux qui sont frappés sur la plante des pieds, les trois morts.

A partir d'un certain jour, les choses ont changé.

Le matin, nous ne sommes plus jetés sur le ciment. On nous laisse mettre nos pantalons tranquillement et, je ne peux pas en croire mes oreilles, on nous dit que nous pouvons rester à notre place, bouger, regarder où nous voulons. Par contre, nous n'avons pas le droit de parler entre nous.

Mettant à profit cette liberté relative, je me masse les jambes, le corps et les joues, avant de regarder au plafond, vers la fenêtre de l'ouest, vers la fenêtre de l'est... Chacun est soulagé. Certains d'entre nous palpent leurs blessures sur la figure ou touchent doucement la chair déchirée sous la chemise.

Nous avons connu quarante jours de terreur... les plus longs jours de notre vie! Et pourtant, nous les avons traversés. Sauf trois d'entre nous qui sont passés outre-tombe. A un moment donné, Turcanu nous dit d'une voix calme et mesurée:

– Aujourd'hui vous allez être répartis dans des chambres différentes. Je pense que tout le monde a compris que ce début a été difficile parce qu'il va être utile par la suite. Que personne n'oublie qu'il faut lutter pour sortir la pourriture de soi-même. Il faut renier votre sale passé.

La porte s'ouvre.

Le directeur de la prison entre dans la chambre avec les gardiens en chef Ciobanu et Mindruta. A la porte, dans le couloir, les gardiens sont nombreux.

Étrange! Ceux qui ont surveillé la terreur m'apparaissent maintenant comme des messagers de la liberté. Je me rends compte que je ne suis plus celui d'avant. Je ne suis pas du tout révolté contre les bourreaux. Serait-ce un début de docilité? Ou est-ce seulement l'instinct de conservation qui étouffe mes sentiments de vengeance?

Le directeur de la prison quitte la chambre. C'est un homme robuste. Il bombe le torse. Sa tête ronde et rubiconde a des joues proéminentes.

Mindruta tient quelques listes dans la main. Il les regarde attentivement, puis il nous dit:

– A l'appel de son nom, chacun prend son bagage et sort immédiatement dans le couloir.

Il nous appelle par groupes de trois, quatre, cinq noms. Les désignés prennent le chemin inconnu, tandis que l'arrachage de masques doit continuer. Les deux qui étaient à ma droite et à ma gauche sont partis. Ceux qui sont venus avec moi de Jilava ont aussi été appelés.

L'un des cogneurs, qui ne prenait pas d'initiatives, est parti aussi.

Je regarde Bogdanovici. Il a toujours la tête basse. J'ai l'impression qu'il est résigné. Il pense probablement qu'il va rester ici pour être montré à ceux qui vont nous remplacer. Turcanu lui a dit qu'il allait mourir de ses propres mains. C'est l'homme qui a accepté la rééducation par la conviction et non par la terreur...

Comme la chambre se vide, je me rends compte que les robots vont rester. Peut-être vont-ils recevoir le renfort de deux ou trois autres?

Je suis moi aussi appelé, ainsi que Dinu Georgesco, Burcea et Patrascanu, le robot démasqué.

Nous sommes dans le couloir. Un gardien nous emmène. Nous descendons les escaliers. Patrascanu est derrière nous. Il se traîne difficilement. L'espace vide de la cage d'escalier est maintenant barré, à chaque étage, par des filets métalliques. Personne ne pourra plus se donner la mort en se précipitant dans le vide.

Nous descendons doucement et silencieusement. Nous ne parlons pas entre nous. Au rez-de-chaussée, le gardien nous conduit dans un couloir sur la gauche, puis il ouvre la deuxième porte à droite.

Nous entrons et nous trouvons une vingtaine de prisonniers. Ils sont assis en tailleur sur le *prici*, presque collés les uns aux autres.

La porte se referme derrière nous. Je ne sais que faire. Où dois-je m'asseoir? Ai-je le droit de demander ou faut-il attendre? Je me passe la main sur la figure pour cacher la peur qui fait légèrement trembler mes lèvres. Les figures pâles de ceux qui se trouvent sur le *prici*, les yeux fixés sur nous, me donnent la nausée. Ici aussi il y a des robots et des tortionnaires!

Chapitre XVI

Nous occupons une chambre de six mètres de long et presque autant de large, avec une fenêtre qui donne sur un mur intérieur. La lampe répand une lumière pâle au milieu du plafond. Le *prici* commence à la porte et court le long des trois murs de la chambre. On y voit les mêmes couvertures carrées faites de restes d'étoffes assemblés. A côté de la porte, s'étend un espace libre de quelques mètres carrés. Quand j'entrai dans cette chambre, je crus que mes dernières forces m'abandonnaient: le spectacle de vingt prisonniers aux yeux agrandis dans des visages creux avait, en effet, de quoi faire peur. Mais, le chef de chambre, nous ayant ménagé de la place sur le *prici*, je finis par reprendre courage.

Dinu Georgesco est à un mètre de moi. Nous nous trouvons face à la porte. Burcea est de l'autre côté, inséré entre deux prisonniers qui ont réduit sans enthousiasme leur espace vital. Patrascanu est juste à côté de la porte, en haut du *prici*. Il y est monté difficilement, et s'est laissé tomber à plat ventre, la tête entre les mains pour cacher la douleur due aux blessures qu'il a sur le dos. Parmi ceux que nous avons trouvés ici, aucun n'a la curiosité, ou plutôt l'audace, de s'enquérir des raisons pour lesquelles Patrascanu est dans cet état. Moi non plus, je n'ose rien dire. Il n'y a pas de doute que tous ceux qui se trouvent ici sont passés par la chambre-hôpital numéro 4. Je le vois sur leurs visages!

Nous vivons dans le silence. Il nous arrive rarement d'échanger ne serait-ce qu'un ou deux mots avec notre voisin. Chacun fait ce qu'il veut: on regarde le plafond, par la fenêtre ou tout simplement on s'allonge sur le *prici*. C'est d'ailleurs tout ce qu'on peut faire. Je me demande s'il est possible de quitter le *prici* pour aller faire quelques pas sur l'espace libre à côté de la porte.

Le chef de chambre est de taille moyenne, il a une tête ovale, un nez fin et retroussé, des yeux vifs, une petite bouche et une barbe droite de quelques centimètres. Il reste appuyé contre le *prici*, aux pieds de Patrascanu, et de temps en temps il parle avec deux prisonniers qui se trouvent à côté du robot démasqué.

Vient un moment où mon voisin de gauche me regarde avec insistance et demande sur un ton qui se veut indifférent:

– Vous êtes passés, bien sûr, par la chambre-hôpital 4?

Je lui réponds que oui, avec la même indifférence feinte.

Puis, se forçant à sourire:

– Quelle ressemblance entre Nuti Patrascanu et son oncle, Lucrece Patrascanu, l'ex-ministre de la justice!

Je l'approuve, comme si j'avais toujours connu la parenté du robot et du ministre communiste. C'est vrai, ils ont des traits communs. Le nez surtout, parfaitement droit, régulier.

Par peur d'être interrogé sur ce que j'ai vu dans la chambre-hôpital numéro 4, je reste indifférent et change de sujet.

J'apprends ainsi que mon voisin est étudiant à la Faculté de Médecine de Timisoara, qu'il purge une peine de deux ans et qu'il s'appelle Valeanu. Il est fort, son corps est bien proportionné, sa tête ovale a des traits réguliers, le tout donnant l'impression d'un homme bien fait. Je pense qu'il serait mieux dans une société mondaine, entouré de jeunes filles de bonne famille, prêtes à lui apporter en dot un cabinet médical équipé de tout l'appareillage moderne...

En proie à mes pensées, je me demande comment il est possible d'arriver à ce paradoxe dans la famille de Patrascanu: l'oncle communiste et le neveu légionnaire (40). L'oncle désire la création d'une société qui puisse donner un homme nouveau. Le neveu veut un homme qui, nourri des préceptes de Corneliu Codreanu, puisse créer une nouvelle société.

Celui qui met la charrue avant les bœufs, c'est le communiste!

Je ne sais pas grand-chose sur Patrascanu, qui est en face de moi. Turcanu a dit de lui, quand il l'a démasqué, qu'il était le chef des légionnaires de la Faculté de Médecine de Bucarest et qu'il a été emprisonné aussi pendant la guerre... A son tour, Lucrece Patrascanu, le communiste, a été banni en 1948. Maintenant, il se trouve lui aussi en prison... C'était un des communistes roumains qui n'avait pas suivi l'école de Moscou. Pendant toute la guerre il est resté caché en Roumanie; ou plus tard en résidence surveillée dans sa propre maison, à Azuga, d'où il disparut au début de 1944.

Au printemps 1944 il était recherché, mais pas par la police; c'était Iuliu Maniu qui avait des comptes à régler avec lui. Je me rappelle ce printemps-là, quand les bombardiers anglo-américains survolaient d'ouest en est le ciel de la Roumanie. C'était l'alerte quotidienne.

Les Libérateurs impassibles, indifférents à ce qui se passait en bas, laissaient des traces blanches dans un ciel extraordinairement bleu. Les Roumains cherchaient des abris, puis suivaient les avions du regard jusqu'à ce qu'ils disparussent à l'horizon. Je n'avais pas peur de ces forteresses volantes; par contre, j'étais terrorisé à l'idée que, de là-bas, de l'est, pourrait venir sur nous, tôt ou tard, la déferlante des armées soviétiques.

Mes pensées et la brise de printemps me donnaient la nostalgie du passé, un passé pas si éloigné, où, en Roumanie, on ne parlait pas du danger de l'Armée soviétique, parce que, chez nous, il n'y avait pas de communistes.

Donc, ce printemps-là, on recherchait activement le communiste Lucrece Patrascanu.

Les partis démocratiques de Roumanie (le Parti National-Paysan, le Parti National-Libéral et le Parti Social-Démocrate) avaient créé un Conseil pour analyser la situation dans laquelle se trouvait le pays à cette époque. On doutait de la victoire des

alliés. Le Maréchal Antonesco lui-même menait à Stockholm des tractations avec l'Union Soviétique, en vue d'un armistice. Il ignorait que le Conseil des partis démocratiques, par l'intermédiaire de leurs émissaires, faisait de même avec les Anglo-Américains au Caire.

Des deux côtés ils espéraient peut-être écarter les Soviétiques des affaires de la Roumanie.

Iuliu Maniu, le président du Parti National Paysan; Nicolas Penesco, le secrétaire général du même parti; Dinu Bratiano, le président du Parti National Libéral et Titel Petresco, le président du Parti Social Démocrate, tombèrent d'accord au cours d'une réunion à Bucarest.

Étant donné que les troupes soviétiques, et non les américaines, allaient envahir le territoire roumain, ils avaient jugé opportun de faire entrer les communistes dans le Conseil.

Mais on ne trouvait pas de communistes.

Il y en avait bien quelques dizaines, en fait des espions soviétiques, qui étaient emprisonnés dans le camp de Târgu-Jiu.

Le Parti Communiste comptait, lui, quelques centaines de membres.

C'est pour cela qu'au printemps 1944, les chefs des partis démocrates n'en trouvaient même pas un seul exemplaire.

Ils se sont souvenus toutefois de Lucrèce Patrascanu, peut-être parce qu'il était le seul intellectuel du Parti Communiste (il avait obtenu son doctorat en droit à Berlin).

Ils savaient que Patrascanu n'était pas interné à Târgu-Jiu et, d'après leurs informations, il ne s'était pas enfui en Union Soviétique. Il devait donc être en Roumanie.

Ils ne pouvaient pas non plus crier à tous vents qu'ils voulaient le trouver, puisque leur action était secrète. Ils ont pensé à demander l'aide du commandant de la quatrième armée de Moldavie, le Général Racovita, lequel avait seulement dit: "Ne vous inquiétez pas, je vais vous l'amener; il est quelque part en Moldavie".

Quelques jours plus tard, le général s'était présenté avec Lucrèce Patrascanu devant Maniu, Penesco et Titel Petresco.

En présence des démocrates roumains, Patrascanu fit montre d'une grande humilité. Il joignait les mains en signe de respect. Il n'arrivait pas à croire qu'il se trouvait à côté de l'illustre Iuliu Maniu. On lui parla de la création du Conseil des partis démocratiques de Roumanie et du fait qu'il avait été choisi pour représenter le Parti Communiste. Bonheur suprême pour ce communiste appelé par Iuliu Maniu pour participer au gouvernement! Remerciements et reconnaissance éternelle!

En 1946, Lucrèce Patrascanu était le Ministre de la Justice imposé par Vychinski dans le gouvernement Petru Groza. Le pouvoir en mains, Patrascanu avait fait la loi dans le pays.

Iuliu Maniu, Bratiano, Penesco, Titel Petresco et avec eux tous les démocrates roumains étaient, selon la propagande dévergondée des communistes, les ennemis du peuple et de la paysannerie, les instruments des impérialistes américains, bref des réactionnaires rétrogrades, des fascistes... Seuls les communistes étaient, eux, des démocrates.

Et Lucrèce Patrascanu, le démocrate Patrascanu écrivit son livre *Sous trois dictatures*, livre qu'il fit exposer dans toutes les vitrines. Les gens s'empressèrent de l'acheter. Ils espéraient sans doute y trouver quelque chose qui puisse juguler la crainte qu'une nouvelle dictature s'installe en Roumanie...

Je ne sais pas ce qu'ils ont pu y trouver, mais une chose est claire: Lucrèce Patrascanu a donné l'ordre d'épurer les avocats du barreau qui refusaient de s'inscrire dans les partis gouvernementaux (communistes ou alliés). Que pouvait donc nous apprendre son livre sur les dictatures du passé? Un an plus tard, le gouvernement communiste mit fin à toute activité des partis démocrates de Roumanie. En février 1947 Lucrèce Patrascanu devenait professeur d'université.

Avec quelle facilité on peut quelquefois réussir dans la vie!

Patrascanu avait ouvert le cours d'économie politique à la Faculté de droit de Bucarest, dans le grand amphithéâtre. Comme il se doit, la séance inaugurale était surtout destinée aux officiels. Le gouvernement dans son entier, le corps diplomatique et le nouveau gratin étaient là. Les étudiants suivaient le cours dans les couloirs avec des haut-parleurs. Le sujet proposé par le conférencier était "L'économie politique est-elle une science?" Il récolta un tonnerre d'applaudissements de la part de ceux qui se trouvaient dans l'amphithéâtre.

Par contre, dans les couloirs, régnait une atmosphère d'inquiétude. Un tel commencement n'augurait rien de bon pour les étudiants. Cette conférence était l'indice que, dans les amphithéâtres de la Faculté de droit, de nouveaux hommes, taillés sur mesures et choisis par les communistes, allaient occuper les chaires.

Peu de temps après survint un mauvais signe. Le professeur Ion Gruia mourut.

L'avocat I.V. Gruia avait été écarté du barreau par Lucrèce Patrascanu. Le salaire qu'il percevait était insuffisant pour les dépenses vitales durant la période d'inflation. Aussi mourut-il dans une misère noire. Les frais d'obsèques furent couverts par une quête estudiantine.

Pendant les années qui suivirent, nombre de professeurs de la Faculté de droit de Bucarest firent place à de nouveaux hommes. D'autres furent arrêtés...

Quelques semaines après la conférence dans le grand amphithéâtre de la Faculté, la curiosité me poussa à voir ce qui se passait au cours d'économie politique de Lucrèce Patrascanu. Je me dirigeai un jour vers la salle où il tenait ses conférences. Dans le

couloir, il n'y avait personne. Je me dis que la salle devait être bondée, comme un an auparavant au cours d'Istrate Mircesco. J'ouvris la première porte de l'amphithéâtre, délicatement, comme quelqu'un qui ne veut pas perturber un cours. L'amphithéâtre était presque vide. A la chaire se trouvait Lucrece Patrascanu qui était en train de chercher un passage dans une brochure. Au premier rang, cinq auditeurs gardaient les yeux fixés sur la brochure et les doigts du professeur. Ils semblaient dans l'attente d'une preuve péremptoire. Patrascanu interrompit sa recherche, me sourit et m'invita d'un signe à m'asseoir. Les cinq auditeurs esquissèrent un sourire de commande. Je pensai être tombé comme une mouche dans une tasse de lait. Après d'interminables minutes, le professeur finit par trouver le passage qu'il cherchait. Il le lut et dit ensuite:

– Voilà donc que Rosetti nous apporte de précieux indices sur le fait que la propriété était collective dès les débuts de l'histoire roumaine.

Les cinq auditeurs opinèrent du chef. Ils montraient ainsi leur complète approbation quant aux origines de la collectivisation en Roumanie.

Je me demandais qui était ce Rosetti et quel était le titre de l'ouvrage, mais je ne voyais pas. Je ne jugeai pas opportun de le demander parce qu'ils auraient pu croire que je voulais participer sérieusement à ce cours, qui avait plutôt l'air d'une séance de cellule du parti.

Ce qui me préoccupait le plus était la façon de partir le plus vite possible pour éviter la honte d'être vu sortant d'ici. Je ne voulais surtout pas être étiqueté comme "collaborateur". Brusquement, je pris mon courage à deux mains et sortis sur la pointe des pieds. Aujourd'hui, je me demande pourquoi ils ont arrêté Lucrece Patrascanu. Conséquence d'une lutte d'influence au sein du Comité Central du Parti Communiste ou suite normale de son "non-conformisme" après l'abolition de la monarchie?

Il fallait donner un nom à la nouvelle république. Ils étaient tombés d'accord pour l'appeler République Socialiste de Roumanie, mais Lucrece Patrascanu, le regard perdu, fit la réflexion suivante: "Euh, République Socialiste Roumaine, République Socialiste d'Azerbaïdjan, République Socialiste d'Ouzbékistan..." Le pays a pris le nom de République Populaire Roumaine et Patrascanu le chemin de la prison.

Chapitre XVII

Le repas de midi approche. Dehors, dans le couloir, on entend le bruit des baquets qu'on traîne sur le ciment. Au bout de six semaines, je constate que le tremblement de mes mains et de mes jambes revient. Dans la chambre-hôpital 4 je ne sentais plus la torture de la faim, tellement je me concentrais sur la lutte pour la vie. Les cinq semaines et trois jours passés là-bas n'étaient qu'une succession de tortures, de réflexes d'instinct de conservation, de désespoir. Je reprenais une certaine assurance seulement quand les robots s'occupaient d'une autre personne. Pendant cette période nous avons été harcelés à chaque instant; on nous maintenait dans l'engourdissement et l'irréflexion.

J'attends la soupe et le quart de pain comme un loup affamé. J'espère qu'ici on va me laisser digérer tranquillement comme avant les arrachages de masques.

La porte s'ouvre, le gardien tire le baquet à l'intérieur de la chambre, puis il compte vingt-six quartiers de pain. Par sa façon de tenir la tête inclinée, il veut nous faire comprendre qu'il n'est qu'un simple exécutant. Nous mangeons en silence. Un silence qui serait total s'il n'y avait le bruit des cuillères qui heurtent le fond des gamelles.

La façon dont nous mangeons montre bien l'état d'abrutissement dans lequel nous sommes. Les gamelles sur les genoux, le dos courbé, nous comptons le nombre d'heureux coups de cuillère qu'il nous reste à donner dans la gamelle avant d'arriver au fond. Nous nous nourrissons tous de la même façon. Au moins, on nous laisse dans notre misère, sans intervention des robots. C'est si agréable de pouvoir avaler sa nourriture en toute tranquillité!

Le repas fini, personne ne s'occupe de nous. Nous osons nous allonger sur le dos. Une demi-heure s'écoule ainsi. Un seul homme, au fond de la chambre, est occupé à autre chose que la digestion. Assis en tailleur, tête baissée, le regard fixe, il est entièrement à son travail. Sur un torchon étalé devant lui, il a disposé en rectangle environ quatre-vingts petits sandwiches. Il a découpé le quart de pain, avec la queue de sa cuillère, en morceaux ronds, grands comme l'ongle du pouce. Chaque morceau a été imbibé avec la pâte qu'il a faite à l'aide des restes de pommes de terre du fond de sa gamelle. Il a fini son travail et maintenant il regarde fixement les sandwiches. Vingt-cinq paires d'yeux sont braquées sur la même chose. D'interminables minutes s'écoulent. Le maître des sandwiches est maigre, genre fétu de paille, avec une tête longue aux petits yeux enfoncés et une peau transparente. Il est vraiment le plus maigre d'entre nous.

Il se décide finalement, et attaque le rectangle des sandwiches en commençant par le coin en haut, à gauche. Chacun cherche une meilleure position sur son *prici* pour bien regarder le spectacle. L'homme prend le premier morceau avec la main droite, entre le pouce et l'index. Il l'élève à quarante centimètres devant lui, puis il le dirige doucement vers sa bouche. La main gauche est en permanence sous le sandwich pour ne rien perdre au cas où une miette tomberait.

Il a son morceau sur la langue; sa bouche est largement ouverte. De sorte que nous pouvons voir nous aussi, avant que la mastication ne commence. En fait, il n'y a rien à mâcher, il promène seulement son sandwich dans la bouche. Après quoi, il l'avale doucement.

Le spectacle a duré plus d'une demi-heure. Maintenant, l'homme est allongé sur le dos, le regard au plafond, et nous, silencieux, nous restons dans la longue attente de la dernière lavasse de la journée. Il ne peut plus faire de sandwiches le soir, parce que nous ne recevons du pain qu'une seule fois par jour, à midi.

Le soir est arrivé et s'écoule sans bruit. Seuls interrompent, de temps à autre, le silence quelques mots dits à voix basse au voisin, jusqu'à la cloche qui, résonnant dans le couloir, annonce la fin de la journée.

La nuit s'empare de la fenêtre. Nous pouvons dormir tranquillement. Il n'y a personne ici pour nous garder ou pour nous ordonner de dormir dans telle ou telle position. Mais nous sommes trop nombreux sur le *prici* et tout le monde ne peut pas dormir sur le dos. Je m'allonge sur le côté droit, la main sous la tête, accablé par le silence total de la prison.

Je pense à ceux qui ont pris notre place dans la chambre-hôpital numéro 4. Je la revois. Je me demande si l'épaisseur de l'obscurité dans laquelle je plonge mon regard, au-delà de la fenêtre, pourrait effacer les scènes de la chambre numéro 4 dite l'Hôpital. Je voudrais que le silence soit très profond, qu'on ne puisse plus entendre les gémissements de douleur des tourmentés. En cette première nuit sans surveillants, je pense au passé et à l'avenir de ces hommes parmi lesquels certains sont morts et d'autres vont devoir mourir.

Deux jours s'écoulaient encore dans cette chambre du rez-de-chaussée. Avec le même silence, le même abattement sur le *prici*, le même spectacle des quatre-vingts sandwiches et la même torture de la faim.

On ne dit pas un mot. Comme si les arrachages de masques avaient cessé. Et pourtant, ici, parmi nous, se trouvent des robots! Ils sont calmes pour le moment. Le chef de chambre est, lui, toujours nerveux; il a l'air inquiet, comme en attente d'un événement qui ne vient pas.

Souvent, trois des prisonniers font une sorte de réunion, assis en tailleur à côté de la porte. Ils parlent beaucoup trop bas pour que je comprenne quelque chose. L'un présente un visage sans personnalité, pâle, avec un nez crochu et des yeux verts; un autre a le corps tassé, la tête ronde et la bouche trop grande.

Les prisonniers ont tous des visages marqués par la torture, la souffrance et l'insécurité. Torture qui, je pense, ne pourra jamais s'effacer. Certains portent des marques de coups, d'autres bougent difficilement et douloureusement les bras ou les jambes; ils se retournent sur le dos avec de terribles grimaces.

Nous sommes tous pensifs. Chacun sent la tristesse des autres. Et voilà que ce soir se produit l'inévitable. Nous sommes le lundi 6 mars 1950. Je persiste à compter les jours du calendrier... Nous avons fini la soupe du soir et chacun est à sa place sur le *prici*.

Brusquement, le chef de chambre, appuyé contre le mur libre à côté de la porte, frappe dans ses mains. Vingt-cinq têtes se tournent irrésistiblement vers lui avec des yeux effrayés et des spasmes sur le visage. Lentement, calmement, le chef de chambre dit:

– On est ici depuis trois jours. Quelques-uns viennent d'arriver de la chambre-hôpital numéro 4, d'autres y ont été avant. De toutes façons, vous avez nettoyé votre corps et votre âme rongés par la pourriture.

Je comprends que, seulement à partir de maintenant, nous commençons, d'après les initiateurs de cette opération, à devenir des êtres humains. Un frisson me parcourt rapidement le dos.

Il continue:

– Pour respecter la classe ouvrière qui nous donne à manger ici, on va continuer le nettoyage de tout le mal qui nous a été inoculé par l'éducation bourgeoise. Il faut lutter contre soi-même pour être utile à la société. Actuellement, nous ne pouvons pas être acceptés par la classe ouvrière qui ne pourrait pas nous supporter. Dès demain, chacun fera son autobiographie, si possible en commençant par le plus jeune. Nous dirons tout. Tout ce que nous avons pensé sur nous-mêmes, sur nos parents, sur les frères et les sœurs. Ainsi verra-t-on combien nous sommes pourris. Demain on recevra des savons et des aiguilles. Sur les six faces du savon, chacun va marquer avec la pointe d'une aiguille, les principaux traits qu'il va développer dans sa biographie. C'est tout pour le moment en ce qui concerne le démasquage intérieur. Et pour finir, je me présente. Je m'appelle Lévyński Mihai, je suis de la région de Suceava, et je suis condamné à sept ans de prison pour complot contre l'ordre social. J'ai été un criminel envers la glorieuse classe ouvrière et je suis prêt à me nettoyer de toute la pourriture que je porte encore.

Je tombe épuisé sur le *prici*. Je réalise que le robot Lévyński a dû être, lui aussi, terrorisé au-delà de la résistance humaine, dans la chambre-hôpital numéro 4. En ce qui me concerne, je me demande combien de temps je vais pouvoir tenir dans l'état de faiblesse où je me trouve. Je dis un Notre Père dans le plus grand secret. J'ai même peur de penser. Je m'endors.

Chapitre XVIII

L'aube point, avec le même brouillard derrière la fenêtre. Avec, en moi, la même tension vers "l'ouverture". Aujourd'hui commencent les démasquages intérieurs. Nous avons bu la tisane. Nous avons été au W-C. Une fois rentrés dans la chambre, nous sommes tous la proie d'une attente mêlée d'inquiétude.

Lévynski, appuyé contre le *prici* du côté de Patrascanu, coupe le silence en frappant dans ses mains. Tous les prisonniers sont figés. Il sort d'une boîte en carton, apportée probablement par le gardien en notre absence, des cubes de savon gris qu'il nous distribue avec la méticulosité d'une personne responsable d'objets de valeur. Nous recevons aussi chacun une aiguille. Il attire notre attention sur le fait qu'il ne faut surtout pas la perdre, parce que le soir on doit la rendre au gardien.

Il nous dit:

– C'est Lupasco qui va commencer son autobiographie aujourd'hui.

Lupasco a une tête ovale avec des yeux verts, des cheveux blonds, une barbe pointue.

Lupasco est un de ceux qui avaient de longues discussions à voix basse avec Lévynski. Il est courbé, comme un peuplier sous le vent. Il veut donner l'impression qu'il est content d'avoir été choisi le premier pour l'autobiographie, mais je vois bien ce qu'il y a de factice dans son accord.

Lévynski ajoute encore un détail:

– Lupasco a déjà fait son autobiographie; dans une autre chambre. Mais il est malhonnête et il a été démasqué. Vous devez savoir que le plus grave, c'est de chercher à tromper le comité de rééducation. Ici, on n'a pas de comité de rééducation parce que tous, absolument tous, vous êtes des pourris. Pour le moment, c'est moi qui fais ce travail.

Lupasco a montré ensuite qu'il était quand même sur le bon chemin parce qu'il a demandé à être battu pour pouvoir extirper au moins une partie du mal qui le ronge. Bien sûr qu'il aurait été battu même sans le demander. Parce que nous, on est honnêtes, il faut qu'on fasse notre devoir qui est de ramener les mauvais sur le bon chemin. J'ai hésité, moi aussi, au début. Maintenant je suis certain d'être sur le bon chemin.

Patrascanu, le seul à être allongé sur le côté, le fixe d'un regard plein de compréhension. Regard qui trahit un passé commun avec Lévynski, et des tortures défiant la résistance humaine. On peut y lire qu'il a fait le choix de sauver sa peau.

Nous restons tous raides, les yeux perdus dans le vide. Le silence est total. Quelques minutes s'écoulent, puis Lupasco commence son autobiographie.

Il nous explique qu'il a eu une enfance malheureuse dans un quartier pauvre de Bucarest, qu'il vivait dans une famille misérable, se nourrissant de fruits pourris et dormant sur des paillasses infectes.

"Tout ce que je vous dis est vrai, l'image de la maison parentale, qui n'était pas meilleure que celle des autres habitants du quartier, telle que je l'ai vue avec les yeux de l'enfance, est toujours inscrite dans ma mémoire. Ma première autobiographie n'était pas la vraie. J'ai osé mentir, en disant que je n'avais pas vécu dans la misère et la pauvreté. Pourquoi je l'avais fait? C'est la conséquence de l'éducation réactionnaire que j'ai reçue à l'école, cette éducation qui avait pour but de contourner la vérité en ce qui concerne les souffrances des travailleurs. J'avais menti, je ne voulais pas révéler le fait que j'étais impressionné par les habitations sordides de mon quartier. Je n'ai pas eu la sincérité de montrer que je voulais être loin de ce quartier. Le plus loin possible. Je voulais sortir de cet enfer et être dans la société bourgeoise. Me rassasier, sans penser à ceux qui travaillent et vivent dans la misère. Je pensais seulement à mon bien-être et pas du tout au fait que leur agonie était si lourde. Vous voyez bien quelle mentalité rétrograde j'avais!"

Lupasco continue l'arrachage du masque mental:

– "C'était la guerre et je suivais les cours de terminale, par correspondance. Cela, non plus, je ne l'avais pas dit dans ma première autobiographie. Je le faisais justement parce que j'étais pauvre. Pourquoi je ne l'ai pas dit? Maintenant je me rends compte que j'étais en train de défendre l'ancienne société bourgeoise-capitaliste. C'était la conséquence de l'éducation que j'avais reçue à l'école. Je n'avais pas le droit de voir la misère qui m'entourait, ni la mienne non plus..."

Souvent, quand je revenais le soir à la maison, j'étais si ennuyé par cette vie que je me jetais sur le lit sans me déshabiller, sans me laver. Quelque part, dans mon subconscient, couvait l'idée, si vraie par ailleurs, qu'il n'est plus nécessaire de se laver quand on vit dans un milieu où tout est sale. Tout était infect, même l'air que je respirais. Et qu'est-ce que je faisais pour me consoler? Imaginez-vous, j'allais à l'église. Pourquoi? Parce que l'école m'avait conseillé d'aller à l'église quand j'étais en difficulté. L'église du quartier était mon refuge. Je me coulais parmi les autres malheureux et j'attendais la délivrance de Dieu. Je l'attendrais encore aujourd'hui si je n'avais pas eu la chance de me trouver ici".

Je reste le regard dans le vide. Je suis tombé dans le néant et, de temps en temps, j'attrape des fragments de ce que dit Lupasco. Tout ce qui sort de sa bouche n'est qu'inventions. Il n'a pas du tout l'air d'avoir vécu au sein du prolétariat.

A un certain moment, mon regard croise celui de Lévyński. Ses yeux scrutateurs, lourds de menaces, m'épouvantent. J'entends le battement rapide de mon cœur. Il m'a surpris, bien sûr, en état de totale incrédulité vis-à-vis de ce qui se passe ici. Avec de tels yeux, il peut voir à l'intérieur de moi-même.

Je prends un air innocent et je tourne la tête vers Lupasco en affichant une attention particulière.

"En 1945 j'ai été recruté par le Mouvement Légionnaire. C'était normal d'en arriver là! Aveuglé par l'éducation que j'avais reçue, je ne pouvais pas voir, au cours de cette tumultueuse année, qu'il y avait une lutte de survie entre le progrès et l'obscurité. Je ne pouvais pas voir le progrès puisque l'éducation reçue m'avait aveuglé; donc, je suis allé vers l'obscurité. Inconscient! Imbécile! J'avais vu autour de moi tant de souffrance et de misère, que je me suis jeté dans les bras des légionnaires, convaincu que là, je pouvais trouver la solution pour vaincre mon malaise social. Ils m'ont passé des livres que j'ai lus avec beaucoup d'intérêt. J'ai assimilé leurs doctrines mystiques, en devenant moi-même bigot, je priais et je me prosternais chaque fois que je pensais que Dieu me le demandait. Je ne m'apercevais pas, tant j'étais aveugle, qu'autour de moi les gens travaillaient, faisaient des efforts pour une vie meilleure, pour le progrès. Moi, avec ma bible dans ma poche, je n'étais même pas capable de me demander ce que j'avais fait pour mon pays, ou si seulement j'aurais été capable de faire quelque chose pour lui!

Un jour, tout par un coup, il m'est venu une idée. Celle de m'infiltrer parmi ceux qui essayaient de construire une société meilleure. Mais je n'avais pas des pensées honnêtes. Ce que je voulais, c'était profiter du nouveau régime. Opportunisme! Nos anciens politiques étaient maîtres dans ce domaine".

Et Lupasco a continué ainsi jusqu'à l'heure du déjeuner. Il a tout renié, lui-même, sa famille, l'Eglise, le passé de son pays. Par contre, il a chanté les louanges de l'imposture qui nous gouverne depuis que l'Union Soviétique l'a imposée.

Vu ce qu'il a subi, Lupasco n'a comme seul moyen de survie que ce mensonge. Après le déjeuner, vers quatorze heures, il continue. Il parle de son activité d'opportuniste d'avant l'arrestation:

"... Comme j'étais inscrit aux sociaux-démocrates, je suis devenu membre du Parti Ouvrier (Communiste), après la fusion des sociaux-démocrates dissidents avec les communistes. Je suis entré dans un parti gouvernemental parce que je considérais que là, à l'abri, je pouvais observer tranquillement les mouvements des communistes. J'aurais voulu les voir détruits. D'un autre côté, j'étais mû par le désir de vivre plus facilement. En tant que membre du parti je pouvais obtenir un poste mieux payé sans travailler beaucoup. Ainsi, j'ai fait partie d'une commission qui devait étudier tous les livres de la bibliothèque Istrate Micesco. Alors que je feuilletais un volume, il s'en est échappé une feuille de papier. Une lettre. Je l'ai lue. Je vais essayer de vous en dire le contenu. Corneliu Codreanu était à Paris avec sa femme Irina, en voyage de noces. De là-bas il écrivait à Ionel Mota (41): Mon cher Ion, je te communique une nouvelle d'ordre divin pour la Légion et pour le peuple roumain. Irina est enceinte. Un nouveau Messie va venir, et ce sera en terre roumaine".

Lupasco vient de dire un autre mensonge. Cette histoire de la lettre, je l'ai entendue venant d'autres bouches et tous prenaient la découverte à leur compte ou l'imputaient à un ami. Lupasco continue:

"Je me suis alors rendu compte que Corneliu Codreanu devait être un parfait naïf. Irina était probablement tombée enceinte d'un autre homme à Paris et lui, en s'imposant l'abstinence telle qu'un légionnaire doit la pratiquer, croyait découvrir la Vierge Irina".

Je jette un coup d'œil vers ceux que je soupçonne d'avoir été légionnaires. Tous semblent regarder dans le vide. Aucun tressaillement sur leurs visages. Mais leur yeux s'emplissent d'une violente indignation.

Lévynski les examine discrètement pour ne pas trahir son but. Il les a pris en flagrant délit de révolte muette. Si je ne me trompe, les légionnaires sont envahis par l'amertume, d'autant que Lévynski ne se laisse pas égarer. Et quand je pense que dans l'autobiographie on doit tout dire, même ses pensées!

Lupasco dit n'importe quoi, sans cesse. Je suis tellement saisi par la peur en pensant aux suites de cette auto-dévalorisation que je ne peux plus faire attention aux confessions de Lupasco. Quand j'entends le bruit des seaux tirés sur le ciment, Lupasco finit, ou peut-être interrompt seulement, son arrachage de masque mental.

Nous mangeons lentement la soupe de gruau.

Après le déjeuner, je suis mort de faim et de fatigue; il est très difficile d'écouter six à huit heures d'"autobiographie". Je n'ai qu'une seule envie, pouvoir m'allonger sur le *prici*... Mais Lévynski ne nous laisse pas tranquilles. Comment ce robot a-t-il pu perdre ses sens, pourquoi n'est-il pas fatigué? Il frappe dans ses mains et dit:

– Nous allons porter quelques appréciations sur ce que Lupasco nous a raconté aujourd'hui.

Il demande d'abord à Patrasco ce qu'il pense de la sincérité de Lupasco, si celui-ci est toujours pourri.

Le robot, essayant d'arranger son corps sur le *prici*, le visage défiguré par la douleur, dit lentement:

– Je pense que Lupasco est sur le bon chemin.

Lévynski questionne un autre légionnaire. Ce n'est plus un homme; c'est un squelette. Sa longue figure porte un os en guise de nez au-dessus de lèvres livides.

– Qu'en penses-tu, toi, Moraresco?

– Je pense que Lupasco est sincère, dit l'homme d'une voix empreinte de timidité.

Lévynski intervient brusquement:

– Bon, d'accord, il est sincère, mais qu'est ce que tu as à me dire de toi, de tes pensées, par rapport à ce que tu as appris de son autobiographie?

Moraresco réfléchit un peu et répond:

– Bien sûr, d'après ce que Lupasco a raconté, je dois réviser tout ce que j'ai appris sur la Légion. Mais voyez-vous, ça ne peut pas se passer comme ça, tout d'un coup. C'est une affaire qui demande du temps.

– Je serais content si tout se passait ainsi, dit Lévyński, mais tu ne dois pas mentir comme tu l'as déjà fait. Qu'en penses-tu, toi, Patrascanu?

Patrascanu, toujours avec des gémissements de douleur, s'écrie:

– A coup sûr, il ment. J'ai lu sur son visage la révolte, lorsque Lupasco a parlé de la lettre de Codreanu. Moraresco est un bandit. Il essaye de nous tromper. Le mensonge est pour lui le moyen de se sortir plus facilement de l'arrachage du masque mental.

Lévyński saute de sa place et se dirige rapidement vers Moraresco. Il lui serre la gorge en criant:

– Je suis arrivé moi-même à la même conclusion. Tu penses que je ne t'ai pas suivi, salopard? Tes yeux t'ont trahi!

Il fait un pas en arrière et, d'un signe de tête, lui enjoint de se lever.

Le maigre Moraresco vient vers le bout du *prici*. Lévyński nous ordonne de dégager et nous nous entassons deux mètres plus loin, parmi les autres.

Lévyński fait signe à la victime de se déshabiller. Moraresco s'exécute et ne garde que son slip. Quelle maigreur! Il s'allonge sur le ventre. Lupasco le bâillonne avec une serviette, lui prend les mains et s'assoit dessus. Un autre s'assoit sur ses jambes.

Lévyński sort sa ceinture de cuir dur de son pantalon.

Il frappe sur le dos. En quelques minutes Moraresco est couvert de marques rouges. Il se débat comme il peut, paralysé qu'il est par le poids des deux robots. Je vois ses yeux exorbités. La serviette étouffe ses hurlements. La ceinture est large de trois doigts et possède à l'extrémité une boucle grande comme la moitié de la paume. Lévyński prend la ceinture par l'autre bout et déchire la peau du prisonnier.

Serrés les uns contre les autres, nous regardons, impuissants.

J'ai l'impression de suffoquer. Je fixe mon regard sur le plancher pour ne plus voir ce spectacle.

* * * * *

Je suis dans cette chambre depuis quelques jours. La peur règne à nouveau. Je le lis sur tous les visages. Nous vivons des jours aussi terribles que dans l'hôpital 4. Nous sommes entre la vie et la mort.

La nouvelle offensive menée contre les consciences m'apparaît comme un tourbillon de désespoir. Je me sens accablé par une douleur qui donne la fièvre. Je voudrais être tout seul. Ce soir, après l'extinction des feux, je suis resté des heures et des heures en

proie à une souffrance muette. J'essaie, malgré tout, de mettre ma patience en jeu et de réfléchir sur la vulnérabilité du corps; corps dans lequel j'ai mis jusqu'à présent tous mes espoirs. J'ai peur de me rendre malade.

Cette sinistre expérience, au cours de laquelle on ne peut pas prévoir le moment suivant, me terrifie, surtout par sa longueur. Les mots de Turcanu résonnent encore à mes oreilles: "cette expérience peut durer des années". Pour la première fois, j'envisage la terreur à long terme et je me rends compte que j'ai ignoré jusqu'à maintenant la gravité d'une prolongation de cette expérience. Je me sens épuisé. Je n'ai plus de désirs. Tout ce qu'il me reste est l'instinct de conservation. J'essaie de m'endormir pour vaincre ainsi le mal. Dehors, le vent qui glisse entre les murs en rafales prolongées m'empêche de dormir.

Le matin, quand nous avons fini notre bouillie de farine de maïs, Lévyński nous annonce qu'il est interdit de prendre sa gamelle pour la laver et il nous explique pourquoi. Avec des consciences aussi sales que les nôtres, nous devons manger dans des gamelles sales.

Aux toilettes, nous restons entassés dans la petite pièce où se trouve un seul lavabo et par où l'on accède aux deux cabines de W-C. Tout doit être fait en vitesse. Nous avons maintenant 20 secondes pour nous laver et 20 secondes pour utiliser les W-C.

Au retour dans la chambre, Lévyński nous dit qu'il est interdit de parler entre nous et de bouger sur le *prici*. Lévyński marche parce qu'il est énervé. Ses regards perçants suscitent le désespoir. C'est peut-être ainsi qu'il découvre mieux ce que nous tentons de cacher. La vie devient de plus en plus insupportable. Les démangeaisons provoquent des mouvements brusques. C'est une agitation permanente qui approche des convulsions épileptiques. L'arrachage des masques continue.

Lévyński décide: "Aujourd'hui, c'est Pop Aurel qui va faire son autobiographie".

Celui qui vient d'être nommé trahit sa surprise par un tressaillement. L'émotion glace tout le monde. Lévyński nous regarde d'un air souverain.

Pop Aurel reste la bouche ouverte et ne montre aucun signe dénotant l'intention de commencer son autobiographie. On a l'impression qu'il est suffoqué.

Après quelques longues minutes il récupère et, d'une voix éteinte, il commence à parler. Pendant une heure, il brosse le tableau d'une enfance sans bonheur, après quoi il aborde la période d'après le 23 août 1944, quand il s'est inscrit au Parti National Paysan. Il militait pleinement dans l'organisation des jeunes de Cluj où il était étudiant en droit.

– "Ma préoccupation principale était d'apprendre le plus vite possible l'art d'imposer mes arguments. La vérité venait au deuxième plan. C'est seulement ainsi que je pensais pouvoir parvenir à une bonne position dans le parti. J'ai sélectionné dans toutes les écoles philosophiques les choses que je pouvais utiliser d'une manière perfide. J'étais arrivé à un amalgame de sophismes exploitables dans ma lutte. J'avais appris la simplicité des cyniques pour attirer la foule et le fond erroné du sophisme pour tromper".

Pop insère des citations de philosophes anciens et nouveaux que l'on ne peut vérifier. Le tout est incohérent. Vu l'état dans lequel nous nous trouvons, je me demande comment il pourrait en être autrement. Pop Aurel fait des efforts pénibles pour plaire. Il se présente constamment sous un mauvais jour. Afin de paraître plus convainquant, il emprunte quelques exemples à la Révolution Française, durant laquelle des innocents ont connu la terreur. Robespierre et les autres bourreaux n'ont jamais eu un admirateur de l'envergure de Pop Aurel! Il continue ainsi jusqu'à midi.

Après le repas et le spectacle des 80 sandwiches, Pop Aurel continue. Il parle sans cesse du cynisme, de l'art de tromper la crédulité des hommes. Je pense que personne ne doute que la meilleure école du mensonge est ici. Et on est obligé de s'y plier! Pop Aurel l'a fait sans hésitation. Il a juré en 1946 de vivre dans le mensonge. Il aimait le mensonge et il était décidé à ne pas changer de chemin. Nous nous efforçons de paraître intéressés par cet exposé.

J'ai essayé plusieurs fois de m'évader de cette obligation mais l'œil vigilant de Lévyński me rappelle à l'ordre. Et je suis si fatigué! La faim qui monte de l'estomac me torture. Je dois l'endurer jusqu'à la louchée de soupe du soir. Tout de suite après le repas, les débats commencent.

– Est-ce que quelqu'un veut poser une question, demande calmement Lévyński.

En face de moi une voix sévère me fait sursauter.

– Je démasque Pop Aurel.

C'est comme un réquisitoire. Pop Aurel pâlit. Tous les autres ont les yeux sur la victime. Encore un soir de supplice.

Lévyński frappe dans ses mains. Tous les regards se tournent vers lui.

– Voyons ce qu'Andronache veut nous dire.

L'accusateur prend son savon et il le tourne de tous côtés. Il a pris beaucoup de notes.

Andronache est de taille moyenne, son visage trop maigre où brillent deux yeux vifs se termine par une mâchoire en triangle.

Au bout d'un moment, il se décide à parler:

– D'après tout ce que Pop Aurel nous a dit aujourd'hui, j'ai compris qu'il a assimilé une série d'idées de base, cueillies dans les œuvres de penseurs – bons ou mauvais – du temps jadis. Tout ce qu'il a cueilli il l'a passé au filtre de sa perfidie. Il l'a fait, comme lui-même l'a confirmé, pour tromper la bonne foi des gens, pour pouvoir arriver dans un parti politique. Je ne comprends pas pourquoi cette fois-ci, à nouveau, comme dans l'autobiographie qu'il a faite il y a quelques semaines dans une autre chambre, il essaye de nous tromper. Je ne sais pas si vous avez remarqué avec quelle habileté il a évité de parler des gens d'aujourd'hui, qu'il a contactés ou suivis. Il nous a transportés deux mille ans en arrière! Avez-vous entendu un seul mot sur Iuliu Maniu, par exemple? Non. Pourquoi a-t-il évité d'en parler? Il n'y a qu'une seule explication:

Pop Aurel considère que l'arrachage des masques sera de courte durée, et qu'un jour, plus ou moins éloigné, il s'arrêtera. Je ne sais pas comment il peut y croire. Je ne sais pas. Peut-être qu'il attend les Américains. Pour ne pas se compromettre, ce qu'il aurait dû imposer à nos politiciens il se l'est imposé, comme s'il était le président du Parti National Paysan, Iuliu Maniu. Il pense peut-être qu'ici il ne doit tacher l'honneur d'aucun politicien roumain.

Lévynski vient de suivre avec la plus grande attention le commentaire d'Andronache. Il se prononce:

– Tu as bien débusqué le salopard qui habite en lui! Pop Aurel est pourri et je me demande combien de temps il lui faudra pour nettoyer son mental.

Du bout de son lit d'invalides, Patrascanu saute et dit, ou, plutôt, crie:

– Je comprendrais que l'on pense comme Pop Aurel en 1947, en 1948 et même en 1949, mais ne pas essayer de changer ses opinions en 1950, c'est être tout simplement un imbécile.

Puis, plus calmement:

– Andronache est sur le bon chemin. Il y a quelques semaines il pensait aussi comme Pop Aurel. Il a été démasqué.

Malgré la peur qui m'envahit pour ce qui va suivre, j'arrive à traduire l'intervention de Patrascanu: ici, ils nous demandent tout simplement d'insulter tout ce qui a été anticomuniste en Roumanie. Il faut le faire sous peine de mort.

Pop Aurel est accusé. Personne ne lui demande de se défendre. Je ne pense pas qu'il pourrait le faire. Il tremble de tout son corps. Il est jaune comme la cire.

Il essaye quand même de lever les mains, le visage défiguré par la peur, dans un effort désespéré pour parler, mais sa bouche ne laisse échapper que des bégaiements. Puis, il reste le regard dans le vide, cédant au désespoir. C'est comme s'il se demandait pourquoi il est ici, enterré dans un laboratoire où l'on mutile les âmes. Il pense peut-être que loin de cet endroit de terreur et de mort, la vie est belle, pleine de bonheurs...

Pop Aurel a été dévêtu.

Il n'a plus que son slip.

Il est allongé à même le *prici*, sur le ventre. La serviette, l'outil à étouffer les cris, est bien serrée sur sa nuque.

Lévynski sort de sous son lit deux bâtons. Il en donne un à Andronache qui le prend avec une certaine hésitation. Il garde l'autre.

Pop Aurel est battu d'abord sur la plante des pieds. Il se tortille de douleur mais il ne peut rien faire sous le poids des deux hommes qui lui coincent les bras et les jambes.

Ensuite, il est frappé sur le dos. Longuement. A tel point que le sang jaillit par les déchirures de la peau...

Devant moi, à un mètre de distance, les yeux du patient, dilatés par la terreur, me regardent fixement. Je ne peux plus supporter son regard et je baisse la tête sur la poitrine.

Le matin suivant, au moment où l'on se prépare à écouter une autre "autobiographie", le gardien de section ouvre brusquement la porte et fait place au directeur de la prison, Dumitresco. Derrière lui marchent quatre gardiens.

C'est lui, le maître de la prison! Grand, robuste, tête ronde, blond, les traits réguliers, la peau trop blanche mais les joues toujours rouges.

Il fronce les sourcils et nous jette un regard empreint d'une haine mortelle. Je vois en lui un véritable assassin, un assassin de ceux qui ne croient pas au communisme.

Lévynski, debout, à un mètre de la porte, baisse la tête comme si c'était lui qui avait déclenché la furie du directeur. Ce dernier le regarde de bas en haut, puis il se met à hurler, afin que l'on comprenne qu'il s'adresse à tout le monde:

– Il faut que vous extirpiez la pourriture de vous, salopards, sinon pas un seul ne sortira vivant d'ici!

Il tourne les talons et sort. Le gardien claque la porte derrière lui.

Voici un autre masque arraché: le directeur nous fait comprendre qu'il est un de ceux qui dirigent la terreur dans la prison. Le vocabulaire même est dicté par le Ministère de l'Intérieur. Lévynski, comme les autres robots, est sa créature et celle du Ministère.

Sans attendre, comme poussé par une force invisible, Lévynski commence à frapper au hasard avec la ceinture qu'il a tirée de son pantalon. Je me recroqueville dans l'attente des coups. Le robot frappe sans cesse mais, de temps en temps, il s'arrête pour respirer. Il fait cela jusqu'à ce qu'on entende le bruit des baquets dans le couloir. Ce bruit nous annonce que la terreur s'interrompt momentanément.

A ce moment, les regards se croisent et chacun se rend compte du soulagement des autres. C'est là peut-être notre seul secret.

Chapitre XIX

Aujourd'hui, nouvelle séance d'autocritique: le neveu (celui qui se démasque) et son oncle trompaient des gens. L'oncle avait un atelier où il fabriquait des bas de mauvaise qualité vendus ensuite sous l'étiquette d'une bonne marque.

Pendant le démasquage, je me soustrais de temps en temps au devoir d'écouter avec attention et je laisse ma pensée vagabonder dans un autre monde. Puis, de nouveau attentif, j'ai envie de hurler de désespoir, tandis que, par une faim tenaillante, on n'a que des mensonges à ingurgiter. Car, ici, il faut mentir pour sauver sa peau. Dire la vérité signifie "être un pourri". Or, les robots prétendent que la rééducation est impossible dans ce cas et que, passé le temps de la prison, la classe ouvrière tuera le pourri. Aussi, c'est un devoir envers le peuple roumain que de le tuer avant, en prison. D'ailleurs, le directeur de la prison l'a dit clairement: "Il faut que vous extirpiez la pourriture de vous, sinon personne ne sortira vivant d'ici!". Nous en arrivons à avoir peur de penser le contraire de ce qu'on nous inculque. Je me demande si après cette expérience qui peut durer un an ou deux, vivant en permanence avec cette peur et cette souffrance physique et psychique, quelqu'un pourrait encore être sauvé. On finira par se détester soi-même, par être son propre ennemi. On demandera soi-même à être battu, comme Lupasco. Et il ne lui a pas fallu deux ans pour en arriver là. Quelques mois ont suffi.

Le soir, après le repas, celui qui a fait son autocritique est accusé de mensonge: il s'est étendu sur l'histoire des chaussettes pour mieux dissimuler des éléments importants de son passé.

Maintenant, assis en tailleur sur le *prici*, les yeux dilatés, il attend la suite. Un léger tremblement le gagne. Il attend toujours. Mais rien ne se passe. Un moment, il retient son souffle, étonné. Nous le regardons tous. Plusieurs minutes s'écoulent. Toujours rien. A la longue, le démasqué est envahi par la sueur. Il reste rigide. Comme si son cœur s'était arrêté.

Enfin, le tortionnaire en chef rompt le silence:

– Je crois que c'est le moment de le réveiller.

– Il faut qu'on sorte le salopard de toi, intervient Patrascanu emporté par un élan subit.

Silence.

Le choc est tel que je ne me rappelle même plus le nom de la victime. C'est un nom qui commence par la lettre F, Fluturesco, ou quelque chose de ce genre.

Voilà que Lévyński s'approche de lui et commence à le gifler. Jusqu'à ce que le sang lui coule du nez. On le dépouille ensuite de ses vêtements pour l'étendre sur le *prici*.

J'ai toujours mauvaise conscience quand je dois quitter ma place. C'est sur le *prici*, à l'endroit où je dors, qu'est allongée la victime.

L'homme est frappé à coups de ceinture et de bâton jusqu'à ce qu'il cesse pratiquement de bouger. Puis, on le traîne à sa place et Lévyński de lui dire avec un rictus cruel:

– T'en fais pas, on va sortir la pourriture de toi!

C'est l'attente du coucher. Moment heureux. On nous laisse tranquilles pendant sept ou huit heures.

Mais, ce soir, Lévyński regarde le *prici* d'un côté à l'autre et dit:

– Je trouve que nous sommes trop serrés. Ce serait bien que deux d'entre vous dorment sous le *prici*. Ça serait mieux.

Il regarde tout le monde, puis arrête son regard sur moi.

– Tu ne voudrais pas dormir sous le *prici*, toi?

Puis, se tournant vers Burcea:

– Toi aussi. Pourquoi ne dormiriez-vous pas sous le *prici*?

Nous acceptons tous les deux à l'unisson:

– Bien sûr... c'est une très bonne idée.

Satisfait de ce changement, je reste néanmoins inquiet. Pourquoi nous a-t-il choisis nous et pas deux autres? Espérons qu'il n'y a pas de raisons de s'en faire et que c'est pur hasard.

Une fois introduits sous le *prici*, sans rien pour nous garantir du froid, car les couvertures ont été étendues sur le plancher, nous apprécions cet abri, même s'il ne s'agit que d'un refuge nocturne.

Burcea, au début soupçonneux, me chuchote à l'oreille:

– Espérons que tout ira bien.

Le matin, nous reprenons tous deux nos places sur le *prici*.

Nous attendons le début d'une nouvelle "autobiographie". Je pense que ce sera mon tour. Je n'arrive pas à me décider sur ce que je pourrais dire, mais je dois impérativement le faire. Peut-être ce soir, tranquille, sous le *prici*.

Comme il n'y a pas de signes indiquant le commencement d'un nouvel arrachage de masque, nous essayons de mieux trouver notre place sur le *prici*, pour nous frotter là où cela démange. Nous sommes dans la deuxième quinzaine de mars et je compte sept mois depuis que j'ai pris mon dernier bain à Jilava. Je me demande si 1950 va être

l'année qui m'apportera la joie d'un nouveau bain. Il n'y a pas de doute que le programme prévoit aussi l'état de saleté où nous nous trouvons. Lévyński est assis en tailleur sur le plancher, le dos contre le mur. Tout à coup, il me regarde et me fait un signe discret de la main, indiquant que je dois aller à côté de lui. Je sursaute. Mon cœur bat à toute vitesse.

J'obtempère. Il me fait signe de m'asseoir. Les autres, me voyant dans cette intimité avec Lévyński, ont les yeux sur moi.

Que vont-ils penser? Peut-être que l'initiative vient de ma part, que j'ai quelques déclarations haineuses à faire sur eux. Ou, pire encore, que je propose mon aide pour les torturer!

J'ai envie de hurler à l'idée d'une telle injustice.

Nous restons quelques instants l'un à côté de l'autre, sans rien dire. Les autres affectent l'indifférence mais je me rends compte que ce n'est qu'une façade.

Le tourmenteur tire lentement ma main. Je deviens pâle. J'ai réellement peur. Mon Dieu, que veut-il faire de moi?

Il me dit à voix basse:

– Écoute, tu es ici depuis deux semaines. Je t'ai observé avec attention et je suis arrivé à la conclusion que tu es un bon psychologue.

Il me regarde fixement dans les yeux. Silence. J'attends, sur le qui-vive, sa proposition. Selon toute apparence, c'est bien de cela qu'il s'agit.

Je me montre intéressé.

Il parle d'un ton calme:

– Dis-moi ce que tu penses de ceux qui sont ici. Commençons par ceux qui occupent la tête du *prici*. Que penses-tu de Nuti Patrascanu? Tu penses qu'il est sincère, qu'il s'efforce de ne plus penser comme un légionnaire, ou qu'il essaye de s'accommoder momentanément pour survivre, tout en pensant comme un légionnaire?

Ma gorge se noue, mais j'essaye de paraître calme et je dis rapidement:

– Je pense qu'il n'est pas sincère.

Sans paraître étonné, il continue:

– Qu'est-ce qui te le fait croire?

Je laisse passer un bon moment. Je pèse chaque mot qui va sortir de ma bouche, sachant que je risque de me découvrir moi-même et que c'est précisément ce qu'il désire. Une fois que j'aurai donné mon opinion sur plusieurs prisonniers de la chambre, il le dira sans doute à tout le monde et me demandera de frapper ceux que je

considère comme insincères. Je me signe avec la langue. C'est la seule aide qui me reste. Enfin, je me décide à parler.

– Je pense que Patrascanu n'est pas sincère parce que dans la chambre-hôpital numéro 4 il frappait très fort les autres pour montrer, bien sûr, qu'il a rompu avec son passé, mais on l'a démasqué; il frappait les autres pour sauver sa propre peau.

Je me tais mais je pense que je viens de dire la pire des bêtises. Je m'étais pourtant promis de peser mes mots. Lévyński peut interpréter mes paroles comme une allusion à son propre cas. Ceux qui frappent les autres ici le font, soit comme des robots, inconsciemment (et il est défendu de le dire), soit pour sauver leur peau (et il est également défendu de le dire). L'ombre d'un sourire ironique passe sur ses lèvres.

Mon corps se met à trembloter et je reste sans voix, toujours avec des nœuds dans la gorge. Et quand je pense que je dois faire le tour de la chambre pour dire mon opinion sur tous...

Lévyński me rappelle à l'ordre:

– Que penses-tu du suivant?

– Je ne sais même pas comment il s'appelle.

Je tente une esquivé.

Mais le démon des tortionnaires répond aussitôt.

– Le nom n'a pas d'importance.

Je prends mon courage à deux mains et dis:

– Il semble tout à fait sincère.

Et ainsi, de sincère en insincère, sans que Lévyński me demande les raisons, nous en arrivons à Burcea.

Il me regarde fixement et chuchote:

– Que penses-tu, toi, de lui?

Mal à l'aise, je simule une profonde investigation à l'intérieur de celui qui dort sous le *prici* avec moi.

– Il est sincère.

– Qu'est-ce qui te fait croire qu'il l'est? demande Lévyński, sèchement.

– D'après ce que je sais (il y a dix ans que je le connais) il ne peut que l'être.

A quoi le tortionnaire objecte, en donnant l'impression d'un grand effort de mémoire:

– Moi je pense que celui-là est un grand salopard.

Cela me coupe le souffle. Je cale mentalement devant une nouvelle manipulation psychologique. L'une de ces manipulations où nous sommes systématiquement perdants.

Lévynski dit:

– On va le tester.

Je suis obligé de me surveiller malgré la contrainte psychologique et mon cœur bat très fort.

– Voilà, me dit-il après une pause qui m'a paru interminable, puisque tu dors avec lui sous le *prici*, dis-lui les choses suivantes, ce soir, dans le plus grand secret: dévoile-lui qu'avant d'arriver dans la chambre-hôpital, tu as envoyé un billet à tes parents. Que tu pensais que peut-être tu aurais l'occasion de le leur adresser par l'intermédiaire d'un prisonnier libéré. Que l'occasion s'est présentée quand tu es descendu dans cette cellule. Que tu as vu libérer quelqu'un de ton village et que tu as vite laissé tomber le billet qui se trouvait dans le col de ta veste. Que le détenu de droit commun l'a vu et l'a pris. Burcea ne peut pas savoir qu'ici il n'y a plus de prisonniers de droit commun. Tu raconteras tout ça à Burcea comme à un ami. Tu verras ce qu'il te répondra.

S'il est sincère, demain, il te démasquera. S'il ne le fait pas, ce sera le signe qu'il est un salopard, ce dont je suis convaincu.

Ne fais pas l'erreur de lui laisser comprendre de quoi il s'agit.

C'est tout. Maintenant va à ta place et comporte-toi comme si nous n'avions rien dit de spécial.

Une fois sur le *prici*, je jette un coup d'œil à Lévynski. Il ne plaisante pas! Je regarde de l'autre côté de la cellule, mais je sens qu'il me suit attentivement, quoiqu'avec discrétion. Il fronce les sourcils pour pouvoir, bien sûr, me déstabiliser. En ce qui concerne la mission qu'il m'a imposée, je fais une première constatation: me voilà mêlé à cet arrachage de masques. Mon seul souci est d'arranger les choses au mieux ce soir avec Burcea. Je n'arrive pas à me concentrer.

Le programme quotidien continue. Un nommé Stroé fait son autocritique. Lévynski me surprend en train de réfléchir. Il me foudroie du regard. Je repense aux ordres qu'il m'a donnés et fais semblant d'écouter ce que Stroé dit en ce moment.

A la différence des autres, il n'a pas vécu dans la pauvreté. Ses parents ont eu une propriété. Il a une sœur en Europe de l'Ouest.

Au bout d'un certain temps Stroé commence à se démasquer réellement en montrant sa haine envers la classe ouvrière. C'était en 1948, quand il a décidé de s'enfuir chez sa sœur à l'étranger.

"Je me rendais compte que la Roumanie allait devenir un pays communiste et je ne voulais pas y rester. A cette époque-là je ne réalisais pas qu'il y avait aussi une classe de travailleurs. Mes intérêts étaient diamétralement opposés aux intérêts de ceux qui travaillent. Je haïssais aussi les communistes, donc j'ai décidé de m'enfuir.

La seule possibilité pour moi était de partir avec le train par l'express Bucarest-Paris. Au triage de la Gare du Nord, j'ai examiné les wagons. En dessous, là où est le système de freinage, il y a possibilité de s'allonger, le ventre sur trois barres. J'ai fait un test de plus d'une heure".

Dans la chambre tout le monde écoute.

Une pensée venue du désir de liberté me rend totalement insincère vis-à-vis des démasqués. Quelle joie ce serait d'avoir, comme par un miracle de Dieu, une telle occasion de s'enfuir! Mon cœur bat très fort et, l'espace d'un instant, je souhaite ardemment que ma vie ne s'arrête pas ici.

Puis, par un mouvement lent de la tête, essayant de ne pas trahir mes pensées secrètes, je regarde attentivement les autres. Leurs visages expriment des pensées semblables aux miennes. Ce n'est pas une erreur. Ce n'est pas de l'imagination.

Stroé est sur le quai de la gare d'où part l'express Bucarest-Paris. Il est huit heures et demie du soir, à la date du 15 mai 1948. Il fait chaud.

"J'attendais le moment opportun pour pouvoir me glisser sous le wagon. C'était impossible. Le train devait partir dans dix minutes. D'où j'étais, sur le quai, je ne pouvais rien faire. Désespéré, j'ai foncé vers la tête du train et j'ai contourné la locomotive pour aller de l'autre côté de la voie. J'ai couru jusqu'à la hauteur du système de freinage. Une fois arrivé, j'ai regardé autour de moi. Il n'y avait personne, même pas aux fenêtres. En un instant, je me suis glissé sous le train et, à genoux, je suis arrivé à l'endroit où les trois barres permettent à un homme de rester allongé sur le ventre. J'étais vêtu d'un épais chandail sous un manteau doublé de fourrure, je portais des gants et j'avais dans ma poche un chapeau de laine. Je me suis installé comme prévu. J'étais presque serré entre les barres et le fond du wagon. Le train est parti. Je devais tenir dans cette position jusqu'au secteur ouest de l'Autriche. Après deux heures de chemin, mes forces avaient bien diminué. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que signifie rester sous un wagon avec la vitesse d'un train rapide. Je fermais les yeux et mon corps était tétanisé par le raidissement. Pourtant je ne pouvais pas tomber puisque j'étais serré entre les barres et le fond du wagon. Au bout d'un certain temps la fatigue m'a vaincu. J'ai contrôlé ma position et, les mains bien serrées sur la barre, je me suis endormi".

Dans la cellule règne un silence de tombe. Mes pensées me portent toujours vers une évasion imaginaire. D'abord de la prison et ensuite avec un express de l'autre côté de la frontière, vers l'Ouest...

Stroé continue:

"Il faisait jour quand je me suis réveillé. Comment avais-je pu dormir avec la pluie glacée sur mon visage, aggravée par la vitesse du train? Je devais me trouver depuis

longtemps dans une région de montagne puisqu'il y avait de la neige. J'étais complètement gelé. Je ne pensais pas qu'un 15 mai, il y aurait encore de la neige. Je suis resté ainsi dans une longue attente, avec la peur de la mort. Déjà à moitié inconscient, je me suis rendormi. Il faisait noir quand je me suis réveillé de nouveau. Un faible mouvement de la tête m'a fait comprendre que j'étais au bout de mes forces. A un certain moment le train s'est arrêté dans une gare. Comme dans un rêve j'entendais des voix sur le quai. Ça parlait allemand. J'étais en Autriche. Mais je ne pouvais pas savoir s'il s'agissait de l'Autriche libre. A cette époque-là je considérais que là où il y avait des Russes il n'y avait pas de liberté. De toute façon, quel que soit l'endroit où j'étais, je ne pouvais plus résister. Au prix d'un dernier effort je suis sorti de sous le wagon. Je me suis traîné sur le ventre et, comme un animal blessé, je me suis allongé au bout de la voie ferrée. Le train est reparti immédiatement après. L'instinct de conservation m'avait donné de nouvelles forces. J'ai relevé la tête et je me suis rendu compte que j'étais à cinquante ou soixante mètres du quai de la gare. J'ai réussi à me lever et je suis arrivé, non sans peine, à un bâtiment qui devait être un dépôt. Il n'y avait personne pour me voir. C'était une petite gare. Je me suis frotté un peu les mains, les jambes et les joues parce qu'elles étaient gelées. J'ai eu l'impression que la chair de mon visage se déchirait. Il ne faisait plus froid mais il pleuvait doucement. J'étais si fatigué que mon seul désir était de rester couché. Je me suis dirigé vers le quai. Dehors, il n'y avait personne. Je me disais que, même si j'étais sale, je pouvais entrer. Sans hésiter, je me suis littéralement écroulé sur la porte, qui s'est ouverte en grand. Je me suis jeté sur une banquette. Dans la salle il n'y avait que quelques personnes. Je me rappelle leur regard prolongé. Je pense que je leur ai souri. Je n'ai pas réalisé que, sur le mur, en face de moi, il y avait des affiches communistes. Je me suis endormi. Quelque temps après, je me suis senti secoué très fort. En ouvrant les yeux j'ai vu devant moi deux soldats soviétiques. Le sommeil m'avait rendu des forces et j'ai pu alors me rendre compte que mon évasion avait fini sinistrement.

J'ai été emmené en voiture au commandement militaire. Ils m'ont apporté un miroir. J'ai regardé mon visage. J'étais horrible. Mes joues étaient couvertes d'une couche de noir mêlé de taches d'huile. Le bas de mes vêtements était imprégné d'eau et de graisse. Après m'être lavé dans un lavabo, j'ai revêtu de vieilles frusques, qu'ils m'avaient apportées. Ils m'ont interrogé deux jours de suite. Ils n'ont pas voulu croire que je n'étais pas un espion américain. Je suis resté deux semaines en prison. C'est là que j'ai appris que la station suivante était en zone occidentale... On m'a ramené directement d'Autriche au Ministère de l'Intérieur de Bucarest".

La même ombre de déception est inscrite sur les visages de vingt-quatre prisonniers.

Stroé n'avait pas réussi à s'évader. La liberté lui a été ravie à quelques pas de la réussite.

Sur le visage de la vingt-cinquième personne de la cellule s'inscrit le sourire d'un songe caché. C'est celui de Lévyński. On a l'impression qu'il veut dire: je vais vous démasquer tous d'un coup. Et moi, quelle tête dois-je faire pour que le tortionnaire me regarde avec tant d'insistance? Je ne sais pas. Je sais seulement que pendant le récit de Stroé, mes pensées sont parties dans un autre monde, plus loin que la station de train où ses forces l'ont abandonné sans lui permettre de franchir la frontière du monde libre.

Le bruit des baquets dans le couloir met un terme à mes songeries.

Je mange en pensant à ce qui suivra le repas. Lévyński a l'air nerveux. C'est mauvais signe.

Nous attendons, soucieux, la suite du programme. Enfin, le tourmenteur rend son verdict:

– Vous êtes tous des ordures. Vous étiez par la pensée dans la pourriture capitaliste. Vous auriez voulu que Stroé arrive là-bas, et vous avec lui.

Puis, après un certain temps:

– Vous êtes tous démasqués, salopards!

Il enlève sa ceinture et choisit un bâton. Avec des mouvements rapides il commence à nous frapper au hasard. Parfaite école de tortionnaires! Un seul suffit pour en terroriser vingt-quatre. Je protège comme je peux ma tête avec les bras. Je me fie à l'instinct de conservation, de défense. Immédiatement, je deviens insensible à la faim, à la fatigue et même à la douleur. Le cerveau et les fibres du corps sont devenus résistants comme dans un effort pour vaincre. Vaincre cet après-midi encore.

Mais quand Lévyński vise les tibias, la crainte de coups particulièrement douloureux me saisit.

Parmi les gémissements qu'arrache la douleur, un cri d'animal blessé arrête un instant Lévyński. Aurait-il compris la différence entre le terroriseur et le terrorisé?

Lévyński passe à nouveau à l'attaque et nous nous replions sur nous-mêmes.

De temps en temps, le robot se repose quelques minutes, puis il se jette à nouveau sur nous, comme dans une crise de rage. Quand je vois ses yeux rouges et ses dents serrées par la violence, je le crois vraiment enragé...

Je me demande ce qui arriverait si l'on s'opposait au robot. Mais je revois le directeur et l'inspecteur de la prison. Contrecarrer le robot signifie empêcher le Parti Communiste de continuer son expérience afin de produire un homme nouveau. Car lui, le robot, est la création du parti; il est le spécimen de la nouvelle humanité. La conséquence serait la mort. Il faut donc continuer la lutte, ce qui signifie patienter et souffrir.

Le programme de la journée est enfin terminé. Jusqu'à demain. Ce demain que l'on redoute toujours de voir arriver!

J'attends l'ordre du coucher, pour pouvoir me glisser sous le *prici*...

Mais il y a encore la mission que Lévyński m'a imposée. Attirer Burcea dans un piège en vue de le démasquer.

NOTES

38) Corneliu Codreanu (1899-1938), fondateur et chef historique de la Légion de l'Archange Michel, le Capitaine de la Garde de Fer. (N. d. T.)

39) Le nid était le groupe de base de l'organisation légionnaire. Cf *Le livret du Chef de nid*, Ion Cusa, Évry, 1981. (N. d. T.)

40) Arrêté en 1948, Lucrèce Patrascanu a fait l'objet du procès stalinien le plus retentissant de Roumanie, procès qui devait se solder par la peine de mort. Il ne fut pourtant pas exécuté, mais simplement assassiné dans sa cellule (1954) par le bourreau privé du dirigeant communiste de l'époque, Gheorghe Gheorghiu-Dej. Protagoniste et victime de la lutte pour le pouvoir suprême au sein des communistes de Roumanie, Patrascanu, "l'oncle communiste", est tombé aussi pour un acte de profession de foi typiquement nationaliste, donc "légionnaire". Au cours d'un meeting estudiantin à Cluj, en 1946, Patrascanu déclara qu'il était roumain avant d'être communiste. Faute impardonnable à l'époque. (N. d. T.)

41) L'un de chefs de file du mouvement légionnaire. Gagna l'Espagne en 1936 pour combattre aux côtés des nationalistes. Mort sur le front, à Majadahonda, le 13 janvier 1937. (N. d. T.)

Chapitre XX

Après le signal du coucher je m'installe sous le *prici*. Burcea, l'homme qui doit être démasqué, vient aussi. Mais je pense que Lévyński veut me démasquer d'abord. En d'autres termes, Lévyński est sûr que je vais informer Burcea de son plan... Pour lui, l'insincère, c'est moi.

Il n'y a plus de temps à perdre. Dans quelques instants tout mouvement va cesser et le silence gagnera la cellule.

– Écoute moi, Burcea, dis-je à voix basse.

Je le regarde attentivement. Il me fait signe de parler doucement puis, penchant la tête et fronçant les sourcils, il m'écoute. Je lui dis de quoi il s'agit. Dans la demi-obscurité, je distingue son regard fixe et effrayé. Sa main me prend l'épaule et la serre tandis qu'il me parle d'un ton plein d'angoisse.

– Il veut me démasquer, que dois-je faire?

Sa bouche crispée laisse voir des dents saines mais sales.

– Écoute, Burcea, ne t'affole pas. C'est très simple. Le matin, tu vas chez Lévyński et tu me démasques, autrement dit, tu lui racontes que je t'ai dévoilé le secret avec le billet. Tu paraîtras alors sincère à ses yeux. Il ne peut pas savoir, ou plutôt il ne peut pas découvrir, que je t'ai mis au courant. Ainsi, au moins pour le moment, nous sommes sauvés. Tu es sincère en me démasquant et moi, à mon tour, je suis sincère en exécutant ses ordres.

Nous retrouvons notre calme. Que se passera-t-il dans une ou deux semaines? Nous verrons bien! Ici on vit au jour le jour.

Après quelques instants de réflexion, Burcea me chuchote:

– C'est la seule solution pour sortir de l'impasse.

Soulagés, nous plaquons nos pauvres dos sur le sol.

Le matin, dès le signal du réveil, nous sortons tout de suite de sous le *prici*. Pendant la nuit j'ai très bien dormi. J'étais soulagé, j'avais accompli ma mission.

Comme nous sommes tombés d'accord, Burcea n'a pas attendu qu'on aille aux toilettes et il a informé Lévyński tout de suite. Il a cet air tranquille que donne la conscience d'accomplir une haute mission. On le croirait sur une scène. Je me dis qu'il joue bien son rôle.

Il se retire avec Lévyński dans le coin à côté de la porte et ils s'assoient tous les deux en tailleur sur le sol.

A mon tour, j'essaye de paraître content de moi. J'ai comme l'air absent.

Cri de Lévyński:

– Ouvrez la fenêtre!

D'où je suis, je tends le cou pour voir le maximum de hauteur du mur qui se dresse devant la fenêtre. Encore quelques centimètres et j'arriverai à voir un morceau de ciel bleu. J'aspire dans mes poumons l'air frais du printemps. Nous sommes à la fin du mois de mars.

C'est le plus doux matin que nous ayons connu depuis que je me trouve dans cette cellule. Le morceau de ciel bleu parcouru par un rayon de soleil m'annonce que la journée sera belle.

Dans le coin, Lévyński et Burcea parlent en chuchotant. Pendant quelques instants, ils s'arrêtent et tiennent le regard fixe, signe de réflexion profonde. Je risque un coup d'œil vers Burcea et je reconnais un complice, mais aussi un homme qui lutte pour sauver sa peau.

En un quart d'heure ils ont fini. Burcea regagne sa place. Lévyński nous dit de nous préparer pour aller aux toilettes.

J'attends la sortie pour les W-C: vingt pas pour aller et vingt pour revenir. C'est le seul mouvement durant vingt-quatre heures.

De retour dans la chambre, je constate avec inquiétude que Lévyński ne se donne plus la peine de me regarder, pas même un instant. Si c'est bien moi qu'il a voulu démasquer en premier, pourquoi ne me prête-t-il aucune attention?

Les séances d'autocritique continuent. Encore quatre à cinq heures d'écoute attentive, jusqu'au repas de midi.

C'est Matei qui doit mentir aujourd'hui. Il est petit, la tête ronde, les yeux vitreux. Quand il parle, ses joues tressautent. Ainsi, trahit-il l'effort que lui impose le mensonge.

Il est "pourri", ses parents de même, comme ses frères et sa sœur. Son coquin de père avait un moulin et il volait aux paysans la farine de maïs qu'ils économisaient à grand peine. Sa sœur faisait la pute, sans retenue pour ses parents.

J'écoute un certain temps, après quoi mes pensées me portent au loin, dans un autre univers. Il y a tant de mensonge ici! Je me persuade parfois que l'on ne peut plus changer quoi que ce soit et qu'il ne me reste rien d'autre à faire que d'attendre ma fin, qui lentement s'approche.

La journée se passe sans que je rencontre au moins une fois le regard de Lévyński. Cette indifférence m'exaspère.

Le soir, Matei a été battu, parce que non-sincère. Personne ne doute que ses parents étaient malhonnêtes, que sa sœur était une pute, mais lui, Matei, a trop insisté sur ces détails; il l'a fait dans le seul souci d'éviter le dévoilement de faits beaucoup plus importants. Il va falloir qu'il analyse sérieusement son passé et, dans quelques semaines, quand il fera à nouveau son "autobiographie", il devra mettre en évidence d'autres faits touchant la vie de sa famille.

Maintenant, il est assis par terre et gémit à côté de la porte. Ses mains sont couvertes de sang et son corps tremble. Il est terrorisé.

Avant qu'on se couche, Lévyński prononce quelques mots qui ont de quoi m'inquiéter:

– Il ne convient pas que ces deux dorment sous le *prici*. J'ai fait une erreur. Vous voyez, même au fond de moi, il y a encore des restes de pensées bourgeoises. Pourquoi devraient-ils dormir sous le lit? Est-ce qu'ils ne sont pas nos égaux?

Je suis comme paralysé. Je rentre en titubant sous le *prici* et je prends ma couverture, que je mets à sa place dessus. Burcea fait de même.

Les jours passent.

Confessions et coups.

J'attends mon tour mais il ne vient pas. Lévyński trouve ainsi le moyen de me terroriser. Il m'arrive d'être indifférent à ce qui doit suivre.

Un autre changement survient. Nuti Patrascanu est sorti de la cellule. Le gardien a ouvert la porte et l'a appelé:

– Prends tes bagages et sors dans le couloir.

Le robot s'est hâté d'exécuter l'ordre. On lisait l'inquiétude sur son visage. Il se demandait où on allait le conduire...

La vie ici est de plus en plus dure. Les coups se prolongent tard le soir. Chacun mène avec le sinistre robot Lévyński une lutte dont il sort toujours vaincu.

Une chose m'inquiète. A nous trois, qui sommes venus de la chambre-hôpital numéro 4, on ne nous demande pas de faire notre autobiographie. Que nous réserve-t-on? Peut-être attendent-ils que nos ressources, physiques et morales, soient épuisées. Ils passeront ensuite à la destruction de notre personnalité.

Depuis quelques jours la terreur ne se limite plus aux coups sur le dos avec la ceinture ou avec le bâton.

Pârvu, démasqué pour avoir caché une aiguille sous le *prici* entre les planches, a été déshabillé et étendu sur le sol. Après quoi, sur un signal de Lévyński, huit prisonniers se sont assis sur lui.

Il l'a ordonné aussi à Dinu Georgesco:

– Toi aussi, assieds toi!

Il était le neuvième. Tremblant, très pâle, se sentant comme en faute vis-à-vis de Pârvu, il a exécuté l'ordre. Un instant, nos regards se sont croisés et j'ai lu le désespoir dans ses yeux. Au huitième homme, Pârvu avait déféqué.

Lévyński lui a fait ramasser ses excréments avec les mains pour les mettre dans sa gamelle.

Au repas du soir il a pu vider sa gamelle dans les toilettes mais Lévyński l'a empêché de la laver. Il a mangé sa soupe comme cela...

Je suis obligé, jour après jour, de lutter avec cette sinistre terreur. Ma faiblesse est extrême, mais je sens qu'il me reste encore des forces. Je dois les mettre à profit pour lutter et sauver mes sens. Je suis devenu partiellement insensible à la douleur. Celle des autres, et même la mienne.

L'ambiance a un effet désastreux sur le moral. Hier soir, avant l'heure de dormir, à un certain moment, nous étions tous comme des statues de pierre. Même Lévyński était immobile. Les visages creusés, les yeux enfoncés dans les orbites, les paupières mi-closes, la lumière pâle, tout cela m'a donné l'impression de me trouver dans une morgue où vingt-cinq cadavres attendraient d'être disséqués.

Devant le spectre de la mort, tous mes sens se sont révoltés. A coup sûr, le monde dans lequel j'ai vécu hier n'est plus celui dans lequel je vis aujourd'hui.

Mais il faut à tout prix garder la tête froide afin de lutter contre cette entreprise de déshumanisation. Ils veulent que nous en arrivions à avoir en nous comme un germe de glace qui puisse détruire tout projet, toute initiative. De là il n'y a qu'un pas à faire pour aboutir au robot. Alors quand ils diront frappe, le robot frappera, quand ils diront tue, le robot tuera.

Nous vivons une journée exceptionnelle.

Le gardien ouvre la porte brusquement. Le regard oblique, il nous dit:

– Soyez prêts dans dix minutes, pour une promenade dans la cour.

Je n'en crois pas mes oreilles. Un rapide calcul me révèle que je n'ai pas vu le ciel depuis le 21 décembre de l'année dernière, quand j'ai été amené ici.

Nous sommes nerveux et attendons le signal du gardien.

Lévyński nous met en garde:

– Dans la cour il est interdit de regarder vers les fenêtres du haut et vers celles du sous-sol. Les yeux doivent fixer le dos de celui qui marche devant.

Le gardien ouvre la porte:

– Dans le couloir!

Un autre gardien apparaît.

Ils nous comptent par trois, comme des animaux. Puis, ils nous dirigent vers le couloir principal. Nous descendons plusieurs marches et, passé un tunnel, nous entrons dans une des trois cours intérieures de la prison. C'est un matin comme presque tous les matins du mois de mars. Les nuages gonflés donnent l'impression que le ciel bas est en train de bouger. Ils ne s'intéressent pas aux menus événements d'ici. Le vent souffle sur les remparts; il tourbillonne et frappe les murs de la prison.

A pas lent, le regard fixé sur le dos de celui qui précède, nous pensons à nous-mêmes, ignorant le ciel et la faible lumière ennuée de mars. Après un quart d'heure de cette promenade monotone, je me sens accablé par le manque d'horizon. La faiblesse physique est mise à l'épreuve. Comme depuis dix semaines je n'ai jamais fait plus de vingt mètres, l'effort est pénible.

Les deux gardiens nous surveillent sans cesse. Ils ne veulent même pas nous laisser réfléchir. Réfléchir à quoi? A l'action de déshumanisation qu'ils mènent avec tant de brutalité?

On nous ordonne de rentrer dans le bâtiment. On nous compte dans le couloir. Nous revoici enfin dans la chambre, qui me paraît plus grande et plus hostile. Chacun reprend sa place.

L'arrachage des masques continue. A côté de la porte, Lévyński hurle:

– Fumiers, vous avez regardé vers les fenêtres. Je vous ai eus constamment à l'œil.

Il se jette sur nous. Dans la main gauche il a la ceinture et dans la droite un bâton. Il frappe au hasard. Avec la ceinture il frappe la tête et avec le bâton le corps. Il frappe avec une telle furie qu'instinctivement on se retire vers le mur.

Comme toujours, le robot s'arrête de temps en temps pour une courte pause après laquelle il se jette à nouveau sur nous. C'est ainsi que la matinée a passé. Il s'est arrêté de frapper quand la soupe est arrivée.

Le lendemain, nous n'avons pas plutôt fini la tisane, que le gardien ouvre la porte et, sans nous regarder, les yeux sur une liste, s'écrie:

– A l'appel de son nom, on sort dans le couloir.

Un frisson glacial parcourt ma colonne vertébrale et s'arrête sur les tempes. Je ne veux pas être amené à nouveau dans la chambre-hôpital numéro 4! A peine ai-je le temps

de réfléchir que j'entends mon nom. Dinu Georgesco, Burcea, Lupasco et Pop sont aussi appelés.

Dans le couloir nous sommes dix. Nous avons tous à l'esprit la chambre-hôpital 4. Les autres doivent y penser, je le vois sur leurs visages. Nous n'osons pas en parler entre nous, mais Dinu Georgesco me jette un regard plein de sous-entendus.

Le gardien nous mène dans le couloir principal, puis en haut sur l'escalier. Mon cœur bat très fort. Les mots de Lévyński me reviennent: vous êtes pourris. Donc, un retour dans la chambre-hôpital 4 est possible!

Au premier étage, arrêt devant une porte. Nous attendons. Pendant quelques minutes je parviens à être calme.

Irai-je à nouveau dans la chambre-hôpital 4? Non, cela ne doit pas se reproduire! Le gardien a une liste et appelle deux personnes, Burcea et moi.

Il ouvre la porte et nous fait signe d'entrer. Surprise! Devant nous se trouve une vraie commission. Cinq à six personnes, dont le directeur de la prison, Dumitresco.

A une table transformée en bureau se trouvent assis deux hommes, probablement les plus hauts en grade, le nez dans les dossiers. Les autres sont debout. Le directeur me regarde d'un air glacial, de haut en bas, puis il me demande mon nom. Je le lui dis. Un des deux qui sont assis me regarde pendant un instant et me demande:

– Tu veux travailler au canal Danube-Mer Noire?

Je lui réponds sans hésiter.

– Oui!

Un de ceux qui sont debout m'examine de face, puis de dos.

– Tu as mal quelque part? me demande-t-il en me regardant fixement dans les yeux.

– Absolument pas, dis-je de façon qu'il n'ait pas de doutes sur mon état de santé.

Un autre me fait signe de venir vers lui et me montre une liste. Je cherche mon nom et je signe sans attendre l'invitation. A ses yeux, ma signature est une preuve que je suis d'accord pour travailler au canal, mais pour moi elle représente l'évasion hors de l'arrachage des masques.

Je sors immédiatement de la chambre. Dans le couloir, le gardien me fait mettre de côté. A l'évidence, je dois attendre que tous donnent leur consentement et passent la visite médicale.

Nous avons presque tous sur la figure les traces des coups de ceinture de Lévyński. Les deux du Ministère de l'Intérieur ne les voient pas. Ils sont trop occupés avec les dossiers qui se trouvent sur le bureau. Le devoir leur demande de rester le nez dedans.

La journée d'aujourd'hui, peut-être le 1er avril 1950, me donne un immense espoir. Il est impossible de pratiquer la déshumanisation par arrachages de masques au Canal. Une telle action ne peut pas être menée au milieu de dizaines de milliers de prisonniers.

Après un quart d'heure d'attente nous regagnons la cellule. Dans l'escalier, Lupasco, le bonheur dans les yeux, nous dit doucement:

– Ces deux sont les inspecteurs Dülberger et Zeller, du Ministère de l'Intérieur. Je les connais depuis l'an dernier.

Dans la cellule personne n'ose nous demander où nous avons été. C'est le silence. Nous restons le regard perdu. Ceux qu'on a recrutés pour le canal essaient de cacher leur bonheur. Les autres cachent le souci de ne pas avoir été appelés. Ils supposent, bien sûr, la raison pour laquelle nous l'avons été.

Lévynski finit par rompre le silence:

– On vous a demandé si vous vouliez travailler au Canal?

Nous répondons presque tous à la fois par l'affirmative.

Regardant un point au milieu du plafond, il continue:

– Vous voyez combien la classe ouvrière est généreuse et tolérante avec nous: elle nous accorde le droit de travailler au canal. Et vous, salopards, vous êtes toujours pourris!

Une pensée me passe par la tête. Je constate que les robots, ou du moins la plupart d'entre eux, ne partiront pas pour le Canal. La prison de Pitesti est l'école de déshumanisation des prisonniers. On se livre ici à une expérience qu'on ne peut pas faire sans robots possédés par le démon. Ils vont donc rester ici pour continuer à terroriser les condamnés à plus de dix ans, qui représentent soixante pour cent des prisonniers. Terrible sort! Vivre la terreur d'ici encore un, deux ou trois ans...

Lévynski a fini son réquisitoire contre nous mais aussi les louanges envers la classe ouvrière. Le monstre a l'air plus dur que jamais. Il nous scrute des yeux un par un, avec mépris. Soudain, il me regarde fixement. Et longuement. Il n'y a pas à douter, d'après son regard, que mon intérieur est pourri. Il sait que je n'ai pas rempli avec sincérité ma mission auprès de Burcea.

Au bout d'un moment, Lévynski s'écrie:

– Vous êtes tellement pourris que vous devez changer la façon de faire les autobiographies.

Nous le regardons tous attentivement. Il s'arrête net de parler et fronce les sourcils d'un air scrutateur.

Quelques instants plus tard, il continue:

– Le mieux est d'arrêter les autobiographies pour le moment. Vous êtes beaucoup trop insincères. Vous avez besoin d'une pause pour pouvoir réfléchir sur vous-même plus profondément. Il faut repartir à zéro. Pour l'heure, le bâton va vous tenir éveillés.

Il parle comme s'il ne l'avait pas encore utilisé!

A l'avenir nous devons regarder fixement devant nous, sans bouger du tout. Parler sera strictement interdit.

Nous attendons le début du nouveau programme: volée de coups et volée de coups.

Mais Lévyński ne nous laisse pas beaucoup attendre et se jette sur nous. Il est toujours armé du bâton et de la ceinture. Il frappe comme toujours au hasard. Après les pauses habituelles, il recommence l'attaque. Nous, la tête entre les bras, nous attendons que passent les minutes, puis les heures. Avec quelle difficulté...

C'est ainsi que les jours s'écoulent. La volée de coups générale a lieu le matin et l'après midi. Elle dure trois ou quatre heures par jour. Personne n'est plus battu individuellement. Les gamelles, on ne les lave plus et de temps en temps nous devons manger comme les cochons. Ici, par contre, à la différence de la chambre-hôpital numéro 4, on nous laisse avaler tranquillement notre soupe, sans que personne nous enfonce la tête dans la gamelle. Ceci parce que sur le sol il n'y a pas assez de place. Nous faisons nos révérences devant les gamelles sur le *prici*, là où chacun dort.

Chapitre XXI

Contraints de regarder fixement devant nous, sans bouger ni parler, nous avons l'impression d'être des étrangers l'un pour l'autre. Je ne peux que croiser de temps en temps le regard de celui qui me fait face. On n'échange plus de signes. La méfiance entre nous est totale. Chacun ne vit que pour soi-même. Seule la terreur à laquelle nous sommes soumis nous est commune.

Par un après-midi de la fin du mois de mai, le robot nous annonce qu'il va falloir quand même continuer les "autobiographies". Il dit aux derniers arrivés de la chambre-hôpital 4 de prendre des notes sur des morceaux de savons pour préparer l'arrachage des masques intérieurs.

Je ne sais pas ce que les autres pensent, mais, en ce qui me concerne, je me sens tellement épuisé que je suis devenu indifférent à ce qui va suivre.

Le lendemain, un prisonnier commence son autocritique dans le plus grand désordre d'idées. Il passe de ses parents (le père est prêtre, insatiable et sans pitié envers les pauvres), à l'entrée des Russes dans le pays (ils nous ont apporté le progrès, mais nous ne pouvions pas le voir), à sa sœur (qui ne fait pas honneur à la maison), enfin à lui-même (prêt à faire n'importe quoi pour parvenir).

Tout au long du jour, je feins d'être attentif à ces déballages, mais la rêverie m'emporte: je me vois parmi des dizaines de milliers de prisonniers défoncer la terre du Canal Danube-Mer Noire. Nous travaillons sous le soleil brûlant de la Dobroudja, sans être terrorisés par la faim, sans "autobiographies" ni arrachage de masques, sans les volées de coups. Et puis le canal se creuse de plus en plus, la terre s'amoncele et là, loin de ce qui se passe par ici, je me vois comme un pygmée perdu dans l'immensité des montagnes. Cette évasion hors de la terreur des autocritiques a pris fin le soir où celui qui s'y livrait fut battu jusqu'au sang. Ce soir-là on l'a démasqué. La sœur qui a fait honte à toute la famille est imaginaire. Tandis que trois types l'enserrent, Lévyński lui enfonce une aiguille dans les semelles. Le tourmenté reste étendu sur le *prici*. Des spasmes intermittents le secouent.

Quoi de plus révoltant que de voir des gens sans défense battus au sang et délirant de souffrance. Bien des fois j'ai souhaité, sous l'effet de ces horribles spectacles, l'arrivée ici même de ceux qui tiennent dans leurs mains le destin des peuples. Je pense aux criminels qui nous ont livrés à l'Union Soviétique, les criminels de Yalta. Mais ne parlons plus de cela. On ne peut pas demander des sentiments humains à ceux qui en sont dépourvus.

Une nouvelle nuit passe. Je suis tellement fatigué que les cinq ou six heures de sommeil semblent n'avoir pas existé. C'est comme si la nuit n'avait duré qu'une seconde, tant je suis hanté par l'écœurement que cause le retour quotidien des arrachages de masques.

Lévynski en surprend deux qui se seraient fait des signes avec les yeux. L'un est Pârvu, démasqué il y a quelques semaines pour avoir prétendument caché son aiguille sous le lit, l'autre est une de ses connaissances, originaire de la même ville. Ils sont battus l'un après l'autre. Tout a été inutile, car ils n'avaient rien à cacher. Après la pause on les bat à nouveau et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils ne puissent plus bouger. On les allonge tous les deux à côté de la porte.

Lévynski est si fatigué qu'il a le souffle lourd. Il aurait bien voulu passer à une autre attaque mais le bruit des baquets de soupe se fait entendre dans le couloir.

Le robot se décide à arrêter son **activité**.

Comme je me trouve en tête de *prici*, appuyé contre le mur, je vois Lévynski qui me regarde fixement. Je pâlis. Il reste longtemps les yeux braqués sur moi.

Le bruit à la porte détourne finalement son attention et il cesse de me terroriser. Dans la cellule, on entend les bruits caractéristiques qui précèdent la distribution de la soupe. Lévynski vient vers moi. Il me parle rapidement, à voix basse.

– Et avec toi, salopard, je discuterai dans l'après midi, en tête-à-tête.

La vie s'arrête autour de moi. Ma tête tourne. Mon cœur bat à tout rompre. Voilà que l'inévitable se produit! Je vais être battu jusqu'à ce que je reconnaisse que je n'ai pas été sincère dans la mission dont il m'a chargé...

Lévynski commence la distribution de la soupe. Quand j'arrive devant lui, je fais un effort pour ne pas montrer la peur qui m'envahit. Je me montre sûr de moi.

La soupe me reste dans la gorge. J'essaye de prolonger mon repas. Je dois être le dernier, sinon que vais-je faire si je finis trop tôt? Il va fixer à nouveau son regard sur moi. Ainsi, au moins, ai-je les yeux dans la gamelle.

Nous sommes sortis pour les toilettes. Les deux qui ont été battus restent étendus sur le *prici*. Au fond du couloir, à la fenêtre, le gardien regarde ailleurs, comme s'il avait autre chose à faire que nous surveiller.

Serrés dans les toilettes, nous nous confrontons à l'éternelle alternative: se laver les mains ou faire la queue aux W-C. Je suis dans un état épouvantable, je ne me supporte plus. Je ne peux plus suivre mes propres idées. Lévynski est à côté de moi. La méchanceté se lit sur ses lèvres, le triomphe dans ses yeux. Il tourne la tête et me regarde fixement, longuement. Ma décision est prise: je dois mettre fin à cette terreur. Je ne peux pas penser continuellement à la torture. Sans hésiter plus longtemps, je m'approche de lui et lui dis à voix basse:

– J'avais tout dit, absolument tout, à Burcea.

– Je le savais, salopard, répond-il.

Le gardien, à la porte des toilettes, nous fait signe d'aller vite. A petits pas, nous entrons dans la chambre. Le gardien disparaît derrière la porte qui se referme. J'ai vu en lui une sorte de dernière chance! J'attends, en proie au désespoir.

Lévynski ne tarde pas. Il va jusqu'à Burcea, puis il se retourne pour nous parler à tous:

– Ce salopard, dit-il en montrant Burcea, avec cet autre salopard, et il me montre, ont essayé de me tromper, de me faire croire qu'ils étaient sincères tous les deux. En réalité ce sont des ennemis de l'action menée ici. Ils sont tellement pourris que pour un certain temps il ne peut plus être question pour eux de faire leur autobiographie. On va les isoler.

Il ne donne pas plus de détails, afin de pouvoir réutiliser la méthode plus tard. Nous sommes déshabillés et allongés sur le *prici*, l'un à côté de l'autre. Les coups pleuvent, avec quelques intermittences, presque tout l'après midi. Nous sommes battus en alternance, sur le dos et sur la plante des pieds. A partir d'un certain moment j'ai cessé de sentir la douleur mais j'avais l'impression que mon corps était en feu.

Ensuite on nous a jetés sur le sol.

Après le repas du soir, auquel nous n'avons pu toucher, on nous dit qu'à partir de maintenant, nous dormirons par terre, à côté de la porte. Lévynski veut que personne ne nous parle et que nous ne parlions à personne.

Le sang s'est coagulé sur mon dos et sur mes jambes. Les douleurs vont commencer plus tard, dans la nuit.

* * * * *

Nous n'avons dormi que sur le ventre et durant tout le lendemain nous sommes restés dans la même position...

Les autocritiques continuent. Le soir viennent les coups. Quant à nous, nous sommes, grâce à Dieu, épargnés pour un temps. Quelques jours passent encore.

Dans cette situation d'isolé je me sens beaucoup mieux. Le temps passe, bien sûr très difficilement, mais ainsi, toujours étendu sur le sol, sans être obligé de suivre l'arrachage de masques, je peux penser à ma guise.

Parfois, quand l'occasion se présente, je fais un signe à Dinu Georgesco. Je ferme brusquement les yeux et fronce les sourcils. Aussitôt, il fait de même. Et c'est tout. Nous nous sommes salués en nous montrant notre confiance dans l'avenir.

Lorsque, feignant la rêverie, j'appuie ma tête contre le mur, j'essaye d'entendre ce qui se passe dans la chambre voisine. Je n'ai pas besoin de beaucoup de perspicacité pour comprendre qu'il s'agit de coups de bâton et de gémissements.

Ainsi, toujours allongés sur le sol, dispensés pour le moment des autocritiques et des coups, indifférents même à une prochaine reprise d'arrachage des masques, nous profitons de cette pause. Je me demande si cet isolement n'est pas dans la stratégie du

robot. Certains coup d'œil jetés sur les autres me révèlent qu'ils sont jaloux. Parce que nous ne participons plus aux "activités" de la chambre et que nous ne sommes plus torturés. Notre situation pourra donc être considérée par Lévyński comme une sorte de tricherie. On a découvert notre manque total de sincérité, on nous a battus une après-midi entière, mais à présent nous sommes "en vacances". Nous avons tout joué sur une carte. Les réflexes du robot étant formés par le Ministère de l'Intérieur, il voit en nous les ennemis de la classe ouvrière. Ainsi, on peut recevoir le coup de grâce, en recommençant dès le début l'arrachage des masques, c'est-à-dire en retournant dans la chambre-hôpital numéro 4. Arrivé à ce point de réflexion, je reste des heures entières accablé par le désespoir et la peur. Mais quand mon regard croise à nouveau celui de Dinu Georgesco, je me reprends. Lui a toujours une expression d'optimisme sur le visage.

* * * * *

Un matin, vers la fin du mois de mai, après la tisane, la porte s'ouvre brusquement. Sur le seuil paraît le gardien-chef Ciobanu. Il jette sur nous un rapide coup d'œil et dit:

– Celui qui entend son nom prend son bagage et sort immédiatement.

Mon cœur bat très vite et, à cause de la tension, je n'entends plus très bien. Ciobanu en appelle certains sur une liste. Soudain Lévyński me crie:

– Toi, tu n'entends pas que Monsieur le Gardien-chef t'appelle?

En un clin d'œil, tout ce qui m'appartient est dans mes bras.

Depuis le seuil, je jette un dernier regard sur la chambre. Quel désespoir je laisse derrière moi! Cela n'a duré qu'une seconde, mais ma pensée est allée à tous ces torturés d'ici et des autres chambres, qui vont continuer, au long d'une nuit sans fin, le calvaire de ce processus de déshumanisation.

Dans le couloir il en arrive d'autres. Tous ont le bonheur dans les yeux. Nous sommes environ trente à partir pour le Canal. Ciobanu nous compte, puis nous ordonne de le suivre. Nous sortons dans le couloir principal et descendons au sous-sol. On nous introduit dans une chambre où nous nous retrouverons une dizaine. Derrière nous il en arrive d'autres, des groupes de six ou sept. La chambre se remplit jusqu'à contenir quatre-vingts prisonniers.

Après un coup d'œil jeté sur les nouveaux arrivés, je me livre à un premier constat. Les robots les plus dangereux ne se trouvent pas parmi nous. A part Gherman et Steiner, je ne vois pas d'autres robots de la chambre-hôpital numéro 4. Mais d'après certains comportements, je suppose qu'il y en a quand même ici quelques-uns. Je le vois à la façon dont ils s'imposent, donnant même des ordres.

Une heure plus tard, on nous apporte des gamelles et des cuillères et on nous distribue la soupe de midi. Nous avons deux portions de pain en supplément. L'une d'elle est pour le repas du soir. Après l'appel, nous sortons en colonne dans la cour de la prison, sous un soleil brûlant et un ciel sans nuages.

Il y a tant de verdure dans la cour et les corolles des fleurs sont si colorées que, pour un instant, la beauté de la nature me fait oublier la terreur subie pendant plus de quatre mois. Mon cœur palpite de plaisir. Tout est beau autour de moi, c'est comme un rêve. Mais on ne nous laisse pas rêver longtemps à regarder le ciel et sentir l'odeur des fleurs. Les gardiens nous embarquent dans un fourgon cellulaire où nous nous retrouvons à l'étroit.

Le fourgon se met à rouler, je ramasse toutes mes affaires et je les mets dans mon manteau doublé de fourrure. Au bout de quelques minutes, le fourgon s'arrête et nous descendons à la halte de chemins de fer de derrière la prison. Un wagon cellulaire nous attend.

Des gardiens nous encadrent, équipés d'armes automatiques prêtes à entrer en action. Nous sommes conduits jusqu'au wagon, sans même avoir le temps de réfléchir ni de regarder en arrière. Réfléchir à quoi, d'ailleurs? Aux gémissements de douleur étouffés entre les murs de la prison? Aux appels muets des prisonniers pour qu'ils soient arrachés des griffes des destructeurs d'âmes? Depuis le marchepied du wagon, je laisse encore aller mon regard. J'aperçois les deux grandes fenêtres de la chambre-hôpital numéro 4.

Chapitre XXII

Des vibrations me réveillent. Je me demande où nous sommes. Le soleil se glisse par les fentes des volets. Le wagon ne bouge plus. Serait-ce le terminus? Réveillés les uns après les autres et curieux de savoir ce que la journée va nous apporter, nous attendons. Ce sera probablement le Canal. J'apprends que c'est aujourd'hui le vendredi 26 mai. L'attente dure deux heures.

Dinu Georgesco est à côté de moi. Burcea est resté à Pitesti. J'espère qu'il viendra par le transport suivant. Dans la demi-obscurité, je tente d'observer notre groupe. Nous avons une barbe de plusieurs mois. Ceux qui m'accompagnent se sont rasés en février! Les vêtements sont fripés et les chaussures n'ont pas vu le cirage depuis un an ou deux...

La porte s'ouvre enfin et deux personnages apparaissent. Ce ne sont plus les gardiens habituels de la prison. C'est la Securitate. On nous demande sur un ton assez poli de descendre de voiture.

Devant nous se déroule le paysage de la Dobroudja. Je le reconnais: des collines stériles, de la terre sèche. Nous sommes à cent mètres d'une petite station de chemin de fer. Nous formons une colonne gardée par six sécuristes. L'horloge de la petite gare indique dix heures.

Sous un soleil déjà très chaud, nous empruntons un chemin couvert d'une poussière dans laquelle les pieds s'enfoncent jusqu'aux chevilles. Le regard s'arrête sur un horizon désolant de collines stériles.

Nous ne parlons pas entre nous. Nous marchons lentement, selon le rythme fixé par la garde militaire. Nous passons à côté de quelques petits étangs, peut-être des eaux résiduelles venues du Danube, dans lesquelles se désaltèrent quelques buffles. A des centaines de mètres sur la gauche, le fleuve se laisse apercevoir.

La terreur des démasquages a beau être loin derrière moi, je me sens envahi de tristesse.

Les hommes que nous rencontrons sur le chemin restent indifférents. Ils ont forcément l'habitude de voir des colonnes de prisonniers. Nous marchons ainsi pendant une demi-heure. Sur la droite, quelques baraques coiffent une colline. Ce doit être le camp.

Une route en lacets nous conduit en haut de la côte, devant le camp, que cernent trois rangs de barbelés avec des miradors aux quatre coins.

Deux sentinelles nous arrêtent. Le sécuriste en tête de colonne leur montre un papier, sur lequel nos noms doivent être inscrits ainsi que le nom de la prison d'où nous venons.

La porte livre une inscription en lettres capitales:

COLONIE DE TRAVAIL COLUMBIA-CERNAVODA

Passée l'entrée de la "Colonie" (nous préférons ce nom à celui de camp pour ne pas commencer le travail avec des idées préconçues), les sécuristes nous arrêtent au milieu d'un escalier d'accès, puis s'en vont.

Nous attendons et ne voyant arriver personne, nous nous asseyons à même la terre séchée. Le soleil tape sans pitié sur la nuque.

Les baraques sont neuves; elles doivent remonter à quelques mois. Sur notre droite, l'une d'elles est couverte d'un toit reposant sur six piliers. C'est la cuisine. Six prisonniers s'y affairant.

La Colonie est vide. Les hommes doivent être sur le chantier du Canal.

Au bout d'une demi-heure, paraît un type en civil. Il porte des pantalons clairs d'été et une chemise satinée bleu marine. Sa tête ovale présente des cheveux parfaitement ondulés, un front étroit, des traits réguliers. Je lui donne une trentaine d'années. Il se met devant nous et fait quelques pas vers l'arrière pour monter sur un talus. Il nous regarde très attentivement avant de s'éclaircir la voix.

Sans paraître réfléchir il nous dit:

– Je suis heureux de voir que l'on a amené dans cette colonie des jeunes gens vigoureux ayant l'amour du travail. Vous allez constituer, bien sûr, la brigade la plus énergique pour cette grandiose construction du Canal Danube-Mer Noire. Je ne doute pas que vous allez demander à être là où le travail est le plus difficile. Quant à moi, je suis le responsable de cette colonie. Je m'occupe notamment de la répartition du travail par brigade suivant les chantiers et en même temps je note par des appréciations le comportement des colons sur le lieu de travail.

Ici, dans la colonie, vous allez jouir d'une belle vie: travail et santé.

Vous serez bien nourris. Le matin, café ou tisane avec pain et marmelade; à midi, une soupe, un plat de résistance et du pain; le soir, un seul plat sans pain.

Le programme de la journée est le suivant. Réveil à quatre heures et demie. Vous irez tout de suite vous débarbouiller. Pour le moment, l'adduction d'eau n'étant pas encore en service, vous vous laverez avec l'eau que chaque brigade reçoit dans des seaux. Ensuite, gymnastique. A cinq heures dix, on vous servira la tisane ou le café. A cinq heures et demie, ce sera le départ vers le chantier. Le travail commence à six heures. Le repas de midi sera servi sur le lieu de travail. A six heures du soir, vous quitterez le chantier. De retour dans la Colonie, vous vous laverez, vous mangerez et vous irez tout de suite vous coucher dans les confortables baraques que la direction du Canal a

mises à votre disposition. Vous dormirez sur le dos – c'est la règle – torse bombé et sourire aux lèvres. En été, les fenêtres resteront ouvertes pour que les poumons puissent absorber de l'air frais. Donc, "travail et santé", telle est notre devise.

Un vrai bond vers le Paradis, me dis-je. Je n'avais jamais vu un activiste du parti, mais l'homme qui nous a communiqué le programme "travail et santé" correspond au portrait que l'on m'avait fait, avant-guerre, des activistes communistes de l'Union Soviétique.

Il s'appelle Ghinea, mais son nom n'a pas d'importance. Ils sont tous pareils.

– Avez-vous reçu de la nourriture froide pour ce midi? demande Ghinea.

Heureusement qu'il lui vient finalement à l'esprit de parler nourriture! Nous lui disons que non, et, presque à l'unisson:

– On a reçu seulement un quart de pain pour le repas du soir (42).

Le responsable se montre contrarié:

– Hum, c'est ennuyeux. Je ne sais pas si à cette heure-ci on peut encore faire quelque chose. La nourriture est déjà au chantier. Je vais voir.

Nous gardons tous les yeux fixés sur l'activiste. Il ne lui serait pas si difficile de demander de nous distribuer un quart de pain à chacun!

Il crie vers les prisonniers de la cuisine:

– Est-ce qu'il reste quelque chose du repas de midi dans les faitouts? On a besoin de quatre-vingts portions.

Un des cuisiniers vient vers nous et, timidement:

– Vous savez qu'on ne prépare la nourriture que pour l'effectif de la Colonie. Je ne sais pas comment on va faire pour ce soir non plus. Nous avons reçu des aliments comme d'habitude et rien d'autre.

Le responsable veut montrer qu'il prend des initiatives et, surtout, qu'il défend ceux qui travaillent. Il dit avec autorité:

– Apportez du gruau du dépôt pour quatre-vingts portions et préparez un autre faitout!

Puis se tournant vers nous:

– On n'a pas le choix. C'est une négligence de la part de l'administration; ils n'ont pas tenu compte de votre arrivée aujourd'hui. Maintenant, au chantier! Ce soir vous mangerez bien et vous vous reposerez. Laissez ici vos affaires parce que pour le moment je ne sais pas quelle baraque vous est attribuée.

Je reste abasourdi, comme si quelqu'un m'avait frappé sur la tête. "Travail et santé", sans le repas du midi! Je n'ai pas le temps de réfléchir à autre chose que six sécuristes sont déjà là.

De nouveau en colonne nous repartons sur le même chemin descendant vers le Danube. Les endroits par où nous passons me paraissent maintenant tellement tristes! Même les buffles que j'ai vus en arrivant ne sont plus là. Peut-être ont-ils fini de brouter et sont-ils en train de ruminer quelque part à l'ombre.

Nous avançons lentement dans une région inconnue et désolée.

Aucune maison, aucun être humain. Même pas le cri d'un canard sauvage sur la lande marécageuse que nous longeons. Et dans cette solitude parfaite le soleil frappe sans pitié.

Brusquement surgit devant nous le lieu de travail.

Au-delà d'une petite colline, nous entrons dans une vallée en pente douce comme un lit de rivière. Il y a ici plus de mille hommes.

La garde qui nous a amenés nous quitte et nous restons sur place en attente d'un ordre. Je jette un regard sur la multitude des prisonniers. Ici un groupe écrase un coin de terre dure, là quelques vieux ramassent des blocs, certains transportent des brouettes tandis que d'autres nivellent le terrain. On en voit qui ne font rien, sinon discuter en s'appuyant sur les manches de pelle. Sur une hauteur, un camion, les roues arrière à moitié enfoncées dans la terre, ronfle, impuissant. La garde militaire est omniprésente.

Les gardiens sont groupés en cercle sur une hauteur et regardent toute cette masse désordonnée en activité.

Un type en civil fait son apparition et nous distribue du travail. Nous devons ramasser des blocs de terre, les mettre dans des brouettes et les transporter un peu plus loin. Nous nous mettons à l'œuvre. Quelques uns y déploient une énergie suspecte. Je fais partie de l'équipe affectée au ramassage des blocs de terre. Je commence mon travail et peu à peu, avec une lenteur calculée et le regard au sol, je me rapproche d'un groupe de cinq prisonniers appuyés sur leurs pelles.

Après le salut d'usage, je les questionne sur la vie au camp. L'un d'eux me coupe la parole:

– Vous êtes de ceux qui viennent de Pitesti? Vous avez aussi des fous dans votre brigade? Certains de vos collègues sont venus il y a quelques minutes et ils nous ont dit qu'il fallait travailler dur, sans quoi on consomme en pure perte la nourriture; que la classe ouvrière nous honore en nous faisant travailler au Canal et que la confiance accordée se mérite.

Incapable de donner une réponse, je reste les yeux vagues. Ils me regardent comme s'ils voyaient un autre fou. Toutes sortes de sentiments m'envahissent.

Non, il ne faut plus avoir peur de l'arrachage des masques.

Ici il n'y a plus de Turcanu avec nous, il faut donc que nous reprenions une vie normale, comme avant, comme les autres prisonniers qui nous entourent!

Je me sens seul à côté de ces gens au regard accusateur.

Brusquement, je me décide à parler:

– Je ne dirais pas qu'ils sont fous; il s'agit d'autre chose.

Puis je tourne le dos, les laissant en plein désarroi.

Oprea, le cogneur de l'Hôpital 4, transformé maintenant en chef d'équipe, me voit et crie:

– Salopard, mets-toi tout de suite au travail et ne parle plus.

Il se précipite mais tombe sur une brouette, et dévale la butte avec elle. C'est ce qui me sauve.

Un peu plus loin, à ma droite, Steiner montre à un petit groupe comment il faut frapper avec la pioche: fort et vite. Il est trempé de sueur et tire la langue. Et il y en a d'autres parmi nous qui sont pris d'un élan stupide pour construire le Canal Danube-Mer Noire. Je ne sais pas encore comment ils s'appellent, mais ils ont dû perdre en partie leur équilibre mental dans les arrachages de masques de Pitesti. Ils crient et poussent les autres au travail. On entend des menaces comme:

– Salopards, ne restez pas sans rien faire, travaillez comme il faut, sinon la classe ouvrière vous écrasera!

Comment se fait-il qu'ils ne soient pas torturés par la faim et la fatigue?

D'où leur vient cette énergie alors qu'ils n'ont plus que la peau sur les os?

Les prisonniers des autres brigades nous regardent avec attention. Ils ne peuvent pas comprendre l'origine de cet enthousiasme déplacé. Je me demande si parmi eux se trouve quelqu'un pour leur fournir l'explication d'un tel excès de zèle. Ils ne l'auront pas chez nous! Quand on regarde notre brigade, on est frappé par le rythme anormal des mouvements, les yeux sans repos, le travail hâtif. On croirait à du dopage.

C'est une situation ridicule et je ne vois pas de solution. Que peut-on faire? Avoir le courage de dire aux autres prisonniers qu'ils sont des robots? Ils vont rire et ne pas prendre la chose au sérieux. Nous n'avons pas de preuves. Les morts ne parlent pas, et les vivants ont peur de montrer les traces de coups. Ainsi, on ne peut rien dire. La situation doit nous laisser impassibles.

L'heure de partir est arrivée. L'un après l'autre, les gardes ramènent leurs brigades d'esclaves au camp, par le chemin plein de poussière. Le soleil est à hauteur d'arbre lorsque nous pénétrons dans le Camp. On distribue le repas du soir, une soupe de gruau un peu plus épaisse qu'en prison. Nous, qui venons de Pitesti, avons droit, en

sus, à un quart de pain pour le repas de midi que nous avons sauté. Ainsi, personne ne pourra douter que Ghinea est du côté de ceux qui travaillent.

Nous recevons ensuite un paquet contenant des rasoirs, des savons et des lames. Tout a dû être remis au Camp par la garde du fourgon, ce matin à notre arrivée. Nous occupons une baraque avec deux chambres. Enfin, on pourra se laver et se débarbouiller.

Le soir venu, allongés sur les lits de planches, nous nous endormons. Ainsi s'achève notre première journée au Canal.

* * * * *

Le matin, quand toutes les brigades sont parties, nous sommes maintenus sur place pendant quelques minutes, sans aucune explication. Entre-temps, le médecin du camp, le docteur Barbu, détenu lui aussi, nous donne quelques conseils:

– C'est mon devoir de vous dire que vous devez vous protéger le plus possible les jambes et les bras du soleil, car ici il tape beaucoup plus fort que dans le reste du pays. Il peut s'en suivre des blessures assez douloureuses que je n'ai pas la possibilité de soigner. Tout ce dont je dispose à l'infirmerie c'est de quelques pansements et d'une pommade qui ne pourrait pas vous être utile.

Puis, nous reformons la colonne et partons pour un nouveau chantier.

Nous arrivons au bord du Danube, que nous allons traverser sur un bac. La garde militaire est toujours avec nous. Le bac nous dépose près d'une pile de pont.

On nous donne tout de suite du travail. Ghinea nous a envoyés là où la vigueur de la jeunesse se révèle nécessaire.

Il faut que nous chargions d'énormes pierres, pesant des centaines de kilos chacune, dans des bacs. Ici, on retrouve encore des gens qui prennent des initiatives. Ce sont les mêmes qu'hier: Oprea, Steiner... et un nouveau, Bogdanesco, un grand type aux yeux bleus et au visage attirant. Son physique contraste énormément avec sa façon de hurler et de donner des ordres. Ce genre de comportement donne à croire qu'il a eu, à Pitesti, un rôle très semblable à celui de Lévyński.

Le travail à faire est sans proportions avec nos forces; nous sommes les plus maigres du Camp, si maigres qu'on a l'impression qu'il n'y a plus de chair sur nos os.

Le soleil se lève lentement, la chaleur est de plus en plus accablante. Il nous est interdit d'entrer dans l'eau. Je l'ai fait quand même en faisant semblant de tomber quand j'étais sur la charpente improvisée servant à traîner les pierres. Je me suis rafraîchi mais j'ai aussitôt eu droit à ce que mérite une telle infraction:

– Fais attention, salopard; ici on respecte les directives de la classe ouvrière!

L'effort physique devient vite épuisant.

Avec ce brusque passage de l'immobilité carcérale au transport de lourdes pierres sur des charpentes par un soleil de plomb, et la souffrance permanente de la faim, on peut imaginer facilement ce qu'est le travail au Canal.

A midi la souffrance est au maximum. Le repas n'arrive pas, il faut donc continuer à travailler. On ne fait la pause que pour manger.

Le repas arrive avec deux heures de retard. On nous donne la soupe de gruau. Ensuite c'est du gruau assorti de pruneaux. La déception générale est grande, mais certains se disent néanmoins enchantés par cette nourriture. Tant de veulerie me dégoûte.

Les menaces des collaborateurs fanatiques sont telles qu'au bout de quelques jours de travail certains d'entre nous se dénoncent réciproquement, chacun considérant qu'il travaille plus que les autres et que l'autre est un tricheur qui compromet la brigade.

En quelques jours, nous avons tous la peau qui s'en va et les pieds ne sont qu'une blessure. Les conseils du docteur Barbu sont entrés par une oreille et ressortis par l'autre. Plus les jours passent, plus la vie devient difficile. Il y a aussi le piètre état du moral qui est une conséquence des "arrachages de masques" de Pitesti. Les deux maux se conjuguent.

Si l'un d'entre nous est malade, il n'est pas cru. Si un autre fait une pause de quelques secondes, ceux de son équipe s'estiment dupés et pour peu que la pause se prolonge, il y a toujours un exalté pour le dénoncer. La peur de retourner à Pitesti se lit sur beaucoup de visages.

Je n'aurais pas cru qu'ils pourraient en arriver à une telle haine. Ce n'est plus de la déception, mais de l'écœurement. Je déteste certains d'entre eux parce qu'ils ne peuvent pas vaincre la décadence.

Après quinze jours au Canal, la terreur de Pitesti commence à se faire sentir ici aussi.

Quand on nous a communiqué que nous pourrions plus tard écrire à la maison pour recevoir des colis avec de la nourriture, les cinq robots de notre brigade, secondés par quelques fanatiques, devinrent furieux. Furieux contre nous, pas contre l'administration du Canal! Parce que nous ne travaillons pas assez bien, et que nous manquons de cet élan demandé par la classe ouvrière.

Alors, ils sont passés à l'attaque. Ils nous frappent.

Les responsables de l'administration sont parmi nous, ils voient tout mais ne prennent pas position.

* * * * *

Un soir, on nous annonce que, le jour suivant, le bon millier de prisonniers que nous sommes à Cernavoda, va être muté dans le camp Peninsula de Valea Neagra.

J'apprends que ce camp se trouve à l'autre bout de la Dobroudja, près de la Mer Noire.

Le 25 juin 1950 au matin, nous nous regroupons par brigades, prêts à partir.

Le camp nous donne de la nourriture froide pour la journée. Un quart de pain avec de la marmelade pour midi et un autre quart de pain pour le soir. Je suis dans le groupe du dixième camion. Nous devons rester allongés. Deux gardiens sont aux deux coins arrière de la cabine.

Une colonne d'environ trente-cinq camions prend la route qui traverse la Dobroudja du Danube à la Mer Noire. Nous avançons lentement, comme si nous étions tirés par des chevaux, sous une chaleur torride, dans un immense nuage de poussière. Nous sommes privés d'eau pour la simple raison que nous n'avons pas eu de récipients pour la prendre.

Vers cinq heures de l'après-midi, nous arrivons à Valea Neagra, dans le Camp Peninsula. C'est une avancée de terre qui entre dans le lac Siut-Ghiol; d'où son nom.

A Columbia les baraques étaient regroupées. Ici, elles sont alignées, sans régularité apparente, et très espacées. Il est probable qu'ils vont en construire d'autres. Les camions nous ont laissés à quelques centaines de mètres des baraques. Par brigades, nous nous sommes assis sur l'herbe sèche et nous attendons.

Mais voilà que d'autres camions entrent dans le camp. A notre grande surprise, ils amènent un groupe de prisonniers de Pitesti. De loin, je reconnais Burcea. Il y a aussi Lupasco et Moraresco. Je vois tous ceux qui ont quitté Jilava pour Pitesti en même temps que moi: Miulesco, Matasaru, Baleano, Fuchs.

Le cœur serré, je cherche à distinguer Turcanu. Il n'y est pas. Lévyński non plus. Cela me rassure. C'est comme un jugement qui me libérerait d'une condamnation certaine.

Nous nous sommes ainsi retrouvés avec ceux qui viennent de Pitesti. Ils sont eux aussi environ quatre-vingts. Burcea choisit le bon moment pour me dire à voix basse:

– Nous avons vécu un mois qui a duré un siècle. Les arrachages de masques et les coups ont pris des proportions sinistres. Ceux qui sont restés là-bas, tu peux considérer qu'ils vivent en enfer.

Puis d'un ton qui révèle sa peur:

– Ne parle absolument de rien. Il y en a un, Tanu Popa, qui dépasse Lévyński en sauvagerie. J'ai peur que les arrachages de masques ne continuent ici. Ce Tanu Popa nous a dit dans le fourgon que nous serions, au camp, séparés des autres prisonniers. D'ici là ne dis plus un seul mot sur les démasquages. Ça pourrait nous renvoyer à Pitesti.

Nous attendons, mais personne ne vient pour nous répartir dans les baraques. Nous constatons que le camp n'a pas d'électricité et que l'eau est distribuée par portions. Les trois tonneaux qui se trouvent à deux cents mètres sont remplis par une citerne. Nous sommes tous affamés. Le quart de pain que nous avons reçu le soir est fini depuis longtemps.

La poussière nous recouvre de la tête aux pieds. Nous en avons dans les yeux, dans les oreilles, dans le nez. Je suis dans un terrible état de crasse.

Des responsables du camp viennent enfin pour nous indiquer les baraques. On nous donne le numéro 13. Ceux qui viennent directement de Pitesti ont eu le numéro 14. Les baraques 13 et 14, dans lesquelles se trouvent donc ceux de Pitesti, sont effectivement isolées au fond du camp.

La déception est grande.

Nous sommes surtout confrontés au manque d'eau. On nous annonce que deux seaux d'eau seront donnés à chaque brigade. Pour se laver on utilisera un tonneau installé à côté de la baraque. Nous recevons chacun deux brocs d'eau que nous utilisons comme nous pouvons pour nous laver un peu le visage, le cou, les oreilles et les mains, mais nous lavons le reste avec le tonneau. Nous rentrons dans les baraques et nous attendons qu'il fasse noir.

Le lever est à quatre heures et demie du matin. Nous sortons en caleçon, la chemise sur l'épaule.

Quelle chaleur pour cette heure matinale! La journée s'annonce caniculaire. Le soleil, levé à hauteur d'arbre, envoie ses rayons pour percer le brouillard. Depuis un mois que je me trouve en Dobroudja, le ciel ne nous a pas envoyé une seule goutte de pluie.

Le plateau où a lieu le départ vers le chantier est désert. Nous sommes parmi les pionniers du nouveau chantier. Les collabos ne nous laissent pas tranquilles. Ils commandent, fixent notre répartition, notre comportement. Nous devons être les meilleurs. C'est ainsi que Tanu Popa en a décidé.

Malgré notre élan, nous avons dû sortir du camp en dernier. Les responsables ont estimé que c'était nécessaire pour la répartition du travail.

Nous allons lentement, selon le rythme fixé par l'escorte militaire. Ici, ce sont les troupes de la Securitate qui s'occupent de la garde.

Nous traversons un champ où croissent des herbes sèches et poussiéreuses, avant de longer une plantation d'abricotiers à moitié secs.

Près d'un abricotier, trois hommes se lèvent et se dirigent vers notre colonne. Ils passent devant les deux soldats qui sont du côté gauche et s'approchent de nous, à quelques mètres. Tous les trois sont des tziganes d'environ trente ans. Ils ont ôté leurs chemises pour profiter du soleil matinal. A coup sûr, il s'agit de responsables sur le chantier. Ils marchent au pas avec nous en nous regardant avec arrogance, un sourire narquois aux lèvres. Quelques instants après nous devons essuyer leurs quolibets.

L'un d'entre eux nous crie d'un ton insultant:

– Eh, les Manistes!! (43)

Et celui qui est à côté de moi:

– Eh toi, le vert! (44)

Le troisième dit:

– Visez comme y sont moches!

Les robots leur font de grands sourires.

Ils voient en eux, bien entendu, tout ce que la classe ouvrière a de meilleur.

L'un des tziganes ne comprend pas leurs sourires et lance:

– Qu'est-ce que vous avez à ricaner?

Les trois reprennent ensemble:

– Mais qu'est-ce qu'y sont moches!

Ils marchent encore un moment à côté de nous puis, brusquement, ils tournent à gauche, s'arrêtent à côté d'un tonneau contenant de l'eau couverte de feuilles et s'exposent au soleil. Quand je pense qu'à Pitesti des hommes sont détruits au nom de la classe ouvrière! Comment se fait-il, Turcanu, que tu ne les aies pas entre tes mains, pour sortir la pourriture qu'ils ont en eux?

Nous arrivons enfin au Canal. Nous voici à pied d'œuvre. D'autres avaient commencé à piocher avant nous. Le Canal a déjà une profondeur d'un mètre sur une longueur de quatre-vingts mètres. Nous apprenons que la profondeur doit atteindre quinze mètres. Du côté de la mer, distante d'une quinzaine de kilomètres, les déblais forment des monticules qui nous empêchent de voir le littoral. Au fond, sur la droite, une autre brigade est déjà au travail.

Nous recevons tous une brouette, une pioche et une pelle. Un responsable nous explique en peu de mots le travail que nous avons à faire. On coupe la terre avec la pioche, on la met dans la brouette et on la transporte à 300 mètres de là sur un petit chemin. La norme est de trois mètres cubes par jour. Vers dix heures, la chaleur est écrasante. Le travail devient un supplice.

D'autant que s'y ajoutent les exhortations des collabos et les menaces des robots.

Tanu Popa est là seulement pour démasquer ceux qui ne se montrent pas dignes de la confiance accordée par la classe des travailleurs. Ainsi, la hantise d'être renvoyé à Pitesti apparaît-elle sur beaucoup de visages.

La soif est de plus en plus difficile à supporter. Après une longue attente, nous recevons finalement un peu d'eau, juste assez pour avoir l'impression d'avoir bu.

Le retard du repas de midi a accru la faim. En guise de pain nous recevons de la *mamaliga* froide (45); un morceau rectangulaire un peu plus grand que le creux de la main et épais de deux doigts.

La terre est si dure qu'il faut piocher un quart d'heure pour remplir un quart de brouette.

Je vis un court moment de bonheur quand je retourne la brouette au sommet des tas de terre et que, pendant quelques instants, mon regard va vers la mer. Je la vois comme une bande de tissu qui s'efface à l'horizon. Je pense alors à la liberté. Instant fugace mais si riche en sentiments exaltants! Parce qu'ici, dans les camps du Canal, il n'est pas possible de se représenter avec plaisir quoi que ce soit de la vie d'un prisonnier. Penser que la nourriture va être meilleure ce soir? Non, car elle est toujours aussi mauvaise et insuffisante. Penser que demain on pourra peut-être se laver? Non, aucun signe n'indique qu'ils vont apporter assez d'eau. A quelle autre chose pourrait-on penser? A rien, parce que il n'y a plus rien.

Et pourtant voila que dans l'uniformité régnante survient un changement. On nous donne des cartes postales. On nous donne aussi le texte:

"Mes chers,

Je vais bien et je pense à vous. Ici nous avons tout ce qu'il nous faut. Ce serait bien tout de même de recevoir quelques aliments. La nourriture de la colonie peut caler mais ne coupe pas l'appétit pour les bonnes choses. J'ai aussi besoin de quelques vêtements comme..."

Pendant les jours torrides de juillet, un dimanche après midi (le jour du Seigneur est partiellement respecté ici, à partir de midi), un ami me fait part d'une grande nouvelle: la guerre a éclaté en Extrême Orient. Il n'en sait pas plus.

Je garde bien sûr la nouvelle pour moi, puisque l'arrachage des masques a commencé dans notre brigade.

Le premier signe du retour de la terreur s'est manifesté quand Bogdanesco et Tanu Popa nous ont dit qu'il nous était interdit d'entrer en contact avec les autres prisonniers du camp.

Ensuite, quelques-uns d'entre nous ont été battus: ceux qui entravent le travail sur le chantier parce qu'ils ne font pas leur quota. Moi je ne l'ai pas atteint et de loin – un mètre cube à la place de trois – mais ces derniers temps j'ai simulé des attaques cardiaques. Je l'ai fait chaque jour vers onze heures, quand la chaleur est la plus forte. Je chargeais un peu plus une brouette et quand j'arrivais avec elle au sommet, là où la terre noire, brillante, m'attire pour que je me rafraîchisse en elle, je tombais sur le dos et soufflais lourdement. Car j'imagine que cela se passe ainsi quand on a une attaque cardiaque. Le risque est grand, mais je le prends quand même.

Le commencement de la guerre en Extrême-Orient me donne du courage. Après beaucoup de réflexions sur le lieu exact et le pourquoi de la guerre, j'en arrive à la conclusion que l'Amérique ne tolère plus les dictatures communistes. Elle a fait tout ce qu'elle pouvait, mais la patience a des limites. L'Amérique ne permet pas que des êtres humains soient opprimés par des tyrans! C'est la liberté qui doit régner en ce monde.

La tyrannie est d'abord attaquée en Extrême-Orient, avant qu'elle ne le soit de la même manière en Europe. Je ne dois pas perdre espoir. L'important est que le pouvoir de la liberté ait commencé à s'en prendre à celui de la violence. Je n'ai jamais douté que la liberté viendrait aussi pour nous. Je ne douterai jamais...

Alors que le Canal épuise nos dernières forces, comme par miracle nos colis arrivent. Le contenu nous en est vidé sur des couvertures: saucisses, œufs durs, poulets grillés... mais avariés (la chaleur atteint 45°), fromage à moitié moisi.

Enfin, nous mangeons à notre faim. Mais qui a été aussi capable de se montrer raisonnable? Dans les jours suivants la diarrhée fait des ravages. Au chantier nous nettoions nos jambes avec de la terre. La nourriture abîmée nous retourne l'estomac. Nous vomissons tout et nous nettoions toujours avec de la terre...

Le commandant du camp discute avec Tanu Popa et Bogdanesco, à quelque vingt mètres de notre baraque. D'après ce que j'ai entendu dire, il a travaillé au port de Constantza, puis on l'a recruté sur les lieux mêmes comme responsable politique.

De gros problèmes semblent les préoccuper. On ne peut pas savoir ce qu'ils se disent, mais on peut facilement le supposer: nous sommes entre les mains de ces deux robots. Ils peuvent faire de nous tout ce qu'ils veulent. Une demi-heure plus tard, notre crainte se justifie. Une des deux chambres est vidée. Ceux qui l'ont occupée sont venus dans la nôtre. Les *prici* restent vides.

Une longue table est mise au milieu de la chambre. On pose des rideaux aux fenêtres.

Personne ne doute plus qu'ils viennent d'aménager rapidement une nouvelle chambre-hôpital numéro 4.

Tanu Popa devient plus dur que jamais. Il nous lance des regards soupçonneux. A ses yeux, chacun de nous est un ennemi de la classe ouvrière.

Sur le chantier, la vitesse de travail a augmenté. Beaucoup dépassent la norme de trois mètres cubes. Non seulement ils la dépassent mais ils en font le double, et plus encore: six, sept mètres cubes. Mais il y en a beaucoup d'autres qui ne font pas le quota. Quant à moi, j'utilise toujours le même stratagème: les attaques cardiaques. Je n'y arriverais pas autrement. D'ailleurs, changer du jour au lendemain la façon de travailler, signifierait un arrachage de masque et, peut-être, le retour à Pitesti.

La situation s'aggrave sans cesse.

Le soir, tous ceux qui ne témoignent pas de l'élan demandé par la classe ouvrière, sont amenés dans la nouvelle chambre.

Ils ne demandent plus d'explications.

Ils sont allongés sur la table et les coups commencent, avec les bâtons et des ceintures, comme à la chambre-hôpital numéro 4. Tout est exécuté rapidement et automatiquement. Ici, il n'y a pas de temps à perdre avec les autocritiques, avec des discussions sur le comportement de celui qui est démasqué.

Dans les jours qui suivent, quelques-uns perdent leur équilibre mental. Ils sont à deux doigts de la brutalité des robots. Baleano, qui, à Jilava, voyait en chaque gardien un bourreau, est maintenant méconnaissable. C'est comme s'il venait d'un autre monde. Il fronce les sourcils, nous brutalise et nous donne du "salopards!" Il se montre content de l'hébergement, de la nourriture et de l'hygiène du camp. Toute tentative pour l'arrêter sur le chemin de la déchéance est inutile.

Les arrachages de masques de Pitesti portent leur fruit: la dégradation morale et physique.

Cette déchéance nous fait souffrir dans notre sommeil, au chantier, pendant les repas, partout. Elle domine cette vie dépourvue de la moindre trace de réconfort, toujours douloureuse, âpre, sans pitié.

* * * * *

Nous sommes à la mi-août et nous venons de commencer le travail quand un "responsable" du camp, suivi par un soldat, vient vers nous. Il s'arrête sur notre chantier et, lisant une liste, il cite mon nom. Mon cœur bat à se rompre. Burcea est appelé à son tour. Lui non plus ne fait pas son quota.

Tout tourne autour de moi: on va nous renvoyer à Pitesti! Ici, c'est l'esclavage, mais là-bas c'est l'enfer... Le soldat nous emmène. J'ai à peine le temps de jeter un coup d'œil vers Dinu Georgesco. Il ne parvient qu'à élever la main à la hauteur de la tête et il reste ainsi, le regard dans le vide...

Le Canal est derrière nous. Quelques pas encore et nous ne le verrons plus. Devant nous se trouvent déjà deux dizaines de prisonniers qui appartiennent à d'autres brigades. Ils sont eux aussi encadrés par des soldats. Quand nous arrivons à leurs côtés je vois la joie sur leurs visages! Peu à peu, je reprends confiance. J'apprends qu'il ne s'agit pas de retourner à Pitesti.

Nous sommes transférés dans un autre camp. La règle veut que ceux qui finissent leur peine soient libérés à partir du camp de Poarta Alba, où l'on peut, en attendant, rester un certain temps; un an, deux, on ne sait pas combien.

Ainsi, l'arrachage de masques s'arrête ici, entre deux dizaines de prisonniers gardés par des soldats.

Sur le chemin du camp mes pensées m'entraînent vers un monde, peut-être âpre, mais sans robots ni démasquages. Je me considère comme libre car jusqu'ici j'avais même peur de penser. À peine sommes-nous entrés, qu'un responsable nous dit:

– Tout de suite aux baraques pour prendre vos affaires. Je veux vous voir ici dans une demi-heure.

Je cours. Burcea court lui aussi derrière moi. Une fois dans la baraque, en deux secondes j'ai sur les bras tout ce qui m'appartient. Avant de franchir la porte je jette un coup d'œil sur les *pricis* vides où nous avons été terrorisés pendant six mois, heure par heure, minute par minute.

Je mets fin immédiatement aux mauvaises pensées. Je dois tirer un trait sur cette période de ma vie. Je chasse la mort. Je cours... Burcea arrive derrière moi.

Une demi-heure plus tard nous sommes allongés dans le camion. Nous parcourons le même chemin plein de poussière, l'un à côté de l'autre, tranquilles, muets, emportés dans un monde qu'à notre guise nous jugeons meilleur.

Je ne suis plus épuisé, je ne suis plus indifférent à l'avenir et à moi-même, je ne suis plus celui qui a cessé de lutter. Libéré de l'arrachage des masques, je lève la tête instinctivement au-dessus de la ridelle du camion pour contempler cette fuite vers l'horizon des collines de la Dobroudja, collines dépouillées mais combien fascinantes.

Trois heures plus tard, nous sommes à la porte du nouveau camp. Deux sentinelles nous laissent entrer et aussitôt un responsable nous prend en charge après la vérification de la liste de noms.

Il est onze heures. Le camp, immense, doit bien contenir plus de cent baraques. Il me semble une oasis après les camps du Canal qui se trouvent entre Cernavoda et la Mer Noire. On voit des robinets devant les baraques, il y a l'électricité et le peu de prisonniers visibles à cette heure ne sont pas sales. Tout paraît, en fin de compte, plus humain. L'enfer est derrière moi.

Libres jusqu'à six heures, nous pouvons retrouver des amis ou des connaissances comme bon nous semble.

Je suis tout seul sur le plateau. Le soleil cogne et la terre sèche accentue encore la chaleur. Je me dirige vers un bâtiment en construction pour chercher un peu d'ombre, quand je m'entends appeler derrière moi. C'est un ami que je n'ai pas vu depuis quelques années et je ne m'attendais pas à le trouver ici. C'est une agréable surprise. Lorsque je me suis retourné, il est resté, en me voyant de face, comme pétrifié. Je me rends compte que c'est mon aspect qui l'impressionne. Il a fait un mouvement involontaire. Je lui explique en quelques mots pourquoi je suis dans cet état. Je ne lui parle pas, bien sûr, de l'arrachage des masques. Il ne pourrait même pas comprendre, comme cela, en quelques mots. La prudence déconseille également toute allusion aux choses tenues pour strictement secrètes. Je me borne à l'entretenir des conditions de travail et d'hébergement au camp Valea Neagra. Lui, à son tour, m'explique rapidement pourquoi il se trouve ici. Il voulait gagner le monde libre par la frontière yougoslave...

Il prend brusquement une décision.

– Je vais aux bains pour voir si je peux me tremper dans l'eau. Pour cinq cigarettes on arrive parfois à entrer.

Il s'en va rapidement et revient cinq minutes plus tard avec l'approbation. Nous allons vite vers sa baraque. Je l'attends dehors parce que tous ceux de sa brigade dorment. Ils travaillent de nuit.

Il m'apporte une chemise propre, une paire de caleçons, une serviette, un savon, une lame de rasoir, un miroir de poche. Il me donne aussi un morceau de pain et quelques tranches de salami pour manger après la douche. Il a reçu un colis récemment.

Nous arrivons au bain. Coups discrets à la porte. Paraît un colosse vêtu seulement d'un pantalon. Son corps démesuré entre les bras pendants porte une tête aux yeux terribles, aux lèvres minces et sans dents de devant. Mon ami m'a dit en chemin que c'est un détenu de droit commun et qu'il est emprisonné depuis quinze ans.

Il me fait un signe de tête pour me dire d'entrer, puis ferme la porte à clef. Nous restons seuls. J'ai un peu peur. De toute façon, je suis en présence d'un criminel. Par précaution, je lui souris. Il ricane, mais je me rends compte qu'il veut répondre à mon sourire. Il me fait entrer dans une petite chambre où se trouve un robinet d'eau chaude, ainsi qu'un baquet où je peux tenir tout entier. Nous attendons que la "baignoire" se remplisse. Entre-temps, il me dit qu'il est condamné à vingt-cinq ans de travail forcé, mais qu'il espère être gracié dans quatre ans. Je m'habitue peu à peu à sa présence. Il ne me paraît plus si terrible. Je lui demande pourquoi il a été condamné. Il me dit: "J'ai étranglé un mec". Puis il part, me laissant tout seul.

Je rentre dans l'eau très chaude et je reste ainsi pendant un certain temps, sans penser ni au passé ni à l'avenir. Quel plaisir! Tout se réduit maintenant à l'heure présente: je me suis libéré de la terreur et j'enlève la crasse qui me recouvre. Comme les minutes passent, les strates de saleté s'amollissent. La peau se libère, les pores s'ouvrent. Je suis en train de devenir un autre homme. Le savon fait des merveilles. Je me rase, puis me regarde dans le miroir. Je n'ai pas vu mon visage depuis un an et demi.

Dieu, que je suis maigre! Les yeux au fond des orbites ont un éclat étrange, les joues sont creuses et les lèvres livides. Je peux compter mes côtes, les hanches sont deux os saillants. Mais j'ai l'impression d'être en bonne santé. Mes sens ne me trompent pas. Une dizaine de médecins ne pourraient pas me convaincre du contraire.

Le chef de bain entre et me dit avec une expression de regret dans ses yeux effrayants que je dois quitter les lieux.

Pendant que je m'essuie il hoche doucement la tête de droite à gauche. Il ne dit rien mais je comprends ce qu'il pense: maigre, si maigre, et, en plus, des traces de coups sur le dos... En partant je veux lui dire au revoir mais il prend ma main, la retourne des deux côtés et la regarde comme un dermatologue expérimenté avant de dire:

– La saleté est rentrée profondément dans la peau des mains. Elle aura du mal à partir, mais avec une brosse et beaucoup de savon tu y arriveras d'ici quelques semaines.

Je le remercie pour tout, bain et consultation, et je sors sur le plateau en plein soleil d'après-midi.

Aujourd'hui, 18 août 1950, prennent fin sept mois de terreur.

Mais il reste dans ma mémoire le cri d'un homme torturé qui venait de derrière les murs de la prison.

Ce n'était pas un appel à l'aide... C'était un cri de mort.

ÉPILOGUE

Le temps a passé. Au camp de Poarta Alba je n'ai plus entendu parler de pourriture à enlever, ni d'arrachages des masques. Ainsi, je me considérais presque comme un homme libre.

Les jours se sont écoulés les uns après les autres toujours aussi tristes, angoissants et désolants.

J'ai été libéré du camp un jour pluvieux et froid de la fin de l'hiver. C'était le 10 mars 1951.

La veille, dans un bureau de l'administration, un officier de la Sécurité de Constantza s'est employé à dire quelques mots en tête à tête à chaque libérable. Quand mon tour est arrivé, je suis entré dans le bureau. Il m'a regardé fixement, avant de dire, un sourire professionnel aux lèvres:

– Vous avez vu beaucoup de choses dans la prison et vous avez été soumis à un régime qui a pu vous paraître contraire aux lois de la République. Il n'est pas de ma compétence de juger ce qui est légal ou illégal. Mon devoir est seulement de vous prévenir qu'il est interdit de dévoiler ce qui s'est passé dans les prisons où vous avez vécu.

* * * * *

Plusieurs années s'écoulèrent sans que je sache ce qui advint à Pitesti et à Peninsula après mon départ.

Ce n'est qu'au mois du février 1957 que j'ai rencontré Dinu Georgesco, qui était resté au canal Danube-Mer Noire jusqu'à l'été 1953, quand tous les camps ont été supprimés, puis jusqu'en octobre 1956 au pénitencier de Gherla, d'où il a été libéré. C'est lui qui m'a raconté la suite. Mais on ne sait pas tout, parce que le début de la terreur demeure toujours auréolé de mystère.

Ce qui s'est produit à Pitesti a été mis au point par le général Nikolsky, qui dirigeait le Ministère de l'Intérieur selon les directives de Moscou. Ana Pauker aurait supervisé toute l'opération. La direction de la terreur a été confiée aux inspecteurs des prisons, les colonels Dülberger et Zeller, promus généraux après 1951.

En 1947, Eugène Turcanu fut détenu à la prison de Suceava. Il avait été condamné, comme il nous l'a dit à Pitesti, pour non-dénonciation.

Comment en est-il arrivé là? En tout état de cause, dès les premiers mois de l'entrée des Russes en Roumanie, Turcanu se trouvait déjà dans les rangs communistes. Avec l'enthousiasme et le zèle des néophytes, il échafaudait de grands plans pour l'avenir. Il

avait réussi à gagner la confiance des huiles du parti, qui voulaient faire de lui un diplomate. Toutefois, des années auparavant, Turcanu avait fait partie des Fraternités de la Croix. Converti au communisme mais ne connaissant pas les tactiques cachées de son nouveau parti, il ne se pressa pas de dénoncer ses anciens amis, frères de la Croix, qui continuaient à l'entretenir de ce que la Légion avait été et allait encore être, ainsi que de leur activité présente. Sur simple dénonciation, les dirigeants communistes de la région de Suceava l'emprisonnèrent. D'où la ruine de ses plans. Mais les communistes le connaissaient bien. Ils savaient qu'il avait trahi et abandonné la doctrine légionnaire. Ils savaient, surtout, que c'était un homme prêt à tout pour regagner une position perdue.

Comment et par qui a-t-il été présenté à Nikolsky, qui avait besoin d'un homme de cet acabit pour commencer la terreur à Pitesti, voilà ce qu'il conviendrait d'éclaircir un jour.

Il est certain que des hommes du Ministère de l'Intérieur et peut-être Nikolsky lui-même ont visité souvent et longuement Turcanu à la prison de Suceava. Ils lui exposèrent ce qu'ils attendaient de lui. Turcanu connut ainsi le secret de la rééducation et ce qu'était l'arrachage des masques: l'extirpation de la "pourriture" qui se trouve en l'homme, extirpation qui devait se faire coûte que coûte. Il était bien placé pour comprendre. N'était-ce pas, justement, à cause de cette "pourriture" qu'il avait hésité à dénoncer ses amis. On lui expliqua qu'un communiste foule aux pieds toute amitié quand les intérêts du parti et de la classe ouvrière sont en jeu. Turcanu fut convaincu de ce que la cause de son emprisonnement était la "pourriture" qu'il portait toujours au-dedans de lui. Ni le Parti Communiste, ni la classe ouvrière, mais la "pourriture", rien que la "pourriture". Et il jura de la sortir de lui-même. Il jura également qu'il l'extirperait des autres, surtout des légionnaires, ses anciens camarades et amis. En bon instructeur, Nikolsky comprit parfaitement qu'il pouvait faire confiance à son apprenti. C'est ainsi que Turcanu obtint sa maîtrise.

Une fois la formation terminée, il fallait passer aux actes. La prison de Pitesti fut réservée aux étudiants et l'on transféra les détenus de droit commun dans d'autres prisons. Une partie des gardiens furent mutés et d'autres gardiens, de confiance, prirent leur place. Les hommes de Nikolsky les mirent au courant de la haute mission que le parti leur confiait et du secret de l'opération.

Interné à Pitesti en avril 1949, Turcanu a laissé à Suceava des gens qu'il n'avait pas mouchardés, comme l'exige la qualité de membre du parti communiste. Parmi eux se trouvait Alexandru Bogdanovici, que je devais connaître plus tard dans la chambre-hôpital numéro 4. A l'époque, je n'avais pas compris d'où venait la haine de Turcanu quand il lui disait: "Tu vas mourir de mes propres mains, salopard". Que s'était-il passé à Suceava? Dans le pénitencier de cette ville de Bucovine, Alexandru Bogdanovici avait créé un groupe, avec bien sûr l'accord de la direction de la prison, qui s'appelait O.D.C.C (en clair "Organisation des détenus aux convictions communistes"). Bogdanovici était lui aussi de ceux qui étaient convaincus de la nécessité de "se rééduquer". Pour lui, toutefois, la "rééducation" consistait à lire et à approfondir les textes marxistes. Le conseil lui en avait été donné d'ailleurs par son propre père, membre important du Parti Social Démocrate dissident, qui lui avait dit au parler: "La seule possibilité de te sauver d'ici est une rééducation, formelle, bien sûr". A côté de Bogdanovici se trouvait un certain Martinus. Turcanu, avant son

transfert à Pitesti, lui avait exposé en quelques mots ses projets concernant une rééducation d'un autre type, étant entendu que la rééducation dont se vantait Bogdanovici, n'avait absolument aucune valeur. On devait se montrer honnête vis-à-vis de la classe ouvrière. Il lui avait dit qu'on n'avait pas le droit de faire semblant d'être éduqué comme Bogdanovici le faisait, ajoutant qu'il devait observer un secret absolu sur ce qu'il venait d'entendre.

Une fois arrivé à Pitesti, Turcanu avait tout de suite été présenté au colonel Dülberger et ils étaient immédiatement passés à l'action. Il importait de former au plus vite la première équipe de choc. Turcanu demanda qu'on lui amenât de Suceava les détenus Lévyński et Tanu Popa, parce qu'ils jouissaient de toute sa confiance; qu'ils n'étaient pas hommes à céder d'un pas quand on leur aurait expliqué de quoi il s'agissait. L'équipe de choc devait comprendre dix hommes. Ils choisirent quelques détenus (deux ou trois), qui furent introduits dans une chambre isolée de la prison. Turcanu et des hommes du Ministère de l'Intérieur se jetèrent sur eux. Le directeur de la prison, Dumitresco, était toujours présent. Seule explication: ils étaient des ennemis du peuple et seuls les coups les ramèneraient dans le bon chemin. Après qu'ils eurent été frappés plusieurs jours de suite, Turcanu leur aurait expliqué de quoi il s'agissait en réalité.

Combien de temps résistèrent-ils? On l'ignore. Mais la première équipe fut constituée ainsi. Entre-temps, Tanu Popa et Lévyński arrivèrent de Suceava. Comment procédèrent-ils avec eux, on l'ignore également.

Le six décembre 1949, on amena la première fournée de détenus dans la chambre-hôpital numéro 4.

Il semble que Patrascanu a fait partie de la première équipe de choc, créée sous les coups de Turcanu et des hommes du Ministère de l'Intérieur. A leur tour, ceux-là robotisèrent par les coups Gherman, Steiner, Puscasu, Oprea et Rosca. Le 6 décembre, Bogdanovici, qui avait été lui aussi amené de Suceava avec Martinus, alla rejoindre dans la chambre-hôpital numéro 4 la première série. Turcanu lui avait déjà dit qu'il était un salopard qui voulait tromper la classe ouvrière, mais sans lui parler de ce qui allait suivre. Martinus, complètement gagné à Turcanu, était lui aussi présent. Sautant sur Bogdanovici, il le roua de coups avec l'aide de Turcanu. Mais Bogdanovici n'imaginait pas encore ce qui l'attendait. Il dût rester dans la chambre-hôpital 4 avec plusieurs équipes de cogneurs, puis, un jour, Turcanu le tua de ses propres mains, ainsi qu'il l'avait promis.

Constantin Oprisan connut lui aussi un terrible sort. C'était le chef des Fraternités de la Croix pour tout le pays. Il avait été spécialement amené à Pitesti pour subir l'"arrachage des masques". Conduit à plusieurs reprises dans la même chambre-hôpital 4, il dût passer par le couloir des cogneurs, qui le frappèrent jusqu'au sang; ses blessures une fois refermées, il redevint leur proie. Ils lui prenaient sa nourriture... Le chef des Fraternités finit par céder. Il fit son autocritique et parla de la supériorité du matérialisme sur l'idéalisme. Obligé de se dire convaincu des vérités du marxisme, il était promené de chambre en chambre pour que tous les légionnaires l'entendissent. Après mon départ pour le Canal, la prison de Pitesti était devenue un enfer. Les coups avaient atteint des proportions sinistres. La tête des "démasqués" était frappée contre le ciment. On les battait presque à mort et on les contraignait à manger leurs

excréments. Leur nourriture était mise dans les W-C. A ce régime, tous furent "démasqués", l'un après l'autre.

Pendant ce temps, au Canal, les tortionnaires-robots avaient été rameutés sur les autres détenus par le directeur du camp, Zamfiresco, et par le commissaire politique Chirion. On les amena dans la nouvelle "chambre-hôpital numéro 4". Des vieillards, d'anciens hommes politiques importants furent battus sur le dos comme les voleurs de chevaux, autrefois. Souvent en présence du directeur du camp.

Le docteur Simionesco, ancien professeur à la Faculté de Médecine de Bucarest, l'un des meilleurs chirurgiens du pays, se trouvait à l'époque au camp de Peninsula. On le mit entre les mains de Bogdanesco, qui le tortura si férocelement qu'il finit par se jeter dans les barbelés, où il périt sous le tir de la sentinelle.

Personne ne savait, au Canal, ce qui s'était passé à Pitesti. Il est donc facile de comprendre pourquoi les étudiants de Peninsula étaient considérés comme les plus viles fripouilles que le peuple roumain ait pu engendrer. C'est exactement ce que Nikolsky avait voulu: faire naître la confusion, le désespoir et le dégoût entre les détenus politiques, entre les générations, déstructurer tout un pays et tout un peuple...

Lorsque la terreur atteignit son point culminant, et que les arrachages de masques intérieurs ainsi que les autocritiques eurent détruit les derniers débris de résistance morale, les terroriseurs et les terrorisés de Pitesti furent transférés à la prison de Gherla. Cela sur décision de Nikolsky, qui voulait étendre l'expérience aux autres prisons. Tanu Popa avait été amené du Canal pour rencontrer Turcanu à Gherla. Ils se mirent immédiatement au travail. Dans la chambre numéro 99, au troisième étage de la prison, la terreur commença; cette fois elle était dirigée contre les travailleurs et les paysans, qui formaient la majorité de détenus. On ne leur a pas appliqué à la lettre le programme de Pitesti. Ils furent tout simplement torturés en tant qu'ennemis du peuple. Dès les premiers jours, deux paysans tentèrent de se suicider. On les sauva in extremis.

Mais voilà que, quelques mois seulement après le début de l'expérience de robotisation à Gherla, Turcanu et les huit autres démons partirent, enchaînés, pour une destination inconnue. Les robots et leurs victimes expliquèrent la chose par les variations de volonté de la classe ouvrière. Du moment qu'on est en prison, on doit être enchaîné. La classe ouvrière avait peut-être demandé à Turcanu d'extirper la pourriture des détenus d'autres prisons. En tout cas, c'en était fini de la terreur à Gherla. Les robots avaient reçu l'ordre de ne plus torturer personne. En revanche, ils devaient rester vigilants. La prison comptait beaucoup d'ennemis de la classe ouvrière et le parti communiste se devait de les connaître. Il fallait les cuisiner, pour connaître leurs plus secrètes pensées.

Au moment même où la bande de Turcanu était appréhendée à Gherla, peu avant Noël 1952, les tortures systématiques cessèrent aussi à Peninsula. Les Brigades 13 et 14 furent dissoutes et les étudiants qui les composaient éparpillés. Il est facile d'imaginer leur réception par les autres détenus si l'on songe qu'ils passaient pour les plus odieux salopards que le peuple roumain ait enfanté. A l'époque, on ne se demandait pas s'ils étaient un authentique produit du peuple roumain! Aucun d'entre eux n'eut le courage d'évoquer les épreuves qu'ils avaient endurées; et parmi ceux qui les jugeaient,

personne ne s'est posé la question de savoir pourquoi les plus forts et les plus dignes rejets du pays étaient devenus les plus faibles et les plus infâmes. Ils se sont contentés de coller l'étiquette: "salopards". Quel aveuglement!

Le désarroi persista dans la conscience des étudiants de Gherla jusqu'en 1953-1954. Tous étaient persuadés que Turcanu et ses démons se trouvaient dans une autre prison – peut-être Aiud – pour écouter les autocritiques d'autres catégories de détenus consommant en eux la pourriture...

On finit par apprendre que Turcanu avait été emmené au Ministère de l'Intérieur et qu'il faisait l'objet d'une enquête. Et lorsque tout un groupe d'anciens étudiants terrorisés eut été transféré de Gherla, personne ne douta plus que les séances de démasquage avaient définitivement cessé. On sut également qu'un procès allait avoir lieu et que les terrorisés seraient appelés comme témoins.

Enfin, après trois années d'enquêtes, les démons furent traduits en justice. Quand j'appris la nouvelle, les mots de l'officier de la Securitate de Constantza me revinrent en mémoire: "le régime auquel vous avez été soumis vous a peut-être paru non conforme aux lois de la République".

Du reste, toute l'équipe Pauker, Georgesco, Luca était elle aussi tombée, Ana Pauker ayant représenté en Roumanie la forme achevée du communisme de type stalinien.

En ce qui concerne la terreur de Pitesti, elle avait été mise au point par cette équipe même; il suffit de rappeler, à ce propos, le suicide de Zeller, ce colonel qui, avec son collègue Dülberger, avaient suivi de près le déroulement des tortures, autocritiques et instruction de nouveaux tortionnaires. Dès que l'équipe Pauker-Georgesco (46)-Luca eut perdu le pouvoir, Zeller se tira une balle dans la tête. S'était-il retrouvé tout d'un coup sans aucune défense?

Le procès des robots-tortionnaires se déroula à huis-clos en novembre 1954. Ils étaient une vingtaine et les enquêtes durèrent trois ans. Soixante terrorisés déposèrent comme témoins. Le tribunal était présidé par le général Petresco, général de piètre envergure qui prononça plusieurs millions d'années de peine au nom du communisme et de la classe ouvrière. L'assistance était composée de sommités du Parti Communiste et de la Sécurité. Les tortionnaires, dans le box des accusés, toujours autour de Turcanu, se trouvaient dans un état pitoyable. Les trois années d'enquête, strictement secrète, avaient durci encore plus leurs visages. Sales et mal rasés, dans des tenues à rayures crasseuses, tantôt trop amples, tantôt trop étroites, ils faisaient peine à voir.

L'appel des témoins mit les torturés face aux tortionnaires. La plupart des accusés laissaient se errer leur regard. Peut-être se demandaient-ils pourquoi ils se trouvaient dans ce box. Parce qu'ils avaient été contraints de terroriser après avoir été terrorisés eux-mêmes?

Quand le procureur arracha les vêtements que portaient les témoins, l'assistance laissa échapper un "oh" à n'en plus finir. Les cicatrices étaient effrayantes, même pour leurs yeux de professionnels. Aucun des accusés n'osa enlever son vêtement pour montrer

ses blessures, qui n'auraient pas moins impressionné l'assistance. Pop Cornel avait pourtant le dos sillonné comme un champ, et il se trouvait dans le box des accusés.

Professionnel lui aussi, le procureur fit quelques pas devant les jurés, s'inclina, puis se prit la tête entre les mains pour pleurer, comme au théâtre. Au bout de quelques minutes il se remit et poursuivit sa plainte: "des atrocités pareilles ont pu avoir lieu au XXe siècle... dans notre République Populaire" Et, de nouveau, il y alla de ses larmes de crocodile.

Les accusés n'esquissèrent aucun geste. Ils étaient comme pétrifiés. Ils n'essayèrent pas de se défendre, ni de demander pourquoi certains autres tortionnaires (Gherman, Steiner, Titus Leonida) ne se trouvaient pas dans le box. Ni pourquoi Nikolsky, Zeller, Dülberger, Dumitresco, Ciobanu, Mindruta n'étaient pas à leurs côtés... Ils supposaient, peut-être, qu'eux aussi avaient été arrêtés, à l'exception de Nikolsky. Au reste, ils ne se considéraient pas comme leurs égaux. Parce qu'ils étaient les produits alors que les autres étaient les producteurs?

On leur permit de prendre la parole, mais ils s'abstinrent. Turcanu fut le seul à se défendre, en quelque manière. Il plaida les circonstances atténuantes, soutenant que les crimes commis lui avaient été conseillés par quelques agents de l'Occident qui s'étaient glissés dans la prison, pour compromettre ainsi le parti communiste et la classe ouvrière.

Le général Petresco ne souffla mot, pas plus que le procureur et l'assistance... Ils avaient tous l'air très convaincus de la complicité de l'Occident. Mais on passa rapidement là-dessus. De toute façon, le procès était orchestré. L'était-il par Moscou ou, plutôt, par les partenaires de Yalta?

Le tribunal requit la peine capitale pour les monstres présents dans le box. Le procureur, pensif, avait tiré la conclusion: "Quelle honte pour notre démocratie!".

Les jurés rendirent leur verdict: la mort. Ceux qui se trouvaient dans la salle approuvèrent gravement de la tête. La mort... Après tout, c'était un spectacle essentiellement démocrate.

Les démons condamnés furent ensuite amenés à Jilava, où ils devaient attendre la sentence écrite.

Un jour, de grand matin, on les tira de leurs cellules. Ils quittèrent le Réduit pour le célèbre Val des Pêcheurs, où l'on exécute, à Jilava, les sentences capitales.

Tout était déjà prêt: le peloton d'exécution, la fosse commune. Les monstres furent alignés devant la fosse. Le commandant du peloton cria "feu!" et tous tombèrent d'un seul coup, Turcanu au milieu.

On les recouvrit de chaux, puis de terre. Les monstres au service de l'Occident pourri venaient tous de finir dans la même fosse...

Dülberger, Dumitresco (le directeur de la prison de Pitesti) et quelques gardiens ont été eux aussi jugés et punis (légèrement) pour "négligence dans le travail", autrement

dit pour une faute professionnelle: comment avaient-ils pu ne rien voir, alors que, sous leurs yeux, les Etats-Unis d'Amérique s'employaient à compromettre le parti communiste et la classe ouvrière?

NOTES

42) En règle générale, les repas du soir des prisons roumaines de l'époque ne comprenaient pas de pain. Sauf pour les cas où les détenus devaient être déplacés d'une prison à une autre. En quittant la prison de départ, chacun recevait son quart de pain, pour le compte du repas suivant, parfois pour deux ou trois. Lorsque le voyage durait plus que prévu, tout le monde restait sur sa faim, et ce d'autant plus que les prisonniers n'étaient pris en compte par la nouvelle cantine qu'au lendemain de leur arrivée. (N. d. T.)

43) Partisans de Maniu, chef du Parti National Paysan roumain avant la guerre. (N.d.T.)

44) Les Légionnaires portaient des chemises vertes. (N. d. T.)

45) Support le plus courant et le plus célèbre de la cuisine populaire roumaine. C'est de la bouille de farine de maïs dont la consistance, comme l'accompagnement, peut varier à l'infini. (N. d. T.)

46) Teohari Georgesco eut la direction du Ministère de l'Intérieur pendant toute la durée de l'expérimentation sur les cobayes humains de Pitesti. Son vrai nom était Burah Tescovici. (N. d. T.)